

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

- Additional comments /
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.

*McGraw-Hill
Corporation
Reserve*

DEUXIÈME ANNÉE.

QUATRIÈME SÉRIE.—SECONDE LIVRAISON.

PRIX 25 SOLS.

La Ruche

LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

SEPTEMBRE 1854.

H. EMILE CHEVALIER.—*Rédacteur-Propriétaire.*
G.-H. CHERRIER.—*Administrateur.*

COLLABORATEURS PRINCIPAUX:

VICTOR BARON.
K***.
ROSALIE M****.
H****.
AUGER DELBREAU
LÉON G*****.

J. GENTIL.
MALVINA D***.
FÉLIX VOGELI.
***.
VAN HOVEN.
X***.

MONTREAL,

IMPRIMÉ PAR SÉNÉCAL & DANIEL, 70, RUE NOTRE-DAME.

☞ Par permission spéciale du Directeur Général des Postes, *la Ruche Littéraire et Politique* est expédiée à raison de deux sols par numéro.

LE REPUBLICAIN,

JOURNAL DU SOIR,
PUBLIÉ A NEW-YORK.

PRIX DE L'ABONNEMENT:

AU CANADA.

Affranchi jusqu'à la frontière.

Un an.....\$9.50

Six mois..... 4.75

Trois mois..... 2.50

Les abonnements sont payables d'avance.

Agence à Montréal: *Ruche Littéraire*, 25, Rue St. Vincent.

LE SEMEUR CANADIEN,

Journal consacré aux vrais intérêts des canadiens-français.

NARCISSE CYR, EDITEUR.

Ce Journal se publie à Montréal, au bureau du "Moniteur Canadien," 125, Rue St. Paul, et paraît tous les vendredis.

Le prix de l'abonnement est de 5 chelins (\$1) par année.

Montréal, sept. 1854.

ENSEIGNEMENT.

M. H. E. CHEVALIER, rédacteur en chef de la *Ruche Littéraire*, pouvant disposer de quelques heures, les consacrerait volontiers à donner des leçons de langue ou littérature française.

Prix de chaque leçon d'une heure pour un ou plusieurs élèves, \$1.

S'adresser *franco*, au bureau de poste de Montréal, boîte 528.

LE MESCHAGEBE,

L'AVANT-COUREUR,

ET LE

MAGASIN LITTÉRAIRE DE LA LOUISIANE.

Journaux politiques, industriels, agricoles et littéraires publiés par M. Prudent d'Artly, aux paroisses St. Jean Baptiste et St. Charles. (Louisiane).

PRIX DE L'ABONNEMENT:

Pour l'*Avant-Coureur*,.....\$5 par an.

Pour l'*Avant-Coureur*, le *Meschacébé* et le *Magasin Littéraire de la Louisiane*,—

Les trois journaux ensemble,.....\$10 par an

Les annonces qui nous seront adressées sans désigner ni la langue ni le temps de l'insertion paraîtront dans les deux langues pendant un mois et paieront en conséquence.

Le prix des réclames et annonces dans la partie éditoriale du journal, se règlera de gré à gré avec l'éditeur.

AGENCE GÉNÉRALE POUR LE CANADA:

Bureau de la *Ruche Littéraire*, No. 25, rue St. Vincent, à Montréal.

Février 1854.

LA RUCHE LITTÉRAIRE

ET

POLITIQUE.

QUATRIÈME SÉRIE.

Fragments de Correspondance.

A M. le Rédacteur-en chef de la Ruche Littéraire et Politique.

Guernesey, 18 octobre 1854.

..... Vous me demandez pourquoi je ne vous écris pas. Eh ! que vous écrirais-je, mon ami ! Aussi bien que moi vous savez ce qui s'agit en Europe. C'est toujours, comme par le passé, le culte du veau d'or et du mensonge. Au lieu de guillotiner la Turquie, on la torture. Elle mourra dans une longue et cruelle agonie au lieu d'expirer décapitée : voilà tout. Le Russe ne se presse pas ; il voit bien que sa proie ne lui échappera pas. La seule chose qui m'étonne, c'est l'apathie des peuples à la vue de ce crime politique, commis au grand jour ; c'est cette nonchalance à presser ou arrêter le cours des événements. Semblable atonie est connue en physique. Il est rare qu'après une violente secousse, nous ne dormions pas tout éveillé (pardonnez la trivialité de l'expression). Oui, le corps se complait dans une sorte de langueur ; pendant des jours entiers il reste insensible au monde extérieur. J'imaginai que pareille influence se manifestait moins sur les états sociaux ; et, comme je viens de vous le dire, la léthargie du lion plébéien me surprend. Mais, en même temps, elle me rassure pour l'avenir. Plus il prendra de repos, plus il sera fort et vaillant à son réveil.— Cette guerre d'Orient, quelle dérision ! Cependant les nuages s'amoncèlent à l'horizon. En se couchant ce soir dans son lit européen, la Civilisation ne sait guères si elle n'étouffera demain dans le cercueil de la Barbarie. Rois, princes, ducs et généraux, ministres, policiers et bourgeois se préoccupent peu de cette

crainte. Que leur importe le lendemain, pourvu qu'ils jouissent du jour présent. "Après nous la fin du monde !" pensent-ils. Victoria et Albert, Napoléon et Montijo font assaut de courtoisie. Jamais l'alliance franco-anglaise ne se montra plus intime. De part et d'autre on a oublié qu'hier on se déchirait à belles dents, et l'on se choye, l'on se caresse comme de vieux amis d'enfance. Leurs altesses étant de bonne humeur, le peuple rit... ou il doit rire ; ce qui revient au même pour les potentats. Vous croyez peut-être que la gaieté règne dans les campagnes de France, ou d'Allemagne, ou d'Angleterre ; les journaux officiels vantent la prospérité !... ils ont raison ; ne faut-il pas qu'ils gagnent leur pauvre vie ? Mais si vous parcouriez ces campagnes ! Ah ! mon ami, quel spectacle déchirant ! La misère aux doigts crochus ; la faim aux joues creuses sont assises au seuil de toutes les chaumières ! Dans les villes, on se révolte ; dans les villages, on pleure. L'émigration dépeuple les provinces ; une attraction universelle entraîne nos laboureurs vers les plaines fécondes de l'Amérique, et, je ne vous le cache pas, si l'état des choses continue, dans dix ans, l'herbe poussera ses racines dans les rues de nos plus belles cités. Oh ! la prospérité dont nous jouissons est merveilleuse, allez ! Comptez les banqueroutes quotidiennes ; énumérez les familles de prolétaires sans ouvrage ; chiffrez les mendiants qui traînent leurs quenilles sur les grandes routes ; dénombrez les malheureux que le dénuement donne en pâture aux vers ; estimez le rapport de la propriété tombée à

un et demi du cent ; évaluez la décroissance du crédit ; estimez le taux usuraire de l'intérêt, et vous verrez dans quel océan d'abondance nous nageons !

Poètes aux enchères, prosateurs au rabais, chantez les gloires et splendeurs de la réaction ; mais chantez haut, car j'ai bien peur que vos hymnes ne dominent pas le rôle de la misère agonisante !

.... Enfin, mon ami, fussiez-vous traité de fou, je vous dirai qu'à mon avis l'Europe est en pleine décadence, que les yeux de bien des hommes sont tournés vers l'Amérique, et que c'est sur cette terre vierge et productive, libre et hospitalière que doit s'opérer la transformation sociale que nous rêvons pour l'humanité.

AUGER DELBREAU.

Avis a nos Lecteurs.

NOS LECTEURS ET TOUTES LES PERSONNES EN RELATIONS AVEC NOUS, SONT PRÉVENUS QUE LES BUREAUX DE LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE ONT ÉTÉ TRANSFÉRÉS RUE ST. VINCENT, No. 25.

AGENTS POUR LA RUCHE LITTÉRAIRE.

BUREAU DE LA RUCHE.....	Montréal.
THOS.-ET. ROY.....	Québec.
CHARLES GIROUX.....	Nicolet.
G. F. J. COÛTU, N. P.....	Berthier.
LOUIS G. DE LORIMIER.....	L'Assomption.
F. BANLIER LAPERLE, N. P.....	St. Valentin.
GUILLAUME ST. JACQUES.....	St. Hilaire et Belœil.
J. B. E. DORION.....	Avenirville, E. T.
L. G. LACASSE.....	St. Jean.
ZEPHIRIN ROUSSEAU, N. P.....	Grande Baie.
ISIDORE TRAVERSY.....	Bytown.
MECHIN ET CIE. LIBRAIRES, LEONARD STREET, III.	New-York.
LE MESCHACÉBÉ (Louisiane.).....	St. J. B. de la N.-Orléans.
AGENT DE L'Avant-Coureur.....	Donaldsonville (Louisiane.)
Mlle. JACOB, rue de Chabrol 19, à Paris.....	France.
LS. CORTANBERT.....	St. Louis, (Missouri.)
GUSTAVE DE VITRÉ, STRAND, à Londres.....	Angleterre.
VANDER HELF et Cie., Bruxelles.....	Belgique.
ÉDITEUR DU OLD COUNTRYMAN.....	Toronto.
A. A. DELAHOUSSEY.....	Franklin, (Louisiane.)
A. GILBERT.....	Boston, (Mass.)
J. PÉQUEUT, Brown Street, 304.....	Philadelphie.

L'ILE DE SABLE.

EPISODE DE LA COLONISATION DU CANADA.

SECONDE PARTIE.

EN MER.

CHAPITRE IX.

DISETTE.

Il semblait que le malheur eût étendu son aile noire sur l'expédition du marquis de la Roche, comme sur la plupart des expéditions du même genre qui l'avaient précédées. Autant la découverte et la colonisation de l'Amérique du sud fut favorisée de la fortune, autant celle de l'Amérique septentrionale fut maltraitée par le sort.

Qu'on ne s'étonne pas si la monarchie française apporta si grande négligence pour ne pas dire mauvaise volonté, à fonder des établissements sur les bords du St. Laurent. Lorsque Cartier partit de St. Malo, le 20 avril 1534, pour reconnaître le Labrador, on pensait généralement qu'à l'exemple des Colomb, Cortès, Vespuce, Pizarre, etc., il planterait le drapeau de son roi sur des pays riches en mines d'or ou d'argent ; mais quand, à son retour, il ne ramena que des matelots chagrins, épuisés, qui n'avaient trouvé, disaient-ils, que "noires forêts, neiges profondes, glaces épaisses," François premier en conçut un tel dépit qu'il refusa d'accorder au hardi navigateur une audience particulière. Grâce, cependant, aux sollicitations de Philippe de Chabot, Charles de Mony et quelques autres seigneurs, Cartier put recommencer ses explorations l'année suivante. On sait que de dangers il affronta dans le cours de ce deuxième voyage qui amena la découverte de la contrée désignée depuis sous le nom général de Canada ; on sait aussi quel terrible hiver les aventuriers passèrent sur les bords de la rivière St. Charles, et quel concert de malédictions salua le débarquement de leur chef en France, où il se hâta de revenir vers le milieu du printemps suivant. Certains auteurs, Champlain entr'autres, prétendent qu'il fut dégoûté par cet échec ; cela n'est pas probable ; s'il conçut quelque dégoût, ce ne fut point parce qu'il n'avait pas réussi au gré de son désir, car il avait l'âme trop fortement trempée pour se laisser abattre par les revers, et l'esprit trop élevé pour ne pas comprendre quelle source de richesses il avait liguée à la postérité, mais parce que des intrigants ignares et jaloux le desservaient auprès de la cour, et parce qu'on méconnaissait les bienfaits que son audace opiniâtre acquerrait à la patrie.

Quoiqu'il en soit, comme le dit Charlevoix, "il eut beau vanter le pays qu'il avait découvert, le peu qu'il en rapporta, et le triste état où ses gens y avaient été réduits par le froid et par le scorbut, persuadèrent à la plupart qu'il ne serait jamais d'aucune utilité à la France. On insista principalement sur ce qu'il n'y avait vu aucune apparence de mines ; car alors, plus encore qu'aujourd'hui, une terre étrangère qui ne produisait ni or ni argent n'était comptée pour rien."

Néanmoins, quatre ans après, en 1540, Cartier triomphe des difficultés et remet à la voile en compagnie de François de la Roche, seigneur de Roberval. Cette expédition n'a pas plus de bonheur que ses aînées. L'hiver, la famine décime les rangs des colons, et Jacques Cartier disparaît du théâtre de l'histoire.

Les querelles politiques, les dissensions religieuses font oublier l'Amérique septentrionale jusqu'en 1549. A cette époque, Roberval alléché par sa première tentative, affrète un navire et marche sur les traces de son devancier ; mais le vaisseau se perdit corps et biens et l'on n'en entendit plus parler.

Cela suffit pour détourner l'attention publique du projet qui l'avait occupé pendant quelque temps. Un demi-siècle environ s'écoula avant qu'on y songeât de nouveau.

Nous avons assisté au départ de de la Roche, nous l'avons vu, aidé de Chedotel, lutter avec la furie des éléments et des hommes ; maintenant nous allons le voir se roidir contre un fléau plus redoutable, contre la disette.

Le *Castor* n'avait emporté des vivres que pour cinquante jours ; il comptait sur l'*Erable* dont la cargaison renfermait un vaste approvisionnement de munitions de toute espèce. Mais battu par la tempête, le *Castor* devia de sa route, et quarante jours s'étaient déjà écoulés sans que l'on aperçut un signe de la terre. Pour comble d'infortune, on avait perdu l'*Erable* dans une tourmente. Il fallut diminuer les rations d'eau, et bientôt après les rations de farine. Ces mesures, que commandait une impérieuse nécessité, ne s'accomplirent pas sans soulever les mécontentements des proscrits ; mais le supplice des meneurs de la première révolte les avait trop intimidés pour qu'ils osassent se rebeller une seconde fois. D'ailleurs ils savaient que le marquis et son état-major partageaient leurs misères ; c'était assez pour arrêter les plus séditieux. L'homme est ainsi fait : il souffre volontiers avec ceux qui souffrent et ne pardonne pas ses privations quand il vit avec des gens qui nagent dans l'abondance.

Toute notre existence s'écoule à forger des spéculations sur la comparaison.

La tristesse étendait donc son crêpe au-dessus du *Castor* : On ne rencontrait que visages amaigris, décharnés ; on n'entendait que plaintes étouffées !

Guillaume de la Roche sortait rarement du château de poupe. Il craignait que sa physionomie soucieuse ne trahît les secrètes angoisses qui l'agitaient, et consumait les heures dans la prière et la méditation.

Jean de Ganay n'était pas moins sombre que son maître. A mesure que la position se faisait plus critique, l'écurier regrettait d'avantage d'avoir quitté le doux ciel de la France. Il songeait à l'idole de ses pensées. De sinistres pressentiments le mordaient au cœur comme des aspics.

Mille circonstances passées inaperçues, alors que les rayons des beaux yeux de Laure l'aveuglaient, se pressaient à sa mémoire. Tantôt, ne se sentant pas aimé, il rugissait de douleur ; tantôt, croyant son amour partagé, il pleurait la folie qui l'avait poussé loin de l'objet de ses feux ; puis à ces poignantes émotions se joignait le souvenir de sa Bourgogne chérie, au climat si tempéré, aux pampres si verts, au soleil si pur ! il revoyait le manoir où s'étaient enfiées son enfance et sa première jeunesse ; il s'asséyait sous le manteau de la grande cheminée, écoutait le récit des exploits de ses braves aïeux, appuyait sa tête sur les genoux de sa mère et s'endormait au chant d'une caressante romance. Enfin, comme c'est l'ordinaire, plus la félicité paraissait près de lui échapper, plus il s'attachait à elle en respirant le parfum des fleurs qu'elle avait semées çà et là sur son passage. Souvent il cherchait dans la Bible un remède contre l'affliction ; mais les Saintes-Écritures ne l'impressionnaient

plus comme autrefois. Il trouvait leurs paraboles monotones et obscures, leurs conseils froids et sentencieux, leur morale sèche et aride.

Jean de Ganay n'était plus que l'ombre de lui-même.

Deux de nos personnages seulement avaient conservé le calme et la force indispensables pour défier l'adversité.

C'étaient Guyonne et Chedotel.

Elevée côte-à-côte avec le dénuement ; ayant fréquemment rongé sa faim, la sœur d'Yvon ne ressentait pas comme ses compagnons ce besoin de nourriture qui croît par les entraves mêmes qui s'opposent à sa satisfaction ; et, bien que les déportés fussent réduits à quelques onces de biscuit et de viande salée par jour, elle était aussi fraîche, aussi sereine que lors du départ de St. Malo. Pourtant son âme était en proie à d'incessantes tortures, surtout depuis qu'elle constatait le dépérissement du vicomte de Ganay ; mais la vigueur de sa constitution n'avait point été ébranlée et ses gais propos, ses pieuses exhortations ranimaient souvent les misérables à qui elle avait volontairement lié sa destinée.

Quant au pilote, tel il était au commencement de ce récit, tel il était encore au plus fort de la disette : dur, hargneux, moqueur, méchant comme le génie du mal.

Ne pouvant assouvir sur Guyonne ses infâmes désirs, il avait résolu de se venger. Mais Chedotel n'était pas homme à se venger d'une façon vulgaire. Il voulait une vengeance atroce, épouvantable.

Un matin, après avoir relevé le méridien et observé que le *Castor* approchait des 45° longitude et 53° latitude, un sourire sardonique vint effleurer le coin de ses lèvres.

—Hum ! hum ! fit-il avec le clapement de langue qui lui était particulier, m'est avis que voici sonner l'heure de jouer beau tour de mon invention à cette pécore qui fait tant la sucrée. Ah ! vous avez voulu rognier les griffes du chat, ma mignonne ! hum ! gare au coup de patte ! il vous en cuira . . .

Et le pilote, ayant donné quelques instructions relatives à la manœuvre, se rendit immédiatement près du marquis de la Roche.

Celui-ci était en conférence avec ses officiers, au nombre desquels figurait Jean de Ganay.

Chedotel s'avança vers eux en affectant un air consterné.

—Qu'est-ce encore ? s'écria le seigneur de la Roche ; le courroux du ciel ne cessera-t-il de s'appesantir sur son humble serviteur ?

—Hum ! répondit Chedotel. En mer, on doit s'attendre à tout. Le fait est que jamais je n'eus moins de chance qu'en cette occasion.

—Mais qu'y a-t-il ? parlez ! reprit le marquis.

Les regards des assistants interrogeaient avidement le visage de Chedotel.

—Vraiment, dit-il, à moins que ce dunné *Erable* ne nous rallie, nous courons risque . . .

—Eh bien ?

—Hum ! c'est dur à digérer, quoique tous nous ayons l'estomac aussi souple que des vesies dégonflées.

—Pas de plaisanterie en ma présence ! s'écria hautainement Guillaume de la Roche. Maître pilote, je vous enjoins de parler et de ne me taire rien.

—Hum ! répliqua Chedotel, sans s'émouvoir, je ne vous croyais pas si pressé d'apprendre une mauvaise nouvelle, monseigneur ; mais puisque le souhaitez, je me soumets à votre volonté !

—Eh bien donc ?

—Le calier m'a assuré que nous n'avions plus que trois barriques d'eau.

—Plus que trois barriques d'eau ! exclamèrent les assistants.

—Trois, hélas ! répartit Chedotel, en pesant sur le chiffre.

—Oh ! c'est impossible ! dit Jean de Ganay.

—Et, poursuivit le pilote, avec une intention diabolique, pour une semaine de vivres . . . à peme.

—Comment ?

—En rognant les portions, ajouta-t-il.

Un cri d'effroi souleva toutes les poitrines.

—Mais, reprit Chedotel, qui savourait voluptueusement l'anxiété de ses auditeurs, peut-être y a-t-il un moyen d'échapper à la mort affreuse dont nous sommes menacés ; car c'est une horrible chose, allez, messeigneurs, que de mourir de faim entre le ciel et l'eau. Hum ! Je me rappelle qu'une fois, c'était, vrai Dieu ! à bord de l'*Amphitrite*, nous avions fait naufrage, et pour ne pas mourir de cette affreuse mort dont je vous parle, nous fûmes obligés de manger un de nos camarades . . .

—Assez, s'écria de la Roche. Pilote, gardez vos souvenirs pour vous et vos pareils. Sommes-nous loin de terre ?

—Hum ! on ne saurait préciser au juste. La sonde donne quatre-vingt brasses et un fond de coquillages . . . Tenez, entendez-vous nos matelots crier : Vive le Roi ! cela annonce les *icorres* (*), et que nous *bancquons*, c'est-à-dire que nous entrons sur le banc de Terre-Neuve.

—Donc les côtes de l'Acadie . . .

—Monseigneur, les courants sont nombreux dans ces parages, les vents très variables. Je ne puis rien affirmer . . . à moins que vous ne consentiez à adopter un plan . . .

—Voyons, quel est-il ? soyez bref.

—A quelques centaines de nœuds de nous doit exister une île, qui renferme un petit lac d'eau douce. Nous pourrions, si tel était votre bon plaisir, y débarquer toute cette canaille que nous avons à bord, et aller nous approvisionner chez les peuplades sauvages de l'Acadie. Puis nous chercherions un lieu convenable pour fonder le nouvel établissement colonial, et ensuite reviendrions quêrir notre monde.

—Par la messe ! voilà qui est sagement pensé, maître Chedotel, dit l'un des gentilshommes.

—Oui, répartit de la Roche, en croisant les bras ; mais qui nourrira ces gens pendant notre absence ?

—Hum ! répondit le pilote, ils ne seront pas gênés . . . la pêche ! la chasse ! l'île abonde en gibier et en poisson.

Le marquis se leva, fit quatre ou cinq tours dans l'appartement et s'adressant à Chedotel :

—Que Dieu nous assiste ! agissez à votre guise !

CHAPITRE X.

LA TERRE.

Cinq jours après cet entretien, l'aube apparut à travers des brumes froides et compactes. Une bonne et forte brise chantait dans les agrès du *Castor*, et la gaité déridait les fronts des passagers. C'est que déjà bouillonnaient autour du navire ces lignes parallèles de globules argentées qui indiquent la proximité des côtes.

(*) On nommait ainsi les extrémités du grand banc de Terre-Neuve.

Cependant, tous les dangers n'étaient point évités. Le *Castor* faisait route entre des montagnes de glaçons qui, à chaque instant, menaçaient de l'écraser sous leur poids.

Mais la nouvelle que bientôt on atterrirait, que bientôt on descendrait sur la terre ferme, suffisait pour ranimer les esprits les plus découragés ; car il n'est peut-être point donné à l'homme d'éprouver sensations aussi vives que celles qui l'inondent en remettant le pied sur son élément propre, après en avoir été séparé durant d'éternelles semaines. Jamais amant ne revoit sa maîtresse avec plus de transport que l'individu, ayant accompli une première traversée, ne revoit la vieille Cybèle.

Fatigues, périls, privations, tout est immédiatement oublié, et les vieux marins eux-mêmes ne sont jamais blasés sur cette jouissance inexprimable.

Quand, en mer, retentit le commandement : Apprêtez les ancres ! c'est la joie dans le cœur, l'agilité dans les membres, un refrain sur les lèvres, que tous les matelots s'empressent à cette pénible besogne.

Les plus mous sont les plus alertes, les moins robustes, les plus vigoureux : et il faut être témoin de la facilité, du plaisir dont chacun fait preuve pour arrimer les énormes cables, les chaînes pesantes ! il faut être témoin de ce mouvement, de cet harmonieux va-et-vient, de cette entente cordiale qui se manifestent alors dans un navire ! il faut entendre ces vibrantes exclamations, ces jeux de mots, ces trépignements d'allégresse !

La terre, même la terre étrangère, sonne aux oreilles comme une musique mélodieuse. Il y a si longtemps qu'on ne l'a aperçue, qu'on ne l'a sentie, foulée !

Contemplez la scène qui se joue déjà sur le pont du *Castor* : Le brouillard enveloppe la barque d'un nuage impénétrable ; il y a quinze heures que tous ces malheureux n'ont avalé une bouchée ; l'horizon est fermé à leurs regards ; et les voici qui chantent, les voici qui sautent, se trémoussent, s'agitent, pleurent, s'embrassent . . . C'est qu'ils viennent d'apprendre qu'on touche au terme du voyage.

—Par Saint-Jacques de Compostelle, je te salue, toi, le plus beau jour de ma vie, quoi que ta face soit en ce moment aussi réchignée que celle d'un drapier qui a surpris sa femme en péché de tête-à-tête avec un cornette aux cheval-légers, s'écrie un Espagnol, en agitant son bonnet de laine brune.

—Je brûlerai trois chandelles en l'honneur de monsieur mon patron, dit un Breton.

—Et moi, ajoute un Allemand, je fais vœu de ne pas boire un seul pot de bière cette année durant, si nous arrivons à bon port.

—Corne de bœuf, j'imagine, mon gars, que l'abstinence ne sera pas malaisée, répond le maître d'équipage en le repoussant brusquement. Crois-tu, par hasard, que bière coule là-bas comme flots dans la grande tasse ?

—Pas moins vrai, reprit l'enfant de la Germanie, un peu refroidi, que s'il y a du houblon, on peut brasser de la bière, que si on peut brasser de la bière, on peut la boire, que si on peut la boire . . .

—Ohé ! Qui est-ce qui veut danser une bourrée ? braille un Auvergnat.

—Non, un menuet !

—Non, un fandango !

—Non, une walse !

—Non, une courante !

—Non, une gavotte !

—Non, un tricoté !

—Non, une ronde !

La dernière proposition, lancée, d'une voix de stentor, au milieu du choc de ces clameurs, réunit tous les suffrages.

Aussitôt quatre ou cinq exilés descendirent dans l'entrepont, en rapportèrent des instruments de cuisine, chaudrons, poêles, ou écuelles, s'armèrent de chevilles de fer, et revinrent se poster au-dessus du rouffe, d'autres se juchèrent sur des tonnes vides, avec des cabillots en guise de baguettes ; le reste des proscrits boucla une chaîne autour du grand mât, et une ronde fantastique commença au charivari assourdissant de cet orchestre improvisé.

Chedotel que son humeur tracassière et jalouse rendait l'ennemi des distractions d'autrui, voulut s'opposer à la fête des bannis ; mais de la Roche intervint, et, bien que le pilote alléguât que ce tolu-bobu embarrassait le service, le marquis ne voulut point qu'il troublât les maigres amusements de ces pauvres gens.

—Le navire file à merveille, dit-il, le vent nous est propice. Qu'ils se divertissent une heure ou deux, il n'y a aucun inconvénient.

—Aucun inconvénient ! hum ! aucun inconvénient, maugréa le pilote. Ca se connaît en marine comme un Algonquin en mathématiques, et ça veut... hum ! Lui aussi il aura à se rappeler maître Chedotel, pilote-loeman. Hum ! hum ! rira bien qui rira le dernier !

Le clapement de langue indispensable à l'expression de tous ses accès de misanthropie termina ce charitable soliloque.

En ce moment Guyonne, attirée par le vacarme, se montra sur le pont.

Chedotel l'aperçut, et alla droit à elle.

—Ecoute, lui dit-il, en la prenant impérativement par le bras et l'entraînant vers les bayoles.

La jeune fille aurait pu facilement s'arracher à cette étreinte, mais la fausseté de sa position à bord du *Castor* ne lui permettait pas de faire résistance.

Elle suivit résolument Chedotel.

—Ecoute, répéta-t-il, avec une intonation sourde et passionnée, et retiens bien ce que je vais te dire ; car dans deux heures ma détermination sera irrévocable.—Je t'aime, tu le sais. Pour un mot d'amour de toi, je coulerais ce vaisseau avec tout ce qu'il contient ; pour un baiser de tes lèvres, j'irais chercher le trépas au fond des abîmes béants sous nos yeux, pour ta possession....

La voix du pilote devint frémissante ; ses prunelles dardèrent des lueurs fauves comme celles d'un chacal ; tous ses muscles frissonnèrent comme les cordes d'une harpe pendant l'orage, et les paroles jaillirent sèches, embrasées de sa gorge.

—Pour ta possession, reprit-il, pour ta possession, Guyonne, je damnerais mon âme, je sacrifierais l'humanité entière !... Vois, comme je t'aime ! tu es en mon pouvoir ! et je te respecte, et moi qui ai entre mes mains le sort d'une centaine d'individus, moi, devant qui le fier marquis de la Roche plie le genou ; moi qui méprise la fureur des hommes, dédaigne la colère des flots, moi qui suis plus maître ici que le roi n'est maître en France, moi, j'implore ta pitié, j'implore ta compassion, Guyonne ! je te supplie de consentir à être ma femme, de me donner un mot d'espoir... Tiens, veux-tu que je me prosterne à tes pieds, en présence de tout l'équipage ? dis, le veux-tu ?

—Non, répondit froidement Guyonne.

—Que faut-il donc que je fasse pour te plaire ? s'écria impétueusement le pilote, en essayant d'embrasser la jeune fille par la taille.

—Rien, répliqua-t-elle, en se jetant en arrière.

—Tu ne m'aimes point, n'est-ce pas ? reprit Chedotel d'un accent amer.

Guyonne ne fit aucune réponse.

—Et tu ne m'aimeras jamais ? dit encore Chedotel, en essuyant la sueur froide qui baignait ses tempes, et tu ne consentiras jamais, toi, vil rebut de la société, écume des clapiers, à être la femme légitime. . . .

—Jamais, dit fermement la sœur d'Yvon.

—Jamais ?

—Jamais.

—Ignorest-tu que tu es sous ma dépendance absolue, que d'un mot, d'un geste, je puis signer ton arrêt de mort. Jamais ! ah ! tu railles ; allons donc ! jamais ! est-ce que je ne commande pas souverainement ici ? . . . Jamais, oses-tu dire ? ai-je bien entendu ? Mais, malheureuse femme, tu es donc bien fatiguée de la vie pour me parler ainsi ! . . . Jamais ! . . . Insensée ! tu te sens donc bien forte contre les tourments . . . Jamais ! . . .

En articulant ces imprécations, le pilote serrait, à les briser, les doigts de Guyonne entre les siens.

Il y eut une pause de quelques secondes dans ce drame solitaire au milieu de tant de monde, dans ce drame dont le bruit de la danse couvrait les vociférations. Un observateur eut pu remarquer alors que le pilote se débattait entre deux passions divergentes, exaltées à leur paroxysme.

Enfin, il parut se décider, sa main lâcha celle de Guyonne, et il lui dit avec un sourire démoniaque :

—Vous n'aimez pas le vieux loup de mer, ma belle enfant ?

—Je vous hais, riposta la jeune fille, à bout de patience.

—Hum ! Vous me haïssez, vous me haïssez ! Cette franchise m'est agréable, hum ! par le raban, confidence pour confidence, je serai aussi franc que vous, damoiselle. Distinguez-vous ce point à l'occident ?

—Oui, dit simplement Guyonne.

—Ça donc, apprenez, dès cet instant, que là sera votre tombeau, et Satan vous ait sous sa protection, la jouvencelle !

Ensuite de ce blasphème, Chedotel alla rejoindre le marquis de la Roche qui arpentait la dunette, causa avec lui quelques minutes et se mit, en personne, au gouvernail.

Le soleil montant à son zénith avait peu à peu dégagé sa face éblouissante des voiles qui gazaient l'empyrée. Quelques nuages follets lutinaient bien encore ça et là sur la cime des vagues écumeuses, mais déjà le dôme céleste dévoilait ses splendeurs éclatantes et dans le lointain se groupaient des masses blanchâtres qui se dessinaient, s'échancraient, se nuançaient, s'estompaient à chaque enjambée du *Castor* vers elle.

C'étaient le cap Canceau, les rives de l'Acadie, actuellement la Nouvelle-Ecosse.

CHAPITRE XI.

ARRIVÉE.

Chedotel, sans quitter la barre, saisit tout à coup sur l'habitacle un de ces petits télescopes qu'avait récemment inventés l'allemand Jensen et examina la côte.

—Hum ! murmura-t-il, ce diable de *Castor* connaît son chemin ; mais il ne me plaît pas de déposer mon fret de ce côté. Demi-tour sur nous-mêmes.

Puis, remettant la lunette à sa place et élevant la voix :

—Range à changer d'amures ! cria-t-il d'un ton perçant.

On entendit grincer les chaînes sur les moufles et les palans ; les voiles lâches et dégonflées battirent follement contre les mâts ; le soleil sembla décrire rapidement un arc de cercle à la voûte du ciel ; les chaînes grincèrent de nouveau sur les moufles et les palans, les voiles se gonflèrent de rechef et la barque reprit son allure première.

Seulement elle avait changé de direction, et au lieu de voguer vers le nord, elle marchait en droite ligne vers le sud-ouest.

Les jeux avaient cessé et, depuis quelques minutes, tous les routiers, les yeux attachés aux rivages lointains en étudiaient, muets et palpitants d'espérance, les contours variés à l'infini. L'évolution du *Castor* les transporta de surprise ; mais attribuant cette manœuvre à une cause urgente, ils s'abstinrent de tout commentaire et se contentèrent de faire volte face pour voir le littoral de la Nouvelle-France qui déjà s'évanouissait comme un mirage trompeur.

Cependant, Guillaume de la Roche qui venait de consulter une des cartes tracées par Cartier et dont la fidélité était vraiment inconcevable, Guillaume de la Roche fut étonné de la route que prenait le pilote.

—Ne procédons-nous pas à la façon des écrevisses ? lui dit-il en souriant. Je croyais que nous devions conserver le cap au nord, et voilà que l'aiguille de la boussole est en ce moment arrêtée sur le sud.

—Au nord, répondit Chedotel, hum ! oui, notre route est au nord ; mais la voie la plus courte n'est pas toujours la meilleure.

—Ni la plus prompte, n'est-ce pas, pilote ?

—Hum !

—Néanmoins, je serais bien aise de savoir pourquoi nous revenons sur nos pas. Y aurait-il des récifs, des écueils ?

—Hum ! des récifs, des écueils, vous l'avez dit, vous l'avez dit, il y en a des récifs, des écueils ! la côte en est hérissée.

—C'est la côte de l'Acadie, n'est-il pas vrai ?

—Hum ! la côte de l'Acadie ; non, ce n'est pas la côte de l'Acadie, répondit imperturbablement Chedotel, c'est une île !

—Une île ! fit le marquis.

—Une île.

—Vous la nommez ?

—Hum ! Je ne sache pas qu'on lui ait donné un nom.

—C'est singulier, reprit de la Roche pensif ; c'est singulier, mais ni Jacques Cartier ni Roberval n'ont signalé cette île.

—Hum ! cela ne doit pas vous émerveiller, cette île est un amas de sable, qui le plus souvent sont couverts par les eaux. Les navigateurs que vous citez ont pu passer auprès sans l'observer.

—Voyons donc, dit de la Roche, en prenant le télescope.

Mais il était trop tard. À l'exception d'un point presque imperceptible le gouverneur-général du Canada ne distingua rien à l'horizon.

—Approchons-nous de l'autre île dont vous m'avez parlé ? s'informa-t-il, après un intervalle.

—Nous la rangerons avant quatre heures de relevée, répliqua Chedotel.

—L'avez-vous parcourue ?

—Plusieurs fois.

—Et vous êtes certain que nos gens pourrout y vivre pendant les quelques jours que durera notre éloignement ?

—Y vivre ! par la croix du sauveur, jamais les rufians n'auront été en meilleur campement pour faire chère lie. Les morues, les éperlans, les relingues essaient dans les criques, comme abeilles dans une ruche, et les lièvres, les lapins, les perdrix, il n'y a qu'à allonger la main pour en prendre en veux-tu, en voilà.

—Souvenez-vous, pilote, que vous répondez d'eux sur votre tête ! dit solennellement de la Roche.

—Sur ma tête, hum ! j'estime plus ma tête qu'un million de ces garnements ; mais n'importe, j'en répons.

Soit qu'il n'eût pas compris, soit qu'il n'eût pas entendu, le marquis ne releva pas cette grossièreté. Il redescendit à l'intérieur du *Castor*, tandis que Chedotel marmottait avec un ricanement sinistre :

—Prends garde qu'ils en trouveront des vivres. L'île est aussi stérile que le pont d'un vaisseau. Ah ! monseigneur, vous m'avez rudoyé durant la traversée ! Ah ! vous m'avez traité comme un manant, moi Chedotel, qui cours les mers depuis trente ans... Ah ! ah ! monseigneur le gouverneur, vous gouvernerez... les Hurons et les Esquimaux... si vous pouvez... Et cette péronnelle ! ah ! ah ! hum ! Si je pouvais être témoin... Tiens, qu'est-ce qu'il veut ?

Un roulement de tambour avait arraché cette exclamation au pilote.

À cet appel, les déportés s'assemblèrent en ordre et Guillaume de la Roche, suivi de son état-major, parut bientôt sur le couronnement.

—Serrez les perroquets et le beaupré, cria alors Chedotel, dont l'œil vigilant ne perdait pas un des mouvements du *Castor*.

Tandis que les matelots exécutaient l'ordre du pilote, Guillaume adressa aux condamnés l'allocution suivante :

“ Enfants,

“ Vous savez que malgré tous mes soins, le malheur a marqué jusqu'ici notre expédition. “ Les vivres manquent à bord. Encore quelques jours de mer et nous serions réduits à la “ dernière extrémité. J'ai partagé vos misères et vos privations. Comme vous, j'ai pâti “ de la faim et, sans ma confiance entière dans la bonté de Dieu, peut-être me serais-je “ laissé aller à une lâche désespérance. Mais celui qui croit à la miséricorde infinie du “ Tout-Puissant, celui qui dépose, chaque soir, le fardeau de ses tribulations aux pieds du Ré- “ dempteur du monde, celui-là est fort contre l'adversité.

“ A présent, nous approchons de la terre, non du continent comme vous avez pu le sup- “ poser, mais d'une île fertile où avec un peu de travail et d'ingéniosité, vous pourriez “ à vos besoins naturels. Car, apprenez-le de suite, le manque de vivres, une impérieuse “ nécessité me forcent à vous débarquer sur une île voisine. On débarquera avec vous des “ provisions pour deux jours, divers outils, des effets de literie, des instruments de chasse et “ de pêche, puis le *Castor* remettra à la voile pour chercher sur les rives de la Nouvelle- “ France un endroit convenable à la fondation de l'établissement colonial que j'ai projeté. “ Dès que je l'aurai trouvé, dans quelques jours, je reviendrai vous prendre pour vous y “ transporter.”

À mesure que de la Roche parlait, un sourd grondement, précurseur d'une tempête, s'élevait dans les rangs des proscrits. Une étincelle suffisait pour déterminer l'explosion ; cette étincelle jaillit.

—On veut nous abandonner au milieu de l'océan, cria un individu perdu dans la foule.

—On veut nous abandonner ! répétèrent en écho vingt bouches, avec un accent de terreur et de menace inqualifiables.

—Oui, nous abandonner ! reprit la première voix ; nous abandonner sur quelque plage inconnue pour y devenir victimes de la faim et des bêtes sauvages.

Un formidable rugissement accueillit cette déclaration ; et, en moins d'une seconde, comme mus par un choc électrique, tous les condamnés s'étaient pressés tumultueusement sous la dunette, dans l'intention de l'escalader.

Chedotel riait sous cape et continuait de cingler vers le sud-ouest.

De la Roche sentit qu'il lui fallait dépouiller sa morgue habituelle pour conjurer l'insurrection imminente.

“ Ecoutez, s'écria-t-il avec force, j'ai tout droit sur vous ; le supplice des chefs de votre ancienne mutinerie aurait dû vous le prouver. Mais je répugne aux exécutions violentes ; et je vous pardonne ce mouvement d'insubordination que tout autre, à ma place, réprimerait par des condamnations à mort. . . ”

—Oui, des pendaisons comme celles de Molin, Tronchard et des autres ! intervint encore le même individu, d'un ton d'amertume qui réveilla l'irritation assoupie.

“ Pour vous montrer, continua le marquis, dont la voix domina instantanément les murmures, pour vous montrer que je n'ai point l'intention de vous délaisser, comme certains esprits soupçonneux le craignent, mon écuyer, le vicomte Jean de Ganay, restera parmi vous et vous commandera en mon absence. Êtes-vous satisfaits ? ”

—Oui, oui, répliquèrent plusieurs routiers.

“ Eh bien donc, poursuivit de la Roche, rentrez dans l'entrepont et faites vos préparatifs. ”

Ainsi qu'une goutte d'eau froide tombée sur un vase en ébullition comprime les bouillonnements, ainsi cette promesse comprima l'effervescence qui bouillonnait dans toutes les têtes.

—Sire de Ganay, je compte sur vous, dit le marquis, en se tournant vers son écuyer. Dix de nos matelots vous serviront de garde.

—J'obéirai, monseigneur, répondit indifféremment le vicomte.

Le *Castor* nageait sur le banc Craus, et autour de sa carène s'ébattaient des marsouins aux reflets diamantés, des flottants à l'échine grise, des souffleurs aspirant l'eau pour la rejeter en l'air par leurs puissantes narines, et de temps en temps on voyait sortir des ondes le museau esilé d'un loup marin au blanc pelage. Des troupes de goélands voletaient à la flèche des mats ou rasaient les petites vagues glapissantes, et de toutes parts surgissaient des môles de sable qui scintillaient sous les rayons du soleil comme des incrustations de rubis sur une plaque d'argent.

Chedotel fit serrer les voiles à l'exception de la misaine, et dirigea, la sonde à la main, le *Castor* à travers les *bathures* qui encombrèrent le passage où il naviguait alors.

Peu après l'on discerna, à quelques milles au sud, une île couverte de petits arbres qui, à cette distance, produisaient un effet assez agréable.

L'ordre de mettre en panne et jeter les ancres ne tarda guères à être donné. Puis Guillaume de la Roche, accompagné de ses principaux officiers, descendit dans un canot et se rendit à terre. Le premier, il débarqua, planta une croix, et le drapeau de France et de Navarre dans le sable du rivage, et prit possession de l'île au nom du roi, son maître.

Le débarquement des proscrits s'effectua de même, à l'aide des chaloupes, car le *Castor* ne pouvait, sans danger, approcher davantage.

Le soleil se couchait derrière un gros nuage gris de fer qui maculait l'azur du firmament, comme une tache d'encre macule une robe de fête, quand le canot ramenant Guillaume de la Roche vint chercher Jean de Ganay, les dix matelots chargés de veiller à sa sûreté personnelle, et le faux Yvon qui lui servait de domestique.

Comme la dernière, Guyonne allait franchir la lisse pour prendre place dans l'embarcation, Chedotel la saisit par le bras et lui dit avec une fureur concentrée :

—Femme, tu l'as voulu ! Eh bien ! tu seras la proie des misérables qui t'attendent là-bas.—Adieu, ajouta-t-il, en lui mordant les doigts jusqu'au sang. N'oublie pas le premier et le dernier baiser de ton amant Chedotel !

Guyonne frissonna d'épouvante sous le regard infernal du pilote, et machinalement, sauta dans le canot qui s'éloigna immédiatement.

Il touchait au rivage, lorsqu'un coup de vent, subit, impétueux siffla dans le grèment du *Castor*. Un grondement de tonnerre succéda à ce sinistre présage. La barque fit trois embardées successives, roula sur elle-même et recula comme emportée par une puissance irrésistible.

—Sang et mort ! dit Chedotel, l'enfer seconde mes desseins ; nous dérapons !—Levez les ancrs, s'écria-t-il, et prenez le ris de la misaine.

—Pourquoi cette manœuvre ? demanda Guillaume de la Roche.

—Voyez-vous ces aigrettes phosphorescentes qui dansent à l'extrémité des kakatoës ? répondit Chedotel ; c'est le feu *Saint-Elme*. (*) Il faut regagner incontinent la haute mer, si nous ne voulons pas échouer sur un banc de sable ou nous briser contre les rochers à fleur d'eau !

FIN DE LA DEUXIÈME PARTIE.

H. EMILE CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

ADIEUX AU CANADA.

AIR *Des Girondins*.

D'une année a vieilli le monde,
Depuis qu'aux bords du CANADA
La vapeur, maîtresse de l'onde,
D'un vol rapide m'amena.
Adieu ! belle contrée ; (bis)

Ta mémoire pour moi sera toujours sacrée. (bis)

Ici, luttant avec constance
Contre la rigueur des hivers,
L'homme conquit un sol immense,
Dont il défricha les déserts.
Adieu ! etc.

A peine la neige est fondue,
Le grain germe et verdit les champs ;
Des oiseaux la troupe accourue
Chante le retour du printemps.
Adieu ! etc.

(*) On sait que le FEU ST. ELME, nommé aussi quelque fois FEU ST. NICOLAS, est une sorte de météore lumineux qui précède souvent les tempêtes, ou apparaît durant les nuits obscures.

Dans l'été, de courte durée,
Le soleil, aux brûlants rayons,
Sur la terre d'épis dorés,
Féconde et mûrit les moissons.
Adieu ! etc.

Mais l'automne est plus riche encore,
La brise a rafraîchi les cieux ;
Le feuillage multicolore,
Tableau brillant, charme les yeux.
Adieu ! etc.

Je vais abandonner vos rives,
Fleuve, ruisseaux et lacs d'azur !
Verrai-je ailleurs des eaux si vives,
Un si beau ciel, un air si pur ?
Adieu ! etc.

Trouverai-je, au lointain rivage
Où le destin m'aura porté,
Français, mon maternel langage,
Et pareille hospitalité ?
Adieu ! contrée amie ; (bis)

Ton image en mon cœur se grava pour la vie ! (bis)

A. M.

FRAGMENTS D'UN VOYAGE EN CALIFORNIE.

(SUITE.) *

CHILI.

Valparaiso. Plaintes au consul. Distractions. Mœurs et usages.

Ce cri retentit jusque dans les profondeurs du navire ; chaque passager s'assura de la vérité par ses propres yeux, s'empressa de s'habiller de son mieux, et se disposa à descendre à terre, après avoir fait ses comptes sur ce qu'il lui restait à dépenser.

On mouilla en grande rade, c'est-à-dire à trois quarts de lieue de terre. Aussitôt on vit partir de Valparaiso, avec la même ardeur que s'il s'agissait de gagner le prix des régates, une douzaine de ces embarcations connues sous le nom de balcnières. Au bout d'un quart d'heure ces embarcations assiégeaient le bâtiment. Mais aux premiers mots qu'on prononça à propos du prix, les Chiliens qui montaient ces embarcations annoncèrent de folles prétentions. Ils ne pouvaient, disaient-ils, nous mettre à terre à moins de trente-six sous par personne (trois réaux du Chili). Après avoir vivement débattu nos intérêts, nous fîmes prix à un réal.

Le prix fait, chacun ayant de quoi aller à terre, on se précipita dans les barques, un quart d'heure après nous débarquâmes. Il était quatre heures du soir. Là chacun se dispersa, cherchant l'aventure selon le caprice de son imagination, et surtout selon la pesanteur de sa bourse, comme dit le poète Horace, je ne sais plus dans quoi.

Je descendis à terre avec deux de mes amis, et nous allâmes loger à l'hôtel du Commerce ; comme il n'y avait pas grand chose à faire ce jour-là, puisqu'il était déjà cinq heures, nous allâmes visiter le théâtre.

Cet édifice est situé à l'une des quatre faces de la place, qui est elle-même, sinon une des plus belles, du moins une des plus délicieuses places du monde, avec sa fontaine au centre, et son bois d'orangers, touffu comme un bois de chênes, et tout plein de fruits d'or.

(*) Voir le dernier numéro de la Ruche.

Après une si pénible traversée nous passâmes sur cette place, sans autres distractions que nos rêveries, rafraîchis par le vent du soir, embaumés par la senteur des oranges, deux des plus douces heures de notre vie.

Nous rejoignîmes ensuite nos compagnons, qui s'étaient éparpillés comme une bande d'écoliers en récréation : ils avaient été visiter Fortop et Maintop, les deux bals publics de la localité.

C'est là qu'on trouve les belles Chiliennes au teint olivâtre, aux grands yeux noirs fendus jusqu'aux tempes, aux cheveux lisses et bleus à force d'être noirs, vêtues de soie aux couleurs vives et variées. C'est là qu'on danse des polkas et des chilies dont on n'a aucune idée en France, avec accompagnement de guitare et de voix, relevé de coups frappés avec le plat de la main sur les tables. C'est là qu'ont lieu les courtes querelles suivies de longues vengeances ; c'est là que commencent par des paroles ces duels qui finissent à la porte par le couteau.

La première nuit se passa à enterrer un Français, arrivé par le *Uncas*, et qui fut écrasé par l'éboulement d'une maison. Comme nous étions trois navires affrétés par la même compagnie, nous rendîmes les devoirs à notre compatriote en faisant son service funèbre à minuit, selon la coutume du pays.

Aux plaisirs de la danse devait succéder le lendemain le plaisir de la cavalcade. Le Français est essentiellement cavalier, le Parisien surtout ; il a pris ses leçons et fait ses classes d'équitation sur les ânes de la mère Champagne, à Montmorency, ou sur les chevaux de Ravelet, à St. Germain.

Le capitaine, en nous donnant congé, nous avait annoncé que pour signe de ralliement à son bord, l'on arborerait les couleurs au haut du grand mât.

Cependant il fallait songer aux affaires sérieuses. Le lendemain de la danse qui nous avait paru si joyeuse, nous nous préparâmes à nous occuper de notre plainte, chose plus sérieuse que de galoper sur la route de San-Iago. Nous ne pensions déjà plus que nous avions relâché pour nous plaindre et non pour nous amuser, ce qui prouve que le Français, malgré l'horreur de sa position, s'il peut s'étourdir par le plaisir, ne se soucie pas si au plaisir succèdera la peine.

Nous allâmes donc chez le consul français, ayant à notre tête une commission que nous avions nommée pour défendre nos intérêts communs. Il reçut notre demande, afin de ne pas nous renvoyer avec un refus ; et après nous avoir fait promettre par notre capitaine de nous donner certaines choses que nous réclamions, il nous laissa là, sans nous faire obtenir une entière satisfaction et la reconnaissance de nos droits. Mais l'affaire ne devait pas en rester là ; nous attendîmes une corvette française qui devait arriver. Une fois arrivée, nous portâmes une plainte à l'officier supérieur de ce navire, chargé de représenter la France et en même temps de défendre les intérêts de ses nationaux.

Ce capitaine, homme juste et loyal, vint faire une visite dans notre navire. A l'aspect de ce balaïnier si sale, il ne pouvait comprendre comment nous étions arrivés tous en bonne santé. Après une sévère réprimande à notre capitaine, il lui dressa un procès-verbal sur sa conduite à tenir à notre égard, et dans le cas où il ne se serait pas conduit comme le voulait cet officier supérieur, il ne devait plus naviguer.

Le capitaine, redoutant de perdre sa position, commença par faire des provisions à Valparaiso, et comme il y avait certaines choses qui manquaient dans cette ville, nous fûmes forcés d'attendre l'arrivée de ces comestibles.

Aussi, en les attendant, tous les jours ce n'étaient que courses, fêtes, promenades à cheval. Ceux qui n'avaient pas d'argent pour louer des chevaux restaient à la ville. J'étais du nombre des enfants prodiges qui, sans s'inquiéter de l'avenir, dépensaient leurs réaux dans de joyeux ébats. D'ailleurs, à quoi bon nous inquiéter ! eût été folie que de songer à l'avenir ; les trois-quarts du chemin étaient faits ; cinq semaines de traversée encore et nous touchions le but, et le but c'étaient les placers de San-Joaquim et du Sacramento !

Nous voyions passer près de nous, grotesques clowns, acroupis sur nos chevaux comme les nains des ballades allemandes et écossaises, ces magnifiques cavaliers chiliens, avec leurs pantalons fendus, boutonnés et brodés à partir de la cuisse jusqu'au bas de la botte, recouvrant un second pantalon de calicot, avec leur petite veste ronde ; l'élégant puncho par dessus,

le chapeau pointu à larges bords et à galon d'argent sur la tête, le lasso à la main, le sabre à la cuisse et les pistolets à la ceinture. Tous glissaient au galop sur leurs selles brodées aux couleurs éclatantes, où ils se tenaient assis, fermes comme dans des fauteuils.

Les femmes nous avaient accompagnés partout, plus ardentes, plus aventureuses, plus infatigables que les hommes.

On rentra pour dîner ; les groupes se formèrent, partout où l'homme marche par groupes, il y a ses groupes d'amis, d'indifférents, d'ennemis.

Le lendemain, unis avec les passagers du *Montalembert*, nous fîmes la reconduite aux passagers du *Uncas* qui continuèrent leur route.

Après une vingtaine de jours de plaisirs dans cette ville, nous aperçûmes le drapeau tricolore flottant sur le grand mât de la *Louisiana*, et nous profitâmes du peu de temps qui nous restait, et nous retournâmes, pour le même prix que pour descendre, dans notre domicile maritime. Une fois que tout le monde fut rentré, on fit l'appel, et lorsqu'on se fut assuré que personne ne manquait, ou du moins que c'étaient bénévolement, on leva l'ancre et l'on appareilla ; comme le vent était parfait, nous filâmes lestement, et avant le soir nous perdions la terre de vue, laissant à Valparaiso une vingtaine de passagers.

Nous laissâmes sur la rade deux navires français. Le *Montalembert*, navire affrété par la *Californienne* et la corvette française *l'Indépendance*, avec un de nos matelots que l'on avait mis au service pour une dispute avec notre lieutenant.

Peu de personnes comprendront cette locution toute maritime (mettre au service), nous allons en donner l'explication.

Lorsqu'un matelot se conduit mal sur un bâtiment marchand, si le capitaine rencontre un bâtiment de guerre, et qu'il lui convienne de se débarrasser de son matelot, il le met au service ; c'est-à-dire que ce matelot, qu'il ne veut pas garder comme incorrigible, il le donne à l'état ; le matelot passe ainsi, au caprice du capitaine, de la marine marchande à la marine militaire.

La brise était forte et la mer grosse ; on avait passé trois semaines à terre ; le mal de mer reprit les moins habitués à la houle : les femmes, en général, et je fis à mon tour cette remarque que d'autres avaient faite avant moi, les femmes furent celles qui supportèrent le mieux cette longue et pénible traversée.

ILES SAINT-FÉLIX. (Océan Pacifique).

Nouvelle distraction à bord. Passage de la ligne. Pêche d'un requin.

20 janvier 1851.

Trois jours après notre départ de Valparaiso, nous longeâmes les îles Saint-Félix, qui ne sont peuplées que par des oiseaux.

L'aspect de ces îles est curieux ; vous apercevez la terre couverte de guano (excréments d'oiseaux) ; à une certaine distance cela vous fait l'effet de la neige, et vous le croiriez facilement, si vous n'étiez pas dans un climat approchant de la zone torride.

Nous voguâmes de nouveau en silence, tâchant de nous créer d'agréables divertissements, lorsqu'il prit envie à un ex-lieutenant, qui avait quitté le service pour cause politique, de fonder un journal, chose qui lui était connue, ayant été journaliste en France. Ce journal devait récapituler les faits plus ou moins comiques qui s'étaient passés la veille ; et ensuite amuser le lecteur, suivant que ces récits seraient racontés avec esprit et sel par l'écrivain.

Ce journal fut fondé sous le nom d'*Association*. Les premières feuilles qui parurent furent remplies de verve et d'esprit, et il était à supposer que cela continuerait à faire passer le temps aux uns comme aux autres, et que l'on n'aurait plus la tête remplie de vague et d'inquiétude ; lorsqu'un beau matin, un autre journal, sous le nom de *Charivari*, fut affiché du côté opposé. Jugez quelle fut la terreur du nouveau journaliste, encore augmentée, après la lecture dudit journal, lorsqu'il se vit attaquer par paroles et par charges ; en vain s'appréta-t-il à répondre, ses réponses ne donnèrent que plus de prise à ses ennemis. Après

maintes et maintes injures, ils en vinrent aux mains, mais grâce aux conseils d'amis dévoués au journaliste de l'*Association*, on lui fit fermer ses bureaux, rue du Mât-d'Artimon.

Quant au *Charivari*, il sonna si fort sa victoire, qu'il en creva.

Il fut porté-z-en terre
Par quatre passagers,
L'un portait ses paperasses,
Et l'autre son encrier.

Nous arrivâmes de nouveau sous la ligne, le 30 décembre, et nous la traversâmes rapidement avec un vent frais qui nous fit oublier les premières chaleurs. Il est inutile de vous dire que l'on ne nous baptisa pas, car comme nous étions déjà baptisés, on ne voulut pas renouveler un sacrement inutile.

Au bout de quinze à seize jours nous perdîmes les vents qui nous'avaient fait faire une si rapide route, et nous eûmes calme plat.

On ne peut se figurer quel aspect curieux offre la mer unie comme l'eau d'une rivière stagnante ; cette onde vous paraît comme un miroir : pas le moindre mouvement. Tout à coup votre illusion se passe, mais on voit apparaître à l'horizon une espèce de brume qui enle peu à peu vos voiles, les eaux s'agitent et vous reprenez votre route interrompue comme par enchantement.

Or, le 20 au matin, nous avions calme plat, et chacun se désolait de perdre un jour, car c'était un grand ennui pour nous, qui n'avions plus de distractions. Tous les esprits étaient donc pleins d'illusions, quand un passager cria : Un requin ! à ce mot les visages se contractèrent, et une expression de joie embellit toutes les figures moroses. On allait donc se distraire, on allait donc voir un être encore inconnu pour des voyageurs qui venaient de faire cinq mille lieues. On se pressait, on se poussait pour approcher de l'endroit d'où était parti ce cri, et chacun de regarder dans l'eau au milieu de laquelle on découvrit facilement le monstre en question.

On commença par lui envoyer des provisions de bouche pour aiguïser son appétit, ensuite on lui servit un morceau de lard pesant dix livres, qu'on lui tendit avec un hameçon, mais à la manière dont il l'avala, nous vîmes bien que nous avions affaire à un roué ; mais nous ne nous décourageâmes point, on lui présenta un autre morceau de la même grosseur et de la même cuisine, et au moment où il allait le saisir pour nous narguer ensuite, notre capitaine lui lança un harpon qui le perça d'outre en outre. Il essaya vainement de se débattre, on le laissa courir en faisant filer de la corde, et le capitaine ayant fait mettre une chaloupe à la mer, il alla le finir au large.

C'était un requin femelle de trente pieds de longueur sur quinze pieds de circonférence ; une fois qu'on l'eut achevé à bord avec grande difficulté, ses petits s'échappèrent de son ventre, et nous fûmes forcés de faire un massacre général de ces êtres malfaisants qui, au besoin, auraient pu nous manger un jour, plutôt que de nous remercier de la liberté que nous leur aurions donnée.

Nous continuâmes notre route par le vent sud-est, qui nous fit faire assez bonne route, et nous n'eûmes, jusqu'à San-Francisco, aucune aventure qui mérite d'être rapportée.

(*La suite au prochain numéro.*)

SATIRE.

On a banni les démons et les fées ;
Sous la raison les grâces étouffées
Livrent nos cœurs à l'insipidité ;
Le raisonnement tristement s'accrédite ;
On court, hélas ! après la vanité ;
Ah ! croyez-moi, l'erreur a son mérite.

VOLTAIRE.

LES CHEVEUX JAUNES ET LES RUBANS BLEUS.

C'était par un splendide mois d'août, il y a—non ! n'importe combien il y a d'années—Georges Tiverton serrait la main de son père au bureau des messageries de West-End, au moment de partir pour Selwood Hall, près de Monmouth.

—Au revoir, Georges ! vous adorerez Maria Selwood.

—J'ai peur que non, monsieur.

—Peuh ! peuh ! c'est une beauté.

—Mais je me soucie peu de la beauté, monsieur.

—Elle fera une charmante femme.

—Mais je ne suis pas pressé de me marier.

—Voulez-vous briser le cœur de votre père, enfant dénaturé ?

—Le ciel m'en préserve !

—Allons, montez ; rappelez-moi au souvenir du vieil Harry Selwood, présentez mes compliments, en mon nom, à sa femme, embrassez sa fille, pour moi, comme moyen d'introduction pour vous, et mandez-moi, dans une semaine, que le jour de votre mariage est fixé... Dieu vous bénisse !

—Au revoir, cher père !

—Maintenant, monsieur, s'il vous plaît !

Cette remarque venait du conducteur qui, en même temps, touchait avec une certaine impatience le coude du jeune homme, tandis que les porteurs l'enlevaient tout d'un coup et le fourraient dans un coin du véhicule de cuir. Il trouva une place, après avoir marché sur le portail d'un vieux monsieur goutteux, qui portait un spencer sur son habillement ordinaire, et presque arraché un châle des épaules d'une dame étique, d'un âge incertain, qui ressemblait à une branche flétrie dans un pot de fleurs.

—Est-ce prêt ? demanda le cocher.

—C'est prêt, répondit le conducteur, en grimant derrière la voiture et tirant sa trompette.

Les couvertures des chevaux furent enlevées, les vasistas soulevés, le fouet du cocher siffla en déchirant l'air, et la malle d'Abersywith, se balançant de côté et d'autre avec son lourd fardeau, recommença son trajet régulier.

M. Tiverton, père, et le vieil Harry Selwood avaient été condisciples ; et une solide intimité avait crû entre eux avec les années. Enfin, le premier fut appelé à Londres pour entrer en société, dans une grosse maison commerciale, et la camaraderie des jeunes gens fut rompue. Plus tard, ils se marièrent ; les spéculations différentes de la ville et de la campagne déterminèrent des habitudes et des goûts différents ; mais ils entretenirent toujours une correspondance régulière, et leur amitié ne fut en rien diminuée. Une fois l'an, les Selwoods venaient à Londres, et chaque automne, les Tivertons rendaient la visite à leurs amis de la campagne.

Un jour, ou plutôt un soir, il y avait fête, danse et musique dans la vieille salle. L'écurier et le marchand causaient joyeusement du temps passé et de leurs réminiscences de jeunesse. —Ils paraissaient si gais, de si bonne humeur, de si bonne mine que jamais l'on aurait cru que l'un d'eux datait de Mincing Lane.

Les musiciens étaient épuisés, les danseurs sur les dents. Un seul couple valsait encore ; mais tous les yeux étaient fixés sur lui. Il tournait, tournait, tournait autour de cette grande salle et ne semblait jamais fatigué.

—Eh ! eh ! Harry, ça doit être mon fils Georges.

—Sans doute, et c'est ma fille Maria.

Ils formaient vraiment un délicieux tableau, ce garçonnet et cette fillette en tournoyant dans cette danse vertigineuse. Ni l'un ni l'autre n'accusait plus de dix ans, et l'intérêt des assistants était concentré sur ces deux charmants et intrépides partenaires, qui avaient vaincu les plus enragés valseurs. Qui n'aurait contemplé avec amour ces enfants ? le garçon avec sa physionomie ouverte, ses cheveux bruns foncés et son œil vif et brillant—et la petite fille avec sa figure de fée, ses grands yeux bleus et sa chevelure d'or, dont les boucles

ondoyantes caressaient, de temps en temps, les joues rosées de son cavalier, qui riait d'un rire pétillant et musical, en pressant dans ses bras la taille de la jolie danseuse.

— Ils sont presque de la même grandeur, dit l'écuyer.

— Il y a si peu de différence dans leurs âges, répliqua le marchand.

Quand les femmes n'ont-elles pas pris part à un projet de mariage, alors même que les pauvres victimes désignées ne sont que des enfants ?

Mrs. Selwood et Mrs. Tiverton entendirent les paroles de leurs maris, et aussitôt chacune des deux dames passant son beau bras sous celui de son époux :

— Quel délicieux projet !

— Ils feraient un couple ravissant, cher !

A partir de ce moment, il fut décidé que Maria Selwood serait la fiancée de Georges Tiverton. Les chefs des familles continuèrent leurs visites, mais à l'époque choisie pour l'ouverture de notre histoire, Georges et Maria ne s'étaient plus rencontrés. Néanmoins, ils apprirent l'engagement que leurs parents avaient contracté pour eux, et ne firent que soulever des objections contre cette disposition sommaire de leurs mains et de leurs cœurs. Le chevalier ne se remémorait sa maîtresse que comme une petite fille avec des cheveux jaunes liés avec des rubans bleus ; et la dame ne se rappelait son fiancé que comme un gros garçon joufflu dans une tunique de velours vert et des haut-de-chausses blancs, qui avait la rage de la danse.

Le jeune Tiverton avait vingt ans et Miss Selwood dix-huit, quand le premier quitta Londres par la malle d'Abersywith.

Avant d'avoir mis entre la métropole et lui un intervalle de vingt milles, Georges était fatigué de son voyage. Le vieux monsieur en spencer occupait la place de trois voyageurs ordinaires et ronflait dans une perruque galloise ; tandis que la dame étique d'un âge incertain déroutait la conversation par des répliques sentencieuses. Son esprit semblait se ressentir de la particularité de son physique, et toutes ses remarques étaient à angle droit.

Georges éprouva un vif soulagement, lorsque, un peu avant minuit, la voiture sortant de la route sombre roula sur le pavé des rues d'une ville de province à la vieille mode, aux vigilants accords de la trompette du conducteur. Le vieux monsieur se leva et murmurant "souper", vint en contact avec le coude aigü de la dame étique.

— Vorace ! exclama cette dernière.

— Moins vorace que vous, madame, répliqua la perruque galloise ; car vous m'avez planté votre fourchette dans les chairs avant que je ne me mette à table.

Le *White Lion* était tout en mouvement, et se lever régulièrement à minuit semblait être dans l'essence de sa nature. L'hôtelier était à la porte, le garçon sur les marches, une variété indescriptible de valets d'écurie et de domestiques, glissait avec des lanternes à la clarté blafarde, autour de l'attelage essoufflé, tandis que la salle ouverte, rayonnante de lumières et réfléchissant les lucurs d'un feu brillant dans le parloir, introduisait à une vigoureuse hôtelière sortant de son comptoir tendu de rideaux rouges, et rempli de rafraîchissements provocateurs.

Le souper—comment se fait-il que de temps immémorial, les soupers des messageries ont été des mensonges ?—était, suivant la coutume sur les grandes routes, dressé dans une vaste chambre obscure, où on venait d'allumer quelques tisons fumeux, et la table supportait les invariables côtes de bœuf qui ont oublié de cuire, les volailles dures comme fer, le jambon gras et le pâté de bois. Georges se mit à explorer les appartements du rez-de-chaussée. Il jeta un coup d'œil dans le bureau ; une chandelle brûlait sur la table ; et un monsieur au nez bourgeonné était assis devant un feu agonisant : il était chaussé de pantoufles, avait les pieds posés de chaque côté de la grille, somnait nonchalamment sur le bout de son cigarre, et probablement son dixième verre d'eau-de-vie et d'eau, à en juger, quand il se tourna à demi vers l'intrus, par l'expression de son visage qui annonçait le véritable "bagman" de la vieille école.

D'un coup d'œil, notre héros fut satisfait et il ferma aussitôt la porte. Le bruit d'un éclat de rire l'entraîna plus loin, et il entra dans la vieille cuisine de la vieille auberge.

Un superbe feu y pétillait dans lâtre, et l'on remarquait plusieurs soupers de premier choix. Le cocher racontait une amusante histoire aux servantes, et le cuisinier lui découpait un friand morceau tandis qu'il se débarrassait de l'écharpe qui entourait son cou, et in-

terrompait un moment son histoire pour répondre à quelqu'un du dehors qui lui avait demandé ce qu'il voulait boire. Plusieurs autres *gentlemen* qui ne se souciaient pas de payer trois ou six pence pour un mauvais repas, se régalaient en ces lieux. Le conducteur, dont la physiologie dure et brunie indiquait une longue exposition aux intempéries des saisons, faisait des expériences sur le brandy et l'eau avec un voyageur curieux, et sur toute la scène régnait lumière, chaleur et un air agréable d'abondance confortable.

Georges était philosophe à sa manière, et, commandant des sandwiches, il se rendit au parloir où il se livra à des réflexions fort sages, en dégustant un verre de vin de l'Porte épiée.

La halte ne fut pas de longue durée, et le bourdonnement du départ commença. Tiverton remarqua que la dame étique n'allait pas plus loin, ce pourquoi la perruque galloise manifesta une vive satisfaction. Pendant que les garçons d'écurie besognaient, l'hôtesse ordonna que l'on prévînt les dames du No. 8 que la voiture allait partir, et Georges pensa que c'étaient de nouveaux voyageurs.

Il était dans la salle quand les dames descendirent le grand escalier : elles attirèrent aussitôt son attention. Elles étaient hermétiquement emmitouffées et voilées, mais il s'aperçut à leur démarche que l'une était vieille et l'autre jeune. La dernière souleva un instant son voile pour parler à un domestique, et Georges en tomba immédiatement amoureux. Comment ? pourquoi ? c'est ce que nous nous garderons bien d'expliquer. A Dieu ne plaise que nous ne fassions ici un cours de métaphysique ! Nous constatons un fait. Que les incroyables ferment ce livre, il n'est pas écrit pour eux.

Donc, Georges tomba immédiatement amoureux.

Il avait toujours dit—comme les jeunes gens disent des niaiseries !—qu'il ne s'occupait pas de la beauté physique chez les femmes ; mais quand il regarda la charmante créature qui allait être sa compagne de voyage, il se désavoua instantanément. Sa gracieuseté était environnée d'une fascination à désarçonner le plus rude stoïcisme. L'aversion involontaire du jeune homme pour Miss Selwood s'acrut de dix coudées.

“ Des cheveux jaunes et des rubans bleus—si ! ”

Tout le monde était déjà monté, un nouveau cocher tenait les guides : chacun était prêt, excepté notre héros—il ruminait sur la porte.

Le conducteur, entre les mains de qui le marchand de Londres avait glissé une couronne d'or, avec des instructions spéciales pour veiller au bien-être de son fils et à la sécurité de son bagage, cria :—Allons, monsieur Tiverton ! avant que Georges s'aperçût qu'on l'attendait. Il était plongé dans une rêverie si profonde, qu'un léger rire s'éleva quand il se précipita soudain vers la portière de la voiture ; et il pensa même que la jolie créature, en face de laquelle il s'assit, semblait s'être amusée de son absence d'esprit.

—Amoureux, monsieur ? insinua la perruque galloise.

—Possible, murmura Georges, en cherchant à distinguer, à la faveur des étoiles, la figure voilée de sa voisine en face.

Le souper paraissait avoir rendu le vieux monsieur babillard, et il s'adressa à sa *vis-à-vis*, la dame âgée. Insensiblement la conversation devint générale. Georges Tiverton fut charmé des remarques de la belle jeune fille dont le visage l'avait tant captivé. Ses observations étaient piquantes à l'excès, quoique parfaitement retenues dans les bornes du bon goût et de la délicatesse, et le jeune homme se convainquit qu'elle était douée d'une éducation rare et accomplie. En causant de choses et autres, il s'aperçut aussi qu'elle connaissait parfaitement la contrée qu'il allait visiter, et toutes les principales familles. Elle semblait se plaire à déployer cette connaissance, et Georges pensa qu'elle était un peu encline à le faire d'une façon satirique ; mais cette disposition convenait à son humeur, et il ne l'en aima pas moins pour cela.

—Je l'interrogerai sur les Selwoods, se dit-il, et il le fit, en se félicitant intérieurement de la manière ingénieuse à l'aide de laquelle il avait amené les propos sur ce sujet. Il voulait savoir ce qu'elle avait à dire de Maria.

—Miss Selwood est, je crois... commença-t-il.

—*Cheveux jaunes et rubans bleus*, reparti en riant la beauté voilée.

Georges faillit sauter jusqu'au plafond de la voiture ; c'était la description dédaigneuse qu'il se faisait de Maria.

—Mais, continua la jeune dame, avec toute sa gaucherie, elle est bien assez bonne pour le jeune homme à qui elle est promise—c'est du moins le bruit courant.

Georges se rassit, mais il se sentit rougir jusqu'au bout des oreilles.

—Est-il donc un homme si inférieur ?

—Oh ! non ! pas du tout ; je vous prie de ne pas vous méprendre sur mes paroles—nullement quant à sa position, et je crois qu'il a une qualité éminente.

—Et c'est ?

—Qu'il est un *infatigable danseur* !

Tiverton retomba dans le silence. Lui, la fine fleur de son parti—Georges, le philosophe—être loué pour l'activité de ses jarrets ! En fallait-il davantage pour blesser son orgueil !

Remarquant que les vieilles gens s'étaient endormis, et s'étant excusé près de sa jolie satirique pour l'avoir tenue éveillée par son oiseux bavardage, il s'enfonça dans un coin de la voiture et chercha un plan de conduite.

Il ne pouvait se fâcher avec sa belle compagne, ce qui eût été ridicule ; et, si romanesque que cela puisse paraître, il avait conçu pour elle un attachement trop sincère ; mais il se résolut de ne pas aller à Selwood Hall, et certainement de ne pas épouser Maria.

Lorsque la malle s'arrêta à Hereford pour le déjeuner, il ordonna de déposer son portemanteau à l'hôtel, composa son esprit pour écrire à son père, puis entreprendre un tour à pied à travers la France et la Belgique, et chérir, comme un songe poétique, la mémoire de la beauté voilée.

Il y avait quelques heures qu'il avait vu partir la voiture, et il faisait déjà ses préparatifs pour quitter la ville, lorsque l'hôtesse lui remit un billet, que, dit-elle, un des voyageurs lui avait donné pour lui avant de partir le matin. Il était écrit au crayon et contenait ces mots :

“ Je suis à demi portée à croire que les opinions préconçues peuvent être très souvent erronées. Qu'en pense M. Georges Tiverton ? ”

“ MARIA SELWOOD. ”

“ Cheveux jaunes et rubans bleus. ”

Georges se rappela aussitôt qu'en l'appelant par son nom, la nuit précédente, le conducteur l'avait fait connaître à sa fiancée, qui était réellement la beauté voilée, revenant de rendre une visite à des amies éloignées.

Commander des chevaux de poste pour Selwood Hall fut le premier acte de Georges ; et j'aurai terminé mon histoire en ajoutant qu'au bout d'une semaine, il avait oublié sa philosophie, et au bout d'un mois dûment informé son père du jour fixé pour son mariage avec la beauté voilée de la malle de D'Abersywith.

Traduction libre par H.

PAUVRES ET RICHES.

Frappez et l'on vous ouvrira.

Celui qui donne au pauvre donne à Dieu.

Chaque hiver amène de nouvelles charges pour les familles, mais, chaque hiver aussi, la Providence envoie à ceux qui souffrent protection et soulagement.

L'hiver, le foyer doit entretenir la flamme pour le grand-père aux cheveux blancs, pour la grand-mère infirme, pour l'enfant au berceau ; la lampe doit brûler pour éclairer les travaux de la veillée ; les frimats interdisent l'abord des chantiers : de là de rudes épreuves, de pénibles dépenses, souvent l'affreux chômage, quelque fois la misère.

Cependant Dieu placé sur la terre des administrateurs éclairés, des sociétés généreuses et des riches bienfaiteurs.

“ Aux petits des oiseaux il donne la pâture

“ Et sa bonté s'étend sur toute la nature. ”

Il y a donc deux classes distinctes dans la société : celle qui souffre et celle qui doit consoler. Traçons les devoirs de chacune d'elles.

Malheureuses familles, à qui le pain va manquer parce que la neige et le froid ont fermé les ateliers, parce que la maladie a envahi vos chaumières, ne rougissez pas de votre infortune, ne lutez pas trop longtemps avec le mal, ne laissez pas le désespoir attaquer votre cœur, car, alors vous pourriez faire ce que dicte le mal qui lasso et le désespoir qui trouble la raison : vous pourriez maudire ceux qui voudraient vous connaître pour vous secourir, vous pourriez aller jusqu'à douter de la bonté infinie de votre Créateur. Point de honte ! frappez sur le champ aux portes de ceux que vous savez charitables ; exposez-leur vos souffrances, le courage de votre démarche, la confiance de votre prière, et, sans nul doute, ces cœurs que vous auriez taxés d'égoïsme et d'insensibilité, si vous ne les aviez implorés, apporteront chez vous sinon le bonheur, du moins le nécessaire : le bienfait matériel et la consolation spirituelle.

Et vous, qui représentez la Providence sur la terre, vous, à qui le ciel a confié la sublime mission de descendre jusques aux petits, parce que vous vous êtes élevés jusques aux grands, vous, dont le devoir est de tendre la main aux pauvres parce que vous êtes riches, d'alléger l'infortune parce que le bonheur vous a souri, ne repoussez jamais la misère, ne la fuyez pas ; quand elle se présente à vous, la prière et l'aveu sur les lèvres, donnez sans hésiter, donnez tout de suite : n'attendez même pas que la pauvre mère, honteuse de demander le pain qu'elle attendait de ses bras, vienne pleurer sur le seuil de votre hôtel ; allez la trouver en son grabat, montez jusques aux greniers pour y laisser vos bienfaits, faites le bien sans ostentation, dans l'obscurité, pour l'amour du bien. C'est ainsi que vous serez vraiment généreux, c'est ainsi que vous attirerez la bénédiction et la reconnaissance du pauvre, c'est ainsi que, chaque soir, vous pourrez vous endormir avec la ferme conviction qu'une prière de plus montera pour vous au trône céleste, et la prière du pauvre pour vous est de l'encens pour Dieu.

EUGÈNE.

FORTUNE REFAITE.

Par une des chaudes et belles soirées de juin 1848, deux promeneurs gravissaient silencieusement un sentier étroit et rocailleux qui serpentait sur le penchant d'une montagne du Jura. La lune, levée au firmament, éclairait de ses pâles rayons la sombre verdure des bois, et donnait à cette contrée si riante et si accidentée un aspect sauvage et mélancolique. L'un des deux promeneurs se faisait reconnaître par ses vêtements pour un habitant des villes. Sa taille était petite, mais souple et bien prise, sa figure grave, son front plissé, son œil ardent annonçait une de ces natures entreprenantes et hardies qui, par leur volonté seule, dominent les positions difficiles, les pétrissent, les retournent, et finissent toujours par y trouver, si ce n'est une solution, du moins un acheminement vers un but désiré. Le second de ces promeneurs était grand, fort, robuste ; sa tête intelligente et belle était couverte par un chapeau de paille, la blouse de toile qui couvrait ses larges épaules annonçait évidemment un habitant des campagnes.

Arrivés à la crête du mont, ils s'arrêtèrent tous deux, et s'assirent sur la terre, adossés à des arbres qui, au-dessus d'eux, jetaient leurs branches vers le ciel, foulant aux pieds des fleurs qui, elles aussi y lançaient leurs parfums. Au-dessous d'eux se déroulait la campagne endormie : d'un côté, une ville ; de l'autre, un village, tous deux traversés par une rivière qui semblait un long serpent d'argent couché au milieu des habitations.

—Guillaume, dit le citadin en se tournant vers son compagnon, je t'ai donné rendez-vous ici, ce soir, pour parler librement avec toi et savoir ta résolution.

—Parlez, monsieur Chancel.

—Et depuis quand ne suis-je plus Raymond pour toi, oublierais-tu que nous sommes frères? que ta mère, ta bonne Marguerite, m'a nourri de son lait?

—Non! ah! non! mon frère, répondit Guillaume.

—Bien. Ecoute-moi. Tu sais, mon bon Guillaume, que je me mariai il y a quelques années. Je ne fis pas un mariage d'inclination, mais de convenance; ma famille le désirait, et je n'eus qu'à me louer de cette condescendance! Aussi ne tardai-je pas à éprouver pour ma femme une sincère affection. Nos fortunes étaient belles; mais trop jeune pour rester inactif, je me lançai dans des spéculations qui échouèrent, à la suite des événements politiques. Mon notaire même auquel j'avais toute confiance s'ensuit en m'emportant une somme considérable; bref, je suis ruiné. Les expressions me manquent pour te dire ce que je souffre; la dot de ma femme engloutie, ma famille réduite à la gêne, elle habituée au luxe! l'insolence des usuriers, le sourire ironique des gens qui me regardent en pitié, après m'avoir contemplé avec envie, l'avenir de mes enfants perdu! toutes ces choses réunies me rendent la vie intolérable! Refaire une fortune en France, à l'heure qu'il est, c'est trop long, trop chanceux, j'ai besoin d'aller vite!!!... J'ai pris sur la Californie tous les renseignements possibles: c'est là que je refais ma fortune, j'en ai la conviction!!

—Moi aussi, frère; d'ailleurs les souffrances que tu viens de me dépeindre sont absolument celles que j'éprouve; ma position, sur une échelle plus restreinte, est identique à la tienne. J'ai cinq enfants, et je leur dois aussi un avenir. Ce qu'il y a de cruel dans ma position, c'est que j'aime Madelaine, tu le sais; nous quitter!! c'est un déchirement épouvantable!!! mais je suis fort, elle est courageuse...

—Alors, frère, retourne auprès d'elle, et console-la. Il nous faut partir demain; j'ai dans ma poche une lettre de l'armateur du Havre qui me mande que le navire est prêt à mettre à la mer. Ne t'inquiète pas pour ton passage, j'ai ce qu'il nous faut pour tous deux.

Les deux amis se serrèrent affectueusement, la main et reprirent, l'un le chemin de la ville, l'autre celui du rivage.

Quand Guillaume entra dans sa maison, une femme d'une trentaine d'années, assise sur une petite chaise, tenait pendu à son sein un enfant de quelques mois. Sa figure douce, éclairée par l'éclat d'une lampe à bec, était pâle et inondée de larmes. Au bruit que fit Guillaume en entrant, elle essuya furtivement ses pleurs.

—Bonsoir, Madelaine, dit affectueusement Guillaume en s'approchant d'elle.

—Bonsoir, Guillaume, et elle lui tendit la main...

—Madelaine, je sors d'avec M. Chancel.

—Je le sentais là, répondit-elle en portant la main à son cœur.

—Ecoutez, Madelaine, vous comprenez notre position: le mal, vous le savez, est irréparable. Pour nous sauver de la ruine, il nous faudrait de l'argent, et il est impossible d'en trouver ici; c'est donc à moi d'en aller chercher où il y a moyen d'en gagner. Nous le devons à nos enfants, nous le devons à nos créanciers. Vous ne voudriez pas que l'on me montrât au doigt dans le pays, comme un banqueroutier; vous ne voudriez pas voir

vendre à l'enchère notre petit mobilier et les troupeaux que nous avons élevés nous-mêmes. D'ici à un an, je puis avoir tout sauvé. Vous êtes une femme courageuse, Madelaine; vous continuerez avec votre père à tenir la ferme ! Dieu fera le reste !!!

—Ainsi soit-il, Guillaume ! oui, je comprends la nécessité de votre départ, mais laissez-moi m'accoutumer à l'idée de nous séparer !

—Hélas, ma pauvre femme ; la mer n'attend pas !

—Et quand donc partez-vous ? demanda-t-elle avec effroi.

—Sur la fin de cette nuit, répondit-il en lui tendant les bras !

La pauvre créature s'y jeta en sanglotant, et le jour commençait à poindre quand Guillaume, rappelant à lui son énergie, s'arracha d'auprès d'elle et entra dans une pièce attenante à celle où ils se trouvaient. Cinq petits lits formaient le seul ameublement de cette chambre. Guillaume, les yeux humides, le cœur gonflé, se découvrit en y entrant, il s'approcha de chaque lit, et déposa un baiser et une bénédiction sur le front de chaque ange qui y était couché, et qui, réveillé par cette douce étreinte, ouvrait les yeux en souriant à son père.—Joseph, dit Guillaume à Patné, enfant de dix ans, je pars pour un long voyage. Bien du temps se passera avant mon retour ; je compte sur toi pour avoir soin de ta mère et de la consoler de mon absence ; sois bon pour tes frères et sœurs !....

—Oui, père.

L'enfant se leva. Ils entrèrent tous deux dans la chambre où Madelaine pria et pleurait. Ils l'embrassèrent en silence, et puis s'acheminèrent vers la ville. Arrivés sur la crête de la montagne où Guillaume et Raymond s'étaient assis la veille, le père embrassa l'enfant, et le quitta, non sans se retourner pour le voir encore.

II.

Quinze mois se sont écoulés depuis cette époque, quinze mois pendant lesquels Madelaine a passé par la périodicité de la douleur et de la misère. Les créanciers de Guillaume, en apprenant son départ, se crurent lésés et se répandirent en injures et en menaces contre le pauvre exilé. C'est un paresseux, disaient-ils, un homme qui veut nous faire tort ! Hé bien ! nous serons vendre chez lui jusqu'aux cendres de son foyer ! !.... Ils allèrent même jusqu'à vouloir persuader à sa femme qu'elle ne le reverrait plus, qu'il l'avait laissée là avec ses enfants comme on laisse une chose dont on est las.

—Guillaumette est une sottise, disaient-ils, de croire au retour de son mari.

—Le passé m'est garant de l'avenir, répondait-elle ; je ne sais si je reverrai jamais mon pauvre Guillaume, mais ce dont je suis certaine c'est qu'il y fera son possible ; c'est que son départ, loin d'être un signe de mauvaise amitié pour nous, est au contraire une courageuse marque d'affection pour moi et ses enfants. Il a voulu nous faire un avenir tranquille ; qu'il soit béni pour cette bonne intention !!

Cependant la malheureuse avait des moments horribles d'appréhension. Que devenait Guillaume ? Mme. Chancel était également sans nouvelles de son mari. Etaient-ils malades, morts ? Par moments, Guillaumette se sentait devenir folle de douleur. Un grand malheur lui arriva encore. Le choléra, cet épouvantable fléau, vint à sévir dans son village, et lui enleva son père, celui qui, depuis le départ de Guillaume, faisait marcher la ferme, et maintenait les créanciers. Le feu se déclara alors dans les affaires de la pauvre femme ; plusieurs de ces créanciers poursuivaient Madelaine à

outrance ; ils voulaient acheter à vil prix des pièces de terre avoisinant les leurs, et c'est alors qu'ils réalisèrent leurs menaces en faisant saisir non-seulement les récoltes et les immeubles de Guillaume, mais son mobilier, ses troupeaux et jusqu'aux cendres de son feu. La malheureuse, affaissée dans son immense douleur, ne songea même pas à réclamer ce que la loi accorde, le lit de la famille.

III.

Nous la retrouvons le matin du jour indiqué pour la vente, dans la chambre où Guillaume vint embrasser et bénir dans leurs petits lits ses enfants endormis. L'aîné des enfants, Joseph, tient une des mains de sa mère et pleure en cherchant à la consoler. Les petits, trop jeunes pour comprendre la gravité de la position, jouent entre eux et viennent de temps à autre regarder leur mère.

— Nous avons faim, maman, nous avons faim, répètent en chœur les enfants.

— Partage leur ce pain, Joseph, lui dit-elle, en indiquant à l'enfant la moitié d'un pain posé sur un escabeau.

L'enfant obéit.

— Encore... reprurent les petits.

— Mais c'est tout ce qui nous reste, observa tout bas le malheureux enfant.

La pauvre mère entendit ces paroles et se mit à sangloter.

Au dehors, dans les cours et les autres pièces de la ferme, on entendait les marchands arriver pour la vente. L'un tâtait un bœuf, l'un maniait une charrue, un autre retournait les ustensiles. C'était révoltant à voir, que ces intérêts cupides cherchant à déprécier l'objet dont ils avaient envie. Et personne qui cherchât à porter une consolation à la malheureuse Madelaine.

La vente allait commencer. Le notaire campagnard qui en était chargé commençait son procès-verbal quand la porte de la chambre où se trouvait Madelaine s'ouvrit, et donna passage à un homme grave et austère ; c'était le curé.

— Mon enfant, dit-il à Madelaine en lui tendant la main, prenez vos enfants et venez avec moi, votre place serait trop douloureuse ici, venez.

La malheureuse se leva machinalement, rassembla ses enfants et se mit à marcher sur les pas du bon prêtre. Ils traversèrent ensemble la salle où le public et le notaire, déjà installé, commençait son office. Tous les regards se portèrent sur la pauvre désolée, mais pas une main ne se tendit pour serrer la sienne. A les voir, tous ces villageois, la plupart ses amis et ses parents, reculer à son approche, on aurait cru sa misère contagieuse...

Madelaine allait franchir le seuil de la salle, quand un homme couvert de sueur, de poussière, s'y précipita. C'était un domestique envoyé par madame Chancel avec une lettre et un paquet. Madelaine fit un cri terrible et tomba sans connaissance. Elle avait, à l'adresse de la lettre, reconnu l'écriture de Guillaume. Elle fut transportée dans sa chambre, où ses voisins, plus par curiosité que par intérêt, lui donnèrent tous les soins possibles.

Madelaine, tant bien que mal remise, voulut rester seule pour lire la lettre de Guillaume. Voici ce qu'il écrivait :

“ Ma bien-aimée Madelaine,

“ Cette lettre, que tu attends depuis plusieurs mois, sera, j'en suis certain, la bien venue. Commence, avant de me lire, par embrasser nos enfants ; ensuite je te prierai de ne pas m'en vouloir de mon silence dont je vais

t'expliquer la cause. A notre arrivée à San-Francisco, nous nous joignîmes, Raymond et moi, à une vingtaine d'Américains et nous nous dirigeâmes vers les placers du Sacramento. Mais la désunion la plus complète ne tarda pas à se mettre parmi nous. Nous creusions un trou, et quand il était à moitié, une bande plus nombreuse que la nôtre s'en emparait; de là des luttes où s'épuisaient nos forces et notre courage. Enfin, un jour que mon frère de lait et moi nous déplorions la fatalité qui semblait s'attacher à nous, nous rencontrâmes une petite bande d'hommes qui nous proposèrent de nous joindre à eux pour aller vers la *Mariposa*, dont on leur avait raconté des merveilles. Nous eûmes lieu de nous applaudir de notre résolution, et tu en auras une preuve convaincante dans les dix mille francs que te remettra madame Chancel. Ma bonne Madelaine, tu as lu, comme toutes les jeunes filles, ces beaux contes de fées qui plaisent tant aux jeunes imaginations, ces palais d'or et d'argent où se reflétait le soleil et qui brillaient comme les étoiles au firmament. Eh bien! ces contes se sont réalisés, ou du moins peuvent se réaliser avec tout l'or qui gît enfoui dans le sol de ce bienheureux pays. Les produits, surtout dans cette contrée, surpassent l'imagination. Oui, ma bien-aimée, nous serons riches, très-riches. Nos enfants auront un avenir assuré. Oh! si la France, ou plutôt l'Europe, se doutait des trésors incalculables que renferme la Californie, ce serait une émigration formidable. Seulement ceux qui agiront seuls seront cruellement exposés, et dans leur fortune et dans leur personne; c'est ici que l'on comprend la puissance de l'association. Les Américains ont pris un bon parti, c'est d'acheter les terrains où ils présument que gît le minéral d'or.

« Comme climat, la Californie ressemble assez à celui de nos ports de mer du Midi; une température chaude dans les plaines, venteuse, humide, froide sur les montagnes. Le sol y est fertile, il y a des prairies magnifiques; enfin, ma bonne Madelaine, des familles qui voudraient se livrer à l'agriculture ne tarderaient pas à être dans une grande aisance: il y a tant à faire dans ce pays. Mais revenons à nous. Tu as dû éprouver bien des tribulations depuis mon départ. Avec l'argent que je t'envoie, paie nos dettes; tu as ma procuration, vends nos terres et tout ce que nous possédons en France, et viens ici me rejoindre avec les enfants et le père. Madame Chancel partira aussi; entends-toi avec elle, nous avons une soixantaine de mille francs, Raymond et moi; notre intention est de nous fixer ici. Au surplus madame Chancel te donnera de plus longs détails.

« Je t'attends, ma bien-aimée, pour ne plus nous quitter. »

Madelaine restait anéantie de joie. Revoir Guillaume, et le revoir riche, content! Le bonheur l'avait guérie. Elle courut remercier le bon curé qui, dans une pièce voisine, l'attendait, et allant ensuite trouver le notaire, elle paya tous les créanciers et fit vendre séance tenante tout ce dont elle voulait se défaire pour aller au plus vite rejoindre Guillaume. Mais voici ce qui arriva: les biens, au lieu d'être vendus à vil prix, furent adjugés très-haut. Depuis que Madelaine n'avait plus besoin d'argent, depuis qu'elle pouvait, comme l'on dit, tenir son prix, ses biens et ses bestiaux avaient doublé de valeur. C'était à qui, maintenant, lui offrirait ses services.—Merci, répondait-elle doucement, le travail et le dévouement de Guillaume m'ont mis au-dessus du besoin; j'ai eu foi en lui, et la foi m'a sauvé!

Madelaine a maintenant rejoint Guillaume qui, attaché ainsi que Raymond à une compagnie honorable, parcourt la Californie, en indiquant à la compagnie les terrains qu'elle peut acheter, et où elle est certaine de retirer de nombreux produits.

ANTONIO ROSAS.

POLÉMIQUE.

Correspondance particulière de la Roche Littéraire et Politique.

Washington, 23 octobre 1854.

RÉPONSE D'UN JEUNE AMÉRIQUE AUX INSINUATIONS DE

LA RUCHE.

Dans les réflexions bienveillantes dont vous voulez bien faire précéder ma dernière correspondance, reproduite dans le *Moniteur*, vous ne craignez pas, monsieur, de me prêter des opinions qui ne sont pas les miennes, et qui plus est de m'accuser d'en avoir changé. Le reproche est aussi grave qu'il est immérité ; je ne doute pas que vous le regrettiez, une fois que les causes qui vous ont fait le prononcer se seront dissipées.

Vous m'inculpez, en premier chef, d'accuser Sanders pour des opinions dont moi-même, autrefois (c'était le bon temps, selon vous), je me faisais l'apôtre. Ici, je crains que vous ne confondiez deux choses parfaitement distinctes, et sans la distinction desquelles il n'y aurait aucun principe possible. L'homme et l'opinion ; l'identification de l'homme avec l'idée ; les fautes personnelles avec les principes d'un parti.

M. Sanders appartient à un parti, comme vous le dites fort bien, qui s'appelle le parti de la jeune Amérique. Ce parti, il n'en est ni l'originateur ni l'instigateur principal. M. Douglas, un des hommes les plus remarquables du Sénat, avait, il y a de cela quelques années, exposé, dans une série de discours, les idées qu'embrassait le système politique de ce nom. La *Revue Démocratique* fut, je crois, fondée dans le but de populariser ce système. Sanders, auquel je me plais à reconnaître des sentiments généreux, ne comprit malheureusement que d'une manière incomplète la tâche qu'il avait à remplir. La force de caractère, l'éducation politique, le talent lui manquaient. La *Revue*, dans laquelle nous trouvons, du reste, les instincts du siècle, était dépourvue de cette direction supérieure, qui sait associer les idées du passé à celles de l'avenir, et faire servir les unes aux autres. Son allure ressemblait un peu à celle de Phaéton : elle volait sans frein dans des espaces sans limites. Vous connaissez son sort, celui de la *Revue* et celui de Sanders. Tous les trois ont été foudroyés en route.

Le parti dont Sanders avait pris le commandement est-il mort pour cela ? Point du tout. Le parti a survécu, comme toute idée survit à ceux qui, point assez robustes pour la mener à fin, se laissent vaincre par elle. Aujourd'hui, le parti de la jeune Amérique représente la phalange avancée de la démocratie américaine, pure de tout alliage avec les factions qui, en ce moment, déchirent l'Union. Il a pour lui l'énorme avantage de ne pas être compris parmi les factions politiques qui ont un caractère sectionnel et restreint ; telles, par exemple, que les Whigs du nord et ceux du sud, ou bien les démocrates unionistes et les démocrates free-soilistes : il est à l'antipode du parti natif et des *Know-Nothings*. Par ses alliances avec l'Europe, il est universel ; par la nature de ses opinions, il est progressif ; par son étroite adhérence aux lois du pays, sans distinction de latitude, il est national. Démocrate par naissance, par sentiment, par raison et par pensée, il reste démocrate par devoir, en élaguant toutefois les abus nombreux et personnels, que l'ambition ou l'ignorance de certains hommes a su faire glisser dans le parti démocratique.

Tel est le parti de la jeune Amérique, tels sont les sentiments qu'il représente à cette heure. Si ce parti eut été exposé comme il doit l'être, c'est-à-dire, si l'ensemble des me-

sures que renferme d'habitude toute doctrine politique, eut été traité avec cette expérience des affaires, et cette maturité de jugement que les hommes d'état d'Amérique apportent dans la discussion et dans les conseils du pays ; si un chef capable se fut mis à la tête du mouvement, l'eût appuyé de son talent et de son influence, aujourd'hui, nous n'aurions ni *Know-Nothings*, ni *natifs*, ni *whigs*, et la politique démocratique aurait conservé l'ascendant. Malheureusement la main de M. Sanders n'avait ni la force ni l'expérience nécessaires. Point écrivain lui-même, point gouvernemental, il laissait écrire, un peu au gré de tous les courants, ceux qui avaient une idée à exprimer, un but à atteindre, ou une ambition à satisfaire. Je vous laisse à juger du résultat. Mais vous le connaissez.

Vous comprenez, monsieur, comment, dans les circonstances présentes, avec un parti à peine naissant, combien la moindre faute, la moindre imprudence de l'homme à qui il doit d'avoir manqué ses destinées, et de qui il pourrait recevoir un second échec, devient importante pour l'existence du parti même. Nul doute que si le parti démocratique conserve quelque espoir pour la prochaine campagne présidentielle, c'est dans la jeune Amérique que cet espoir-là réside. Il est donc important de ne rien faire qui puisse la compromettre. Or c'est là précisément ce que M. Sanders a failli faire.

Le parti de la jeune Amérique Européenne, quoique universel par ses idées progressives et son alliance avec la démocratie, est essentiellement américain. De plus, il est jeune et point encore assis. Il a besoin, comme je vous l'ai dit, de l'expérience des hommes d'état de l'Amérique, de leur coopération, de leurs lumières, il a surtout besoin de rester américain pour devenir fort et puissant.

Les paroles de M. Sanders, déclarant en son nom et au nom des nations civilisées, à la Suisse, qu'elle se couvrira de honte si elle livre Mazzini entre les mains de ses ennemis, ne sont point de nature à donner du relief au parti, aux yeux des hommes politiques. Elles ont produit ici le plus triste effet. On en a ri comme d'une fanfaronnade, et l'on a attribué le style ainsi que l'idée de ce document polyglotte à un exilé illustre, malheureusement déjà en butte à plus d'une opinion hostile.

De plus, M. Sanders promet une chose que l'Amérique n'est pas prête à tenir : l'intervention armée en faveur de la démocratie européenne n'est point mûre, je dirai même mieux, elle ne montre aucune disposition à mûrir. Promettre cette intervention, c'est donc en imposer au parti démocratique européen, c'est l'induire à erreur, chose fort grave dans les circonstances présentes. Remarquez bien que je ne parle ici que de l'opinion du jour. Mais qu'est-ce qui fait l'opinion ? Ne sont-ce pas les événements ? Qu'est-ce qui modifie la politique ? les circonstances ; et la paix, la guerre, les alliances, les traités ? les circonstances, toujours les circonstances. Or, l'Amérique peut fort bien elle aussi obéir aux circonstances, et comme tous ses sentiments sont pour la démocratie contre le despotisme, il s'agit donc pour la faire s'engager d'un incident qui décide de sa coopération. Mais quant à l'opinion, je le répète, elle n'est point à l'intervention, et bien plus, je doute fort qu'elle y arrivât jamais, si elle ne devait obéir qu'à ses penchants, à ses traditions, et aux principes qui régissent la politique de l'Amérique.

Il y a cependant un point de la proclamation Sanders où la raison s'allie à la vérité, malheureusement pour le parti de la jeune Amérique. C'est le passage où il est question d'une fourniture de fusils. Si l'on en croit la voix publique, l'ex-consul américain est intéressé dans une spéculation de fusils tenus en charte privée par le spéculateur universel George Law. Ces armes ont été achetées par ce dernier du gouvernement des États-Unis. Sanders est son agent, et il a déjà parcouru l'Europe deux fois pour les vendre, mais en vain. C'est de cette fourniture de brocanteur dont il est question dans l'adresse polyglotte aux Suisses. Le *Herald*, qui passe pour un journal favorable à Sanders, n'a pas manqué de faire sonner bien haut le mot spéculation en faisant allusion à ce fait. Croyez-vous cela bien honorable ou bien avantageux pour le parti avec lequel vous l'identifiez ? Et la jeune Amérique peut-elle se rendre solidaire d'actes qui manquent à la fois de gravité, de portée politique, et qui la compromettent auprès des hommes sensés, tous disposés à lui prêter leur appui ?

Voilà pourquoi, monsieur, il est essentiel de toujours distinguer entre un parti et ses hommes. Que M. Sanders ait des droits à l'affection de ce parti, je ne le nie point. Quoique manquant d'idées politiques, il a néanmoins, avec une bienveillance incontestable, fait aux étran-

gers un accueil hospitalier, dont ceux-ci doivent se montrer reconnaissants. De plus, il est démocrate, et sous ce rapport, il a droit à notre estime et à notre amitié. Mais là se borne son rôle. Comme tous les hommes, il est sujet à errer. Vouloir le disculper de ses fautes, c'est en assumer la responsabilité, c'est la faire rejaillir sur le parti tout entier, c'est compromettre ce qu'il n'a déjà que trop compromis lui-même.

En terminant ce sujet, je dirai que ces objections atténuent énormément l'opinion des hommes politiques, de M. Douglas, entre autres, sur M. Sanders, et si je les tais ici, c'est par amitié pour ce dernier. Détacher le parti de sa connexion avec toute personnalité imprudente, c'est à l'heure du danger, et cette heure-là a sonné pour la jeune Amérique, plus que justice, c'est un devoir. J'ai donc cru nécessaire de vous donner ces quelques lignes d'explication, en réponse aux objections, accompagnées d'éloges dont vous avez bien daigné faire précéder ma dernière correspondance.

Puisque vous m'avez mis, par vos soupçons immérités, dans la nécessité de tirer une ligne de démarcation entre les principes et les hommes de la jeune Amérique, je prendrai la liberté, avec votre permission, bien entendu, de prolonger cette ligne au-delà du sujet que je m'étais proposé, et d'entrer dans des considérations qui, quoique différentes en apparence, appartiennent à un même ordre de faits. Veuillez bien toutefois m'accorder quelques lignes de pénétration qui compléteront ce que j'avais à dire sur la jeune Amérique.

Les partis qui ont vraiment une existence propre et indépendante ne reposent pas sur des noms, mais sur des idées. La partie morale de ces idées compose ce qu'on appelle les principes, la partie intellectuelle ou scientifique en est le développement ou l'application. C'est à cette dernière partie que l'on a donné le nom de politique. Être un homme politique, c'est donc être à la fois un homme de principes et un homme d'intelligence. Si vous séparez ces deux termes, vous courez le danger de détruire le fond de la chose elle-même, et de remplacer l'existence, c'est-à-dire la pensée et l'action par le néant. Or, s'il est quelque chose qui ressemble au néant, c'est sans contredit l'ignorance; et voilà pourquoi tant de choses bonnes en elles-mêmes, vraies, justes, raisonnables, qui seraient leur chemin dans le siècle, si elles étaient confiées à des esprits cultivés ou réfléchis, se voient frappées de mort, faute de se trouver dans les conditions ci-dessus. Il en est de même pour tout : hommes et choses se mesurent bien souvent plutôt à leur intelligence qu'à la somme de leurs principes. Il est donc essentiel que les deux se trouvent réunis, sans quoi l'un tuera l'autre, au moins pour un temps.

Le parti de la jeune Amérique, il faut bien le dire, a été jusqu'ici plutôt l'expression des idées progressives du siècle, que les principes formulés d'une société dévouée à ces mêmes principes. Chose incroyable ! il y a des idées, et il y a peu ou pas d'hommes. Cependant il existe, il est même une puissance dans le public, mais sa puissance est toute morale ; elle n'a aucun ressort physique. Je vous ai dit en commençant les causes qui ont amené le développement de ses idées. A M. Douglas revient en effet la paternité du parti. Passant de là dans la *Revue Démocratique*, sous Sanders, l'idée s'est allongée, modifiée, améliorée dans quelques-uns de ses aspects, détériorée dans d'autres. C'est ainsi que le côté européen a éminemment gagné sous la direction de Sanders. L'Europe républicaine a en effet été, pour la première fois peut-être, exposée à l'attention des États-Unis, principalement dans cette partie qui concerne plus spécialement les sentiments des masses. Mais en même temps la partie américaine, il faut bien le dire, était singulièrement négligée. Elle était même si faible qu'elle n'a pas peu nui à la portion plus solide qui traitait des affaires de l'ancien continent. A part cette critique sauvage avec laquelle Sanders a fait la guerre aux vieilles têtes du parti démocratique, guerre qui, par sa brutalité, nous remet en mémoire le *tomahawk* et le *scalping-knife* des tribus indiennes, nous ne découvrons en lui aucune idée politique un peu neuve. Passe encore s'il nous avait donné du Jefferson ou du Jackson. Ces hommes immortels peuvent alimenter pour des siècles des flammes immortelles du flambeau démocratique. Mais, encore une fois, les hommes qui se partageaient la rédaction de cette *Revue*, à part une exception peut-être, et cette exception je la nommerai, car elle est honorable—M. W. Corry—n'avaient pas la moindre notion de l'Amérique. Notez que je n'excepte pas Sanders qui est un *politician* et nullement un *politique*, deux choses aussi éloignées l'une de l'autre que le pôle l'est des antipodes. Aussi, qu'est-il arrivé ? que les hommes du parti démocratique qui n'auraient pas mieux

demandé que d'entrer dans la phalange jeune Amérique, s'en sont trouvés dégoûtés, et cela faute, par la *Revue Démocratique*, d'exposer des idées assez carrément assises, pour pouvoir être saisies par des intelligences américaines. Ce défaut a empêché la jeune démocratie de secouer les défroques du vieux parti, et c'est à cela qu'elle doit de n'être point encore organisée. Comme je vous le disais, ce parti n'a point d'hommes. Les idées qui le composent se trouvent, en instinct, au sein des masses, et c'est là ce qui le fait vivre. Que demain il vienne à s'organiser, et je ne doute point qu'il devienne un puissant auxiliaire pour la démocratie, soit dans la guerre des démocrates contre les whigs, soit pour faire rentrer dans le néant ces parasites impotents qui viennent de s'asseoir au banquet des whigs, je veux parler des *Know-Nothings*; soit pour cimenter les liens, bien faibles encore, qui unissent la démocratie de l'ancien et du nouveau monde. Voilà pourquoi, monsieur, je n'accepte pas M. Sanders comme la définition du parti jeune Amérique.—Voilà pourquoi vous êtes injuste envers moi—voilà pourquoi votre accusation de changement dans mes opinions est erronée. Dans ce cas-ci, je ne change pas plus d'opinion que ce parti. Je signale les fautes de l'homme—et j'appelle faute cette proclamation puérile et futile adressée aux Suisses, sur la valeur de laquelle vous serez bientôt fixé si vous vous donnez la peine de l'examiner.

Il suffit bien souvent d'une erreur infiniment prolongée pour affaiblir, sinon détruire, l'instinct du juste et du vrai au sein des masses. Notre esprit est si paresseux ou si faible que nous nous fions bien souvent à notre voisin pour nous donner une opinion que nous n'avons point la force ou le courage de chercher nous-mêmes. Le "on dit," le "j'ai lu," suffit pour constituer en nous toute une série d'idées que nous acceptons sans plus d'examen, et sur lesquelles nous raisonnons sans savoir si les prémisses sont justes. Bien souvent, l'empire des idées reçues a tellement eu de puissance sur nous, qu'il va même jusqu'à combattre et triompher de nos propres sentiments. Ceci s'applique, non seulement à la politique, au sentiment du droit attaqué ou opprimé, mais encore aux objets d'esthétique, à la littérature, aux beaux arts, à la musique. Des écrivains s'élèvent, par exemple, dont les écrits frappent par leur nouveauté, ou bien plaisent par leur esprit, la richesse de leur imagination, on attache par les tableaux qu'ils nous offrent. Supposez que ces écrivains s'appellent Victor Hugo, Eugène Sue, Alexandre Dumas. Supposez aussi qu'après avoir donné la fleur de leur esprit et de leur talent, ces renommés auxquelles je ne veux pas contester la part de mérite qui leur revient, s'avisent à nous fabriquer des drames à mourir d'ennui, comme les Burgaves, ou des romans à la mécanique comme la plupart des feuilletons signés par ces deux derniers romanciers. Croyez-vous que le beau et le bon, l'esprit, l'imagination et la vérité historique—conditions sans lesquelles il ne saurait y avoir d'œuvres vraiment durables—entrent dans les compositions que je signale? De quoi vivent-elles donc, ces œuvres, souvent dépassées par les productions de jeunes gens inconnus? Elles vivent, vous le savez tout comme moi, sur la réputation de leur auteur. Mais, en même temps, le public, ce public désœuvré, qui lit sans penser, comme on mange sans faim et on boit sans soif, s'inocule le poison; le goût s'affaiblit, la littérature décline, et les peuples perdent, en même temps que le sentiment du beau et du bon, le sentiment de tout ce qui tient, et s'enchaîne à ces grands pivots de la vie sociale et politique.

À ce sujet, je me rappelle une anecdote de Raspail, sur les Trois Mousquetaires de Dumas, qui me frappa à l'époque et qui m'est restée comme imprimée dans le cerveau. Vous vous rappelez l'engouement du public pour cette œuvre. La verve, l'esprit, le nombre et le choix des incidents, l'habileté soutenue du récit, la limpidité du style, l'éclat et la variété des tons dans les caractères, enlevaient tous les suffrages. Enfin, disait-on, voilà du roman historique; voilà bien Louis XIII, voilà bien Richelieu, voilà bien le siège de la Rochelle. Les jeunes gens battaient des mains, les vieillards ne savaient que dire, les hommes mûrs inclinaient la tête en signe d'assentiment. Il n'y avait que quelques esprits d'élite qui surent résister encore à l'entraînement. Toucher à l'histoire dans le roman, dit Raspail, est chose grave! Plus elle est grave, plus elle doit être difficile. Il voulut s'assurer par lui-même de la vérité; il ouvrit les livres d'histoires, il feuilleta deux ou trois annalistes et quelques chroniqueurs. Le lendemain il donnait dans son journal de médecine, l'esquisse ou plutôt un aperçu des événements de l'époque que Dumas avait choisie pour son roman.

Aucune d'elles ne ressemblait à la description donnée. La partie anecdotique elle-même n'avait pas été respectée; d'où il conclut que Dumas trompait le public. Si son sujet avait dû être simplement une œuvre de style ou d'imagination, disait-il, il devait rester dans son cadre et ne point aborder l'histoire. On dit, mais j'ai peine à le croire, qu'il en est de même des personnages historiques de Notre-Dame de Paris; mais je n'ose répéter ce bruit qui pour moi a toute la valeur de l'évidence, dans la crainte bien naturelle de ne point vous voir partager mes opinions. Une autre considération m'arrête. L'auteur, illustre à plus d'un titre de Notre-Dame de Paris, est en exil; il souffre pour une cause noble et légitime, il supporte vaillamment et ses souffrances et son exil. Certes ce ne sera point moi, qui irai dans un pareil moment critiquer la portion de ses œuvres d'une valeur douteuse, à mes yeux telles que Notre-Dame de Paris, que l'on admire sur parole, et ses drames que l'on ne joue plus, que l'on ne rejouera jamais tant ils s'éloignent de la vérité historique, tant ils sentent l'appât, tant ils visent à l'effet, tant ils sont dépourvus de ce naturel, de cette simplicité, de ces sentiments qui composent la vie réelle. Je ne parle pas du langage, expression de la pensée. Demandez à un Italien, à un chroniqueur si vous voulez, si les paroles placées dans la bouche de *Lucrece Borgia* et de son entourage, si les mœurs et les usages de ces temps sont bien ceux qui ressortent de l'œuvre du poète? Vous verrez ce qu'il vous répondra. Demandez, en même temps à un Allemand ce qu'il pense des *Burggraves*? Si l'Allemand est chez lui, auprès de ses bouquins, il vous regardera d'un air étonné et ne daignera pas même vous répondre. Si, comme la chose est probable, il se trouve dans un *Beer-Hauss*, il se mettra à rire. C'est du reste là ce qui est arrivé à plus d'une personne curieuse de connaître l'opinion des étrangers sur l'art dramatique en France.

Non, monsieur. L'opinion d'un pays, quelquefois d'une génération tout entière, n'est point toujours une épreuve certaine de la vérité. Gardons-nous donc d'attacher plus d'importance à de certaines réputations qu'elles n'en méritent; gardons-nous surtout de toute admiration pour les noms propres avant d'avoir examiné mûrement sur quoi notre admiration repose. Rappelons surtout que nous ne nous devons pas à un homme, mais aux hommes. Vérité à l'un comme aux autres, justice pour tous. Professons tant que vous voudrez, le respect dû à toute intelligence supérieure, nous devons la vérité au peuple. Encourager le faux goût, admirer une mauvaise littérature, s'en faire le défenseur et l'apôtre, est un reste d'habitude qui prend sa source dans l'esprit de caste, c'est-à-dire dans cet esprit de coterie et de privilèges aussi éloignés de nos temps que de nos mœurs. Soyons du peuple, même en littérature. Offrons-lui des sentiments qu'il comprenne, des idées qui le rendent meilleur, et un langage qui lui apprenne sa langue. Soyons ce que ce grand génie qui cache son sexe sous un nom emprunté au nôtre, nous enseigne d'être, *Georges Sand*! Là nous trouvons non seulement la simplicité du génie, mais encore tous les sentiments, toutes les affections, toutes les idées de notre siècle. Quand *Georges Sand* ne peint pas, il enseigne à être meilleur; et s'il lui arrive, chose rare, de n'avoir aucune idée à exprimer, son style est encore un modèle. Dans le roman historique nous avons les *Chroniques de Charles IX*, par N. de Mérimée, le théâtre de *Clara Gagul*, et un ouvrage de fraîche date, la *Duchesse de Longueville* par M. Cousin, œuvre qui joint à la vérité historique le charme des incidents et l'attrait du style. Le *Cinq Mars* de M. de Vigny, quelques uns des ouvrages de M. de Sainte-Beuve, les *Tableaux Historiques* de Villemain, et quelques autres productions dues à des plumes moins connues, mais peut-être aussi habiles, voilà des sujets à offrir à la curiosité de ces esprits studieux qui, n'ayant point encore la force d'aborder l'histoire, débutent par butiner autour de son sanctuaire. Mieux encore, ces lectures peuvent convenir à tout le monde même aux constitutions les plus faibles, aux intelligences les moins préparées aux études sérieuses et permettez-moi de vous les indiquer comme la nourriture la mieux adaptée au développement des sentiments démocratiques chez les masses.

Oui monsieur. La littérature est à notre époque l'éducation de toutes les facultés de l'esprit humain, et à ce titre elle doit être l'objet de la surveillance la plus sévère. La société a toujours beaucoup ressemblé à la littérature, et vous connaissez trop bien votre *XVI^e* et *XVIII^e* siècles pour ne point savoir qu'en France, elle n'est autre chose que le reflet de son siècle. Mais si elle en reflète les rayons, n'oublions pas que c'est à la clarté qu'ils ont jeté que le public doit d'avoir fait un chemin si rapide, chemin qu'il referait encore, s'il avait une littérature assez forte pour lui donner les qualités solides qui lui

manquent, assez vraie pour lui faire éviter les fautes sociales et les erreurs politiques. Les Anglais eux, ont cette littérature qui nous fait défaut, ils la trouvent sinon dans des livres, du moins dans les discours des pairs de la couronne, des membres de la chambre, et jusque dans le prêche des presbytériens. Nous, nous ne l'avons nulle part, si ce n'est dans notre histoire et parmi nos historiens, dans notre philosophie et parmi nos philosophes, que le peuple ne saurait aborder, et chez quelques uns de nos écrivains d'élite, malheureusement trop peu nombreux. Admettez que nous ayons à l'heure où je parle une école philosophique et littéraire comme celle des encyclopédistes ou un théâtre comme celui de Beaumarchais, toujours bien entendu dans les proportions relatives qui existent entre un siècle et le siècle suivant, et dites-moi, si l'éducation politique des Français ne serait pas beaucoup plus avancée.

Donc pour préparer un peuple aux grandes choses, il faut de la bonne littérature. Il faut que le désir de plaire, condition inséparable de l'objet auquel elle vise, ne détruise point l'idée, car là où l'idée manque la tâche de l'écrivain finit. Il faut que les mots dont elle se sert pour exprimer l'idée, soient précis, fermes, qu'ils la dessinent nettement et l'enferment dans une période nombreuse sans prolixité, concise sans sécheresse, harmonieuse et cadencée sans apprêt. Que le cadre qui doit recevoir la pensée, tout comme les mots qui servent à l'exprimer soient toutes dans des proportions convenables ; que chaque chose y soit en son lieu, et que la confusion et le désordre, défauts ordinaires de nos romanciers modernes, ne remplacent point l'ordre et la symétrie sans lesquels le sujet le plus intéressant devient fatigant, et la pensée la plus féconde, ennuyeuse. L'art, cette expression du beau, est aussi nécessaire à la vérité que la vérité est à l'art, et comme le dit Buffon, " les idées n'ont de valeur que par la manière dont elles sont exprimées.

Ainsi donc, monsieur, en politique comme en littérature, il m'est d'avis que nous devons nous en tenir aux choses et moins aux hommes, avoir plus d'égard pour notre propre opinion que pour l'opinion d'autrui, et ne point accepter de réputation au prix de manufacture, sans savoir si la marchandise est de recette. Agir différemment, c'est s'exposer non seulement à se perdre dans sa propre estime, c'est volontairement se faire le disciple du mauvais goût, et qui pis est, c'est engager autrui dans la même voie. Il m'est d'avis aussi que nous devons être très rigoureux vis-à-vis de nous-même, et ne rien hasarder qui ne soit au moins passable. Si notre vanité n'y trouve son compte au moment même, notre amour propre en sera bien aise plus tard. N'oublions pas que la position de l'écrivain est double sous le point de vue ; s'il tient l'instruction de ses semblables au bout de sa plume, il est en même temps en face d'un public qui le juge, et à qui il a à rendre compte de ses œuvres. Il peut se faire qu'il paraisse plusieurs fois devant le tribunal sans y être condamné ; il se peut que des circonstances atténuantes plaident en sa faveur ; mais le verdict arrivera tôt ou tard, soyez-en sûr, soit d'une façon soit d'une autre. Malheur à l'écrivain, s'il est défavorable !

A ces raisons est due la défaveur qui commence à se faire autour des réputations littéraires appartenant à la monarchie de Louis-Philippe. Des hommes de cette époque, beaucoup ont passé, davantage encore passeront. Se tenir en garde contre les réputations usurpées en littérature, est donc presque aussi nécessaire que de se tenir en garde contre les réputations usurpées en politique, quand il est clair que les unes et les autres le sont. Rappelons-nous que les premiers sont la ruine de la saine littérature, les seconds, la perte des partis qui les souffrent sans désavouer leurs erreurs. La proposition qui se trouve au fond de ma lettre, les applications nombreuses dont elle est susceptible, ne sont que le développement partiel de cette idée. Veuillez m'excuser si je l'ai conduite plus loin que je n'en avais l'intention, et croyez, monsieur, au respect bien sincère de votre dévoué,

J. V.

RÉPONSE DU RÉDACTEUR EN CHEF DE LA RUCHE A SON

CORRESPONDANT J. V.

Si les règles de l'impartialité nous ont fait un devoir de publier *in extenso* et littéralement la lettre de notre correspondant de Washington, nos principes politiques et littéraires nous obligent à réfuter les principaux points de sa longue dissertation.

Mais, comme la plupart des lecteurs de la *Ruche* ignorent ce qui a mis martel en tête à M. J. V., nous croyons devoir leur apprendre qu'en reproduisant la correspondance de cet écrivain (insérée dans notre dernier numéro), le *Moniteur Canadien* l'avait fait précéder des remarques suivantes :

“ Nous empruntons à la *Ruche Littéraire et Politique* la correspondance suivante qui se recommande à plus d'un titre à l'attention de nos lecteurs. La position de l'Amérique y est dessinée avec une habileté vraiment rare ; non seulement les vues politiques sont larges, mais les tableaux d'exposition dénotent une grande connaissance des nombreux partis qui se partagent l'opinion aux États-Unis, et une sérieuse étude du cœur humain. Sous le rapport épistolaire cette correspondance est aussi fort remarquable. L'esprit railleur et mordant français assaisonne une critique souvent profonde, toujours parlementaire. Cependant, nous devons confesser que nous sommes parfois contraire aux principes du correspondant de la *Ruche*. Si l'anonyme derrière lequel il se cache pour le public n'était pas inviolable, nous lui dirions amicalement, qu'il a changé sa manière d'envisager les choses, qu'il y a deux ans à peine, il croyait à la solidarité des peuples et la prêchait dans les journaux anglais et français qu'il dirigeait ; nous lui dirions aussi qu'en se mêlant à la démocratie européenne, notre ami, G. Sanders et l'ambassadeur des États-Unis à Londres Buchanan, n'ont fait qu'affirmer les doctrines politiques du parti *Young America* ; nous lui dirions encore que ce n'est pas parce que le Sénat n'a point ratifié sa nomination de consul à Londres que G. Sanders a fait commerce d'intimité avec les illustres proscrits européens réfugiés dans la capitale de la Grande-Bretagne, mais que, bien avant son arrivée en cette ville, à une époque où il jouissait de toute la faveur présidentielle, et disons mieux, sénatoriale, à une époque où il comptait comme une puissance, G. Sanders était déjà en relation directe avec Kossuth, Ledru-Rollin, Mazzini, etc. Enfin nous dirions au correspondant de la *Ruche* qu'en écrivant au président de la République helvétique, Sanders a noblement agi, que sa lettre est digne d'un républicain sincère, et que lui, Monsieur le correspondant de la *Ruche* devrait se rappeler le temps où il réclamait l'intervention américaine à l'extérieur.”

Ces critiques, toutes bienveillantes qu'elles étaient, ont, à cause de leur véracité même, piqué au vif, comme on l'a vu, l'amour-propre de notre correspondant, qui nous a décoché une virulente tirade pour se convaincre *personnellement* qu'il n'avait pas changé d'opinion. Quand à nous prouver cela à nous qui, pendant une année, avons vécu, pour ainsi dire, de sa propre vie, évidemment il n'en a point eu la pensée ; car nous serions en état de lui rappeler mille conversations privées, où il nous a fait le plus pompeux éloge de M. Sanders, et, en même temps, réclamé pour l'Europe l'intervention américaine. Mais l'existence privée d'un homme public doit être un impénétrable mystère ; aussi oublierons-nous volontiers que nous avons connu intimement M. J. V. pour ne nous rappeler que ses actes officiels.

Si vous avez la mémoire courte, cher J. V., nous l'avons bonne, nous ; et nous estimons trop vos articles politiques pour en perdre le souvenir.

Que dites-vous du rapprochement subséquent ?

Washington, 9 août 1853.

NEW-YORK, 23 octobre 1854.

“ Les Etats-Unis assistent, en ce moment, à la décomposition des vieux partis et à la reconstruction des nouveaux. Vous êtes au courant, n'est-ce pas, de ce qui s'est passé depuis à peu près un an, de ce côté-ci des frontières. La nomination du général Pierce, candidat démocrate, en opposition à la nomination du général Cass, également démocrate, mais démocrate de la vieille école, tandis que M. Pierce est un démocrate de la souche nouvelle, n'ayant pas encore de nom, mais faisant de l'électisme politique au profit des intérêts du jour; la défaite du général Scott, le représentant du parti whig, défaite sans précédent dans l'histoire des luttes politiques aux Etats-Unis, les fautes des meneurs politiques alliés à la branche des anciens partis, Whig et Démocrate; les attaques audacieuses et les progrès incessants de cette fraction devenue puissante, du parti progressif de la démocratie, appelé parti de la Jeune Amérique; un certain vent venu de l'ancien continent, soufflant au milieu des masses l'opinion que les Etats-Unis ne doivent pas rester immobiles et l'arme au bras, alors que l'Europe a la main sur son épée; toutes ces raisons et d'autres trop longues à détailler ici, sont venues modifier les vues du cabinet Américain sur beaucoup de points, PARTICULIEREMENT EN CE QUI TOUCHE LES RELATIONS INTERNATIONALES DE CE PAYS AVEC L'EUROPE... De telle sorte qu'aujourd'hui, intellectuellement plutôt que matériellement parlant, la position du président des Etats-Unis se trouve influencée par les divers courants que je viens de vous indiquer, d'une manière plus profonde qu'il ne le croit ou le pense lui-même. Vous le savez, le propre des gouvernements libres est de ne s'arrêter jamais, et de s'élever toujours, et de briser devant lui les obstacles qui oseraient faire résistance.

“ Aussi, grâce à cette impulsion, les nominations diplomatiques présentent ceci de curieux, qu'elles ont poussé aux affaires des hommes compromis avec les gouvernements européens, tels que Messieurs Soulé par exemple, ambassadeur en Espagne, et M. Foresti, consul à Gènes, l'un exilé de France par ses opinions, l'autre banni d'Italie, après quatorze années de prison. Voilà, si je ne me trompe, un grand et noble exemple. La République Américaine envoyant les enfants expulsés de la France et de l'Italie, pour représenter les

“ Le parti de la jeune Amérique Européenne, quoique universel par ses idées progressives et son alliance avec la démocratie, est essentiellement américain. De plus, il est jeune et point encore assis. Il a besoin, comme je vous l'ai dit, de l'expérience des hommes d'état de l'Amérique, de leur coopération, de leurs lumières, il a surtout besoin de rester américain pour devenir fort et puissant.

“ Les paroles de M. Sanders, déclarant en son nom et au nom des nations civilisées, à la Suisse, qu'elle se couvrira de honte si elle livre Mazzini entre les mains de ses ennemis, ne sont point de nature à donner du relief au parti, aux yeux des hommes politiques. Elles ont produit ici le plus triste effet. On en a ri comme d'une fanfaronnade, et l'on a attribué le style ainsi que l'idée de ce document polyglotte à un exilé illustre, malheureusement déjà en butte à plus d'une opinion hostile.

“ De plus, M. Sanders promet une chose que l'Amérique n'est pas prête à tenir: l'intervention armée en faveur de la démocratie européenne n'est point mûre, je dirai même mieux, elle ne montre aucune disposition à mûrir. Promettre cette intervention, c'est donc en imposer au parti démocratique européen, c'est l'induire à erreur, chose fort grave dans les circonstances présentes. Remarquez bien que je ne parle ici que de l'opinion du jour. Mais qu'est-ce qui fait l'opinion? Ne sont-ce pas les événements? Qu'est-ce qui modifie la politique? les circonstances; et la paix, la guerre, les alliances, les traités? les circonstances, toujours les circonstances. Or, l'Amérique peut fort bien elle aussi obéir aux circonstances, et comme tous ses sentiments sont pour la démocratie contre le despotisme, il s'agit donc pour la faire s'engager d'un incident qui décide de sa coopération. Mais quant à l'opinion, je le répète, elle n'est point à l'intervention, et bien plus, je doute fort qu'elle y arrivât jamais, si elle ne devait obéir qu'à ses penchants, à ses traditions, et aux principes qui régissent la politique de l'Amérique.

“ Il y a cependant un point de la proclamation Sanders où la raison s'allie à la vérité, malheureusement pour le parti de la jeune Amérique. C'est le passage où il est question d'une fourniture de fusils. Si l'on en croit la voix publique, l'ex-consul américain

intérêts démocratiques au nom desquels ils furent jadis frappés d'ostracisme dans leur propre pays, quoi de plus significatif ? quoi de plus noble, de plus fertile en conséquences ? Sachez-le bien, cette mesure de haute politique n'en est encore qu'à son commencement, la République Américaine ne s'arrêtera point là. Elle a maintenant des exilés Allemands et Irlandais, qu'elle élèvera à la dignité d'ambassadeur aussitôt leur temps de naturalisation accompli, et donnera par là la preuve de la protection accordée par ses institutions à l'encontre de l'ambition et des intérêts des gouvernements absolutistes de l'Europe.

“ Remarquez maintenant le progrès de l'opinion publique. D'abord la démocratie réactionnaire, recevant un coup mortel dans la nomination de M. Pierce, ensuite M. Pierce, l'éclectisme américain, cherchant à nouer le passé au présent en élevant aux emplois publics les hommes de la veille et ceux du lendemain, en s'efforçant de concilier toutes les vues et toutes les idées, et la main forcée peut-être, donnant aux sentiments européens des Américains une satisfaction incomplète, il est vrai, mais réelle, satisfaction qui peut, si on veut l'étudier, renverser l'édifice de la monarchie en Europe, et régler la marche de l'opinion, et vous aurez le curieux spectacle d'une révolution accomplie, sans secousse, au milieu de la paix, mais d'une révolution dont la portée est incalculable, et pour l'Amérique et pour l'Europe.”

est intéressé dans une spéculation de fusils tenus en charte privée par le spéculateur universel George Law. Ces armes ont été achetées par ce dernier du gouvernement des Etats-Unis. Sanders est son agent, et il a déjà parcouru l'Europe deux fois pour les vendre, mais en vain. C'est de cette fourniture de brocanteur dont il est question dans l'adresse aux polyglottes Suisses. Le *Herald*, qui passe pour un journal favorable à Sanders, n'a pas manqué de faire sonner bien haut le mot spéculation en faisant allusion à ce fait. Croyez-vous cela bien honorable ou bien avantageux pour le parti avec lequel vous l'identifiez ? Et la jeune Amérique peut-elle se rendre solidaire d'actes qui manquent à la fois de gravité, de portée politique, et qui la compromettent auprès des hommes sensés, tous disposés à lui prêter leur appui ?”

Voilà, cher J. V., là votre passé, ici votre présent. La même publication qui reçoit vos idées d'aujourd'hui, recevrait vos idées d'hier. Cette publication, c'est la *Ruche Littéraire et Politique*.

Comment trouvez-vous le parallèle ?

Vous avez cela de commun avec les masses : le jeune homme en vous, vaut mieux que le vieil homme. Peut-être les circonstances vous ont-elles amené à changer d'opinion ; cela est probable, mais le fait est que vous avez opéré une évolution : En Canada, nous appelons bien naïvement ça “ *virer son capot*.”

Quiconque voudrait fouiller dans vos productions anglaises ou françaises, politiques ou romanesques, sérieuses ou légères des ans de grâce 1849-50-52-53, y découvrirait encore des contradictions plus flagrantes : mais engager une polémique sur ce terrain serait sans fruit pour les abonnés de la *Ruche*. Nous y renonçons.

La conduite noble autant que désintéressée de Sanders plaide assez haut, pour qu'une voix étrangère n'ait pas besoin de le disculper. A notre avis, vous avez, vous plus que tout autre, tort de mettre l'ancien propriétaire de la *Revue Démocratique* au ban du parti *Young America*.

Pour ce qui concerne votre digression quelque peu hors de propos, en cette occasion, nous croyons bien sincèrement, cher J. V., que vous vous êtes trop américanisé pour juger

sainement la littérature française. Tout en admettant les anachronismes dont M. Dumas rapécée ses œuvres, tout en admettant l'étrangeté des types enfantés par l'imagination de M. E. Sue, jusqu'en 1842, nous prendrons la liberté de vous dire que vous vous trompez, en avançant que les pièces d'Hugo reposent dans la poussière de l'oubli. Si vous vous fussiez trouvé à Paris depuis 1843, jusqu'au 2 décembre 1851, vous auriez pu vous assurer qu'il ne se passait pas une semaine, sans que l'on jouât sur les grands théâtres un des chefs-d'œuvres de ce poète. Est-ce que vous-même vous n'avez pas applaudi, avec des milliers de spectateurs, à cette *Lucrèce Borgia* que vous réprouvez tant, à *Marie Tudor*, à *Ruy Blas*, à *Don César de Bazan*, etc., réellement, cher J. V., vous nous seriez présumer que jamais vous n'avez vu en scène que des cabotins ou des bateleurs !

Louez, tant qu'il vous plaira, Mérimée, Cousin, Villemain, Georges Sand ; mais, gardez-vous, au nom de votre propre réputation, de toucher à celle de M. Hugo comme romancier historique, de M. Dumas comme dramatisante et de M. Sue comme coloriste : on s'imaginerait que si en politique, vous avez lancé un cartel à la consistance, en littérature vous vous êtes déclaré le champion de l'immobilité.

Si la *Ruche* était spécialement écrite pour les Etats-Unis, nous creuserions plus profondément le point fondamental de cette discussion ; mais nous travaillons surtout pour le Canada. Il nous est impossible de dépasser les bornes que nous avons accordées à la politique de la république fédérale, veuillez donc imiter cet exemple et ne point prolonger une argumentation qui fatiguerait notre classe de lecteurs. Cependant soyez assuré que nous publierons toujours avec plaisir vos remarquables expositions de la diplomatie américaine.

GLOIRE A L'IMPRIMERIE.

AIR : — *Dis-moi, soldat, dis-moi, t'en souviens-tu ?*

Jadis, avant qu'on inventa la Presse
Trésor qui fut caché des milliers d'ans,
Plus d'un chef-d'œuvre et d'art et de sagesse
Fut englouti dans l'abîme du temps.
Le fier Omar, brûlant Alexandrie,
Plongea l'Histoire en des regrets amers.
Amis, chantons, gloire à l'Imprimerie !
Elle agrandit le champ de l'univers. } bis.

En vain, jadis, de pieux solitaires,
Patiemment, par de nobles efforts,
De la science, au fond des monastères,
Ont conservé les précieux trésors,
Un manuscrit, que la main multiple,
Dans la poussière est rongé par les vers.
Amis, chantons, etc.

Quand Guttenberg vint révéler au monde,
L'art merveilleux du mobile alphabet,
Sa découverte, en heureux fruits féconde,
Fut un fanal à l'éclatant reflet.
Depuis ce jour, les produits du génie
Ont traversé le temps comme les mers.
Amis, chantons, etc.

La Presse au loin répandit la lumière,
Et, sur ses pas guidant la *Liberté*,
Elle éclaira l'ignorance grossière,
Où si longtemps croupit l'Humanité.
Chez les Chinois, en Afrique, en Syrie,
Elle pénètre au-delà des déserts.
Amis, chantons, etc.

Qui peut compter les bienfaits que la Presse
A répandus parmi le genre humain ?
Qui peut sonder la source de richesse,
Qu'elle creusa de sa puissante main ?
Elle lutta contre la Barbarie
Et confondit les desseins des pervers.
Amis, chantons, etc.

La Presse encor, de sa voix imposante,
Sert la *Morale*, étend l'*Egalité* ;
Elle défend la faiblesse innocente,
Soutient la *Foi*, prêche la *Charité*.
Contre l'abus, contre la tyrannie,
Elle proteste, au sein même des fers.
Amis, chantons, etc.

Souvent l'infirme, accablé de souffrance,
L'homme attristé que poursuit le malheur,
A de la Presse invoqué l'assistance,
Pour apaiser ses soucis, ses douleurs.
Elle a des chants pour Dieu, pour la Patrie !
Pour les amours, pour fronder les travers.
Amis, chantons, etc.

Au Canada, la Presse rivalise
Avec l'Europe, en ses hardis progrès.
De ce pays, que sa voix fertilise,
Elle soutient les plus chers intérêts.
L'art, la science, ainsi que l'industrie,
Voilà son trône et ses sujets divers.
Amis, chantons, etc.

ARCHEOLOGIE.

ANTIQUITÉS AMÉRICAINES.

Sur toute la largeur et la longueur de l'Amérique,—baignée qu'elle est par les ondes de deux immenses océans, et abondante en ressources naturelles,—nous trouvons beaucoup à admirer dans l'espace et la beauté de la nature ; et, soit que nous voyagions des plaines du Maine et du Nouveau-Brunswick, aux sables dorés de la Californie et aux rives du Pacifique, ou des lacs, brillants comme le cristal du Minnesota aux bosquets d'oranger, de la Floride, nous contemplant à travers cette immense étendue les traits de la nature, grandioses et magnifiques dans chaque forme. Ici, le minéralogiste, le géologiste, le naturaliste, le botaniste et même l'antiquaire ont tous un champ fécond à exploiter.

Quelque étrange que cela paraisse, l'Amérique possède des antiquités, si considérables, si belles et si majestueuses qu'on peut les mettre en parallèle avec celles de Thèbes ou Ninive. Des ruines d'anciennes cités, de proportions colossales ; des fortifications, tumuli et pyramides ; des temples bâtis avec des pierres taillées, indiquant un goût raffiné pour l'architecture—et ornés de figures humaines élégamment exécutées ; de grands autels décorés d'hiéroglyphes, rappelant sans doute la mémoire de ceux qui les ont élevés, mais que nul homme n'a pu déchiffrer ; des vestiges de palais séculaires, couverts de merveilleux spécimens de sculpture et de peinture, avec d'autres marques de grandeur ancienne, nous prouvent que ce continent n'est point un monde nouveau, mais qu'un empire puissant existait à une époque très reculée, qu'il regorgeait de populations profondément versées dans les arts, et jouissant d'un état de civilisation bien supérieur à ce que nous avons été induits à concevoir, avant la découverte de l'Amérique par les Européens.

Les antiquités de ce pays se déploient depuis les rives orientales du Maine et du Massachusetts, au Pacifique, et des grands lacs et possessions britanniques au Pérou et à La Plata dans l'Amérique du Sud. D'immenses forêts croissent sur les ruines des grandes villes, et la grosseur gigantesque des arbres, avec des indices, que d'autres générations d'arbres ont crû avant eux, témoignent que les ruines existaient avant l'ère chrétienne. Dans toutes les parties des Etats-Unis, on a découvert des ruines intéressantes. Dans l'Etat de New-York, on a trouvé les représentations en relief de cent animaux d'espèces différentes, travaillées avec un talent qui dépasse de beaucoup tout ce que nous ont montré les tribus d'Indiens existantes. L'Etat de l'Ohio est semé de vestiges de tours, fortifications, tumuli et pyramides. A Marieta, dans cet Etat, on a découvert de belles poteries, des ornements d'argent et de cuivre, ainsi que des perles fort précieuses. Des souterrains du Tennessee et du Kentucky, on a exhumé des momies, parfaitement conservées, vêtements d'habits et peaux de tissus divers ; bigarrés de plumes ; de semblables découvertes ont été faites à Carrolton, près de Milwaukee, dans l'Etat du Wisconsin on renarque les ruines de fortifications considérables. Sur le bord sud du Missouri, dans la partie occidentale de cet état, se trouve une enceinte de 500 acres, qui renferme les ruines d'un édifice (probablement d'une ancienne tour), avec des murs de 150 pieds de haut et de 80 pieds de large à la base. Elle est reliée à une redoute et à une citadelle. Mais c'est dans le sud du Mexique que les ruines s'étalent, avec profusion, dans leur magnificence. On y voit les débris de cités majestueuses, de temples et d'autels splendides, avec de beaux travaux de sculpture, finis avec habileté et des palais décorés de peintures—aux nuances bleu de ciel et vert clair—qui montrent par leur richesse et leur élégance qu'ils sont l'œuvre de peuples éminemment cultivés.

Ces ruines ombragées par d'épaisses forêts d'acajous et de cèdres, énormes et fort vieux, prouvent au monde qu'un grand empire existait à leur place à une époque très reculée et que cet empire était peuplé par une immense population très adonnée aux arts mécaniques et dans un état de civilisation avancé. On rencontre les ruines les plus étendues à Uximal et Palenque au sud-est de Mexico. A Uximal ce sont d'immenses pyramides exécutées, avec des pierres et des édifices et terrasses quadrangulaires. La plus haute de ces pyramides a 130 pieds; elle sert de base à un temple. Sur une des faces du temple, on voit quatre figures humaines, fouillées dans la pierre, avec une précision remarquable. Les mains sont croisées sur la poitrine, la tête est couverte d'une sorte de casque, le cou est entouré d'une peau d'alligator, et sur chaque corps sont représentés une tête et des os de mort.

A Palenque, gisent les ruines d'une vaste cité avec les restes d'un palais royal. Un temple, celui de Copan avait 520 pieds sur 650 et on suppose qu'il était plus large que la basilique de Saint Pierre de Rome. On y aperçoit aussi un autre temple de grandes dimensions. Son entrée est sous un portique de 100 pieds de long sur 10 de large. Les piliers du portique sont ornés d'hiéroglyphes et autres divises. On a trouvé divers objets de culte : ils représentent les dieux qui étaient adorés dans ce pays. Ces temples avec quatorze grands édifices et autres sujets de curiosité se dressent là comme des monuments de la grandeur ancienne, pour nous rappeler l'origine reculée d'un puissant empire. On a décrit cette cité comme la Thèbes de l'Amérique et les voyageurs ont prétendu qu'elle avait dû avoir soixante milles de circonférence, et contenir une population de 3,000,000. Sans doute, des siècles se sont écoulés et des dynasties se sont succédées avant l'introduction de semblables ordres architectoniques, et il a fallu un long espace de temps, avant qu'un empire fût assez puissant, pour ériger de pareils temples et posséder une cité aussi étendue. En jetant les yeux sur le passé, nous songeons que ce peuple atteignit jadis le zénith de la gloire, qu'il jouissait de tous les fruits et agréments d'une civilisation avancée, mais, à la vue de ces ruines, une mélancolique réflexion s'empare de nous. Sur le sol où jadis, des nations se développèrent en force et en puissance, les fauves rugissent et les reptiles venimeux rampent; et sur ces vastes cites où jadis bruissait le bourdonnement de l'industrie et la voix de la gaiété, croît le cèdre, sur les branches duquel le hibou pousse son cri discordant et la chauve-souris sommeille à midi. Dans la contrée s'élève la plus grosse pyramide du monde :—celle de Cholula, près de Puebla. Elle couvre 44 acres et a environ 200 pieds de hauteur. A son sommet, il y avait un temple, à l'intérieur on a découvert une voûte, renfermant des squelettes et des idoles. Ses dimensions sont prodigieuses, car elle a environ trois milles de circonférence et 400 pieds d'élévation. Elle est divisée en terrasses, couvertes de plateformes, étages, bastions élevés l'un sur l'autre et tous formés de grosses pierres artistement faillées et jointes sans ciment. Sous quelques rapports, le style de l'architecture approche du gothique, sous d'autres, il approche du style égyptien, mais en général il diffère de tous les genres connus jusqu'ici. Comme en Egypte, des hiéroglyphes, dont nul n'a pu saisir le sens, indiquent probablement des événements remarquables. Les antiquités de l'Amérique sont enveloppées d'ombres épaisses, et peu de rayons lumineux filtrent à travers les ténèbres. Nous avons l'histoire ancienne pour nous apprendre les fastes de l'Egypte :—la fondation de cet empire, sa prospérité, sa chute; nous avons les annales pour nous rappeler Babylone, Ninive, la Grèce, Rome et Carthage; mais nous n'avons pas la moindre information relative à ceux qui ont bâti ces cités, aux peuples qui les ont habitées, pas une lueur pour éclairer l'obscurité qui plane sur l'histoire primitive de l'Amérique. L'architecture, la sculpture, la peinture et tous les arts qui ornent la vie civilisée

ont fleuri dans ce pays à une période fort éloignée. On a des preuves suffisantes pour attester que ces villes étaient en ruines il y a au moins *seize ou dix-huit cents ans*. A Palenque subsistent les restes d'un autel, sur lequel a crû un cèdre immense, dont les ruines énormes l'enchâssent. Toute la ville est couverte d'acajous et de cèdres d'une grosseur incroyable. Les cercles concentriques de quelques uns de ces arbres ayant été comptés, il a été reconnu qu'ils avaient plus de 900 ans, et on est convaincu, par des indices sûrs qu'une génération d'arbres les a précédés. Qu'ils sont cependant peu nombreux ceux qui pensent que l'Amérique est un vieux territoire, siège d'un ancien et puissant empire ! Les faits se dévoilent chaque jour aux yeux du monde étonné, et l'on espère que l'esprit d'investigation qui semble à présent animer tous les gens instruits répandra quelque lumière sur l'histoire primitive de cette remarquable région.

UNE EXÉCUTION MILITAIRE.

Un soldat ne possède guère que de *hasard* les cinq sens accordés par la nature au reste des humains ; il ne voit, n'entend, que d'après les ordres de son supérieur qui lui dit : vois, entends.... C'est donc avec raison que l'on a dit que les soldats étaient des cartes avec lesquelles les rois jouaient à la guerre, et que les royaumes servaient d'enjeux. La vie du soldat est toujours à la disposition du gouvernement qui exige de lui du courage, de l'héroïsme, et une abnégation complète de lui-même à raison de 35 centimes par jour. Aussi, n'est-ce qu'avec les règlements les plus sévères, les punitions les plus dures qu'il est possible de maintenir la discipline. Mais c'était surtout dans les régiments suisses que la sévérité était portée à un point que l'on serait tenté de traiter de barbare.

Il fut un temps où je voyais ces choses avec l'œil du soldat, où je croyais que, pour un œuf volé ou autre bagatelle, un homme devait servir d'exemple à ses camarades avec lesquels il avait combattu, et dont il avait partagé la gloire, et qu'en conséquence il devait être jugé, condamné, exécuté et jeté dans une fosse, en moins de temps qu'il n'en a fallu pour écrire ces quelques lignes.

Mon opinion a considérablement varié depuis que j'ai échangé l'honneur et la gloire du guerrier contre les occupations d'un *pékin manchot*.

Pardon, cher lecteur, de cette digression, mais elle me rappelle l'histoire dont vous ne connaissez que le titre.... la voici :

Il y a quelques années, vers la fin d'octobre, j'étais à Orléans. Par une de ces froides matinées d'automne, je promenais le reste de ma personne, examinant la nature qui, comme une vieille coquette, déployait avec peine une fugitive verdure. La route que je suivais traversait une épaisse forêt, dont le mourant feuillage, diversement coloré, frappait agréablement la vue. Tout à coup, mes yeux exercés crurent reconnaître de loin l'uniforme militaire, et quelques instants après, j'entendis une musique martiale, dont les accents, répétés par les échos de la forêt, firent battre mon cœur. Elle cessa tout à coup et je n'entendis plus que les tambours d'un régiment suisse.

Après une demi-heure de marche, le régiment fit halte dans une petite plaine bordée par la forêt. Je demandai à un vieux sergent, usé par les campagnes, si c'était une promenade militaire.—Non, dit-il, tordant sa moustache couleur d'acier. Non, on va juger, et sans doute fusiller un soldat de

ma compagnie. —Pour quel crime? lui dis-je.—Un vol commis dans la maison où il était logé.—Quoi! dis-je, incapable de maîtriser mon indignation; quoi! jugé, condamné et exécuté en même temps?—Oui, répondit l'automate rouge, les ordres du général sont précis.

On ne pouvait répondre à cela, l'argument était irrésistible. Tout avait été bien prévu par le code pénal. Le crime d'un côté, la peine de l'autre, abstraction faite de la justice et de l'humanité.

—Si vous êtes curieux, et que vous désiriez être témoin de ce jugement, dit le sergent, mettez-vous là, ce ne sera pas long. Je fus curieux, faut-il l'avouer, et je m'acheminai en silence vers le point qui m'était assigné.

Le régiment se forma en carré; plus loin, sur le bord de la forêt, quelques soldats étaient occupés à creuser une fosse, sous les ordres d'un jeune sous-officier qui dirigeait militairement chaque mouvement de ses hommes, tant il est vrai qu'il y a de la discipline dans tout ce qui est militaire, pour boire, pour manger, pour dormir et même pour mourir.

Au milieu du carré, neuf officiers étaient assis sur des tambours, le dernier, qui paraissait le plus jeune, avait à la boutonnière un encrier, et de temps en temps interrompait la conversation de ses supérieurs pour en écrire quelques passages.

Le prisonnier fut introduit (libre et sans fers) comme le dit la loi, et conduit devant ses juges; il était escorté par deux de ses camarades.

Je le vis tout à mon aise, il pouvait avoir dix-neuf ans; un léger duvet ombrageait à peine sa lèvre supérieure. C'est en vain que dans ses beaux yeux bleus et son front pâle, je cherchais une marque d'infamie. Rien! Lavater n'eût point mieux trouvé l'expression de la candeur et de la bonté. A son arrivée, on fit le plus grand silence, une femme s'approcha, c'était le seul témoin contre lui.

Le colonel allait le questionner, quand l'accusé lui dit: Mes aveux vous éviteront cette peine, mon colonel.—J'ai volé un mouchoir à cette brave femme.

—Vous, Pierre, s'écria le colonel avec la marque du plus grand chagrin, vous que j'ai toujours cité comme le modèle du régiment.

—Mon colonel, j'ai fait tout ce qui dépendait de moi pour faire mon devoir et honorer mon drapeau, et, en cette occasion, si j'ai failli, ce n'est pas pour moi, c'est pour Marie.

—Qui est Marie! demanda le colonel.

—Marie, pauvre petite Marie! nous devons nous marier dans deux ans, dit le soldat essayant une larme avec le revers de sa main, elle demeure au village le plus voisin d'Aremberg.... Un vieux chêne abrite le chalet de son père, c'est sous son ombre qui devait aussi garantir notre vieillesse, que je lui dis adieu, adieu!... pour la dernière fois! et une nouvelle larme fut encore essuyée.

—Mais, poursuivit le colonel, quel rapport existe-t-il entre le crime que vous venez de commettre et ces souvenirs du pays! Expliquez-vous clairement.—Cette lettre vous dira tout; et Pierre remit à son colonel un papier chiffonné dont jamais je n'oublierai le contenu.

Le voici:

“ Mon cher Pierre,

“ Un conserit du village devant rejoindre ton régiment, c'est par lui que tu recevras ma lettre; je l'ai aussi chargé de te remettre une petite bourse de soie, faite pour toi, et en cachette de mon père, car il me gronde toujours parce que je l'aime; il me dit que tu es inconstant et que tu ne reviendras

“ pas. Mais tu reviendras, n'est-ce pas ? mon cœur me le dit ! Je crois même que si je ne devais plus te revoir, je t'aimerais toujours. Tu te rappelles nos promesses réciproques, le jour où tu ramassas mon mouchoir à la fête d'Aremberg ; mais quand reviendras-tu ? Encore deux ans de service, deux ans, ce sont deux siècles ! Pierre, pense à ta pauvre petite Marie.

P. S.—“ Tâche de m'envoyer quelque petit souvenir ; non que je puisse t'oublier un moment, mais afin que j'aie quelque chose de toi, que je puisse porter sur mon cœur. Embrasse ce que tu m'enverras, pour que l'empreinte de tes lèvres puisse être pressée par les miennes.”

Malheureux post-scriptum.... Voilà la cause du crime. Sans lui Pierre eût bientôt été pressé dans les bras de sa fiancée.

Le colonel ayant terminé cette lecture, replia la lettre en silence ; ses lèvres étaient pâles, et, passant sa main sur son front, il écarta quelques mèches de cheveux rares et gris, usés par les lauriers d'Austerlitz et d'Iéna, pour cacher une larme qui se frayait un chemin sur ses joues. Il promena son regard du prisonnier à ses juges, comme pour retremper son stoïcisme, et, à voix basse, consulta les autres officiers, qui tous répondirent par des signes affirmatifs à ses questions. Se retournant alors vers l'accusé, il lui dit avec gravité :

—Parlez, qu'avez-vous à dire pour votre défense ?

Le jeune soldat fit quelques pas en avant et dit :—Ce fut hier soir, après avoir reçu mon billet de logement, que Hofer me remit la lettre de Marie. Je ne pus dormir de la nuit tant les souvenirs de mon pays avaient de force sur mon cœur. Marie m'avait demandé un souvenir, et je n'avais pas d'argent ; je venais d'envoyer à ma vieille mère, dans la misère, le mois de solde que j'ai obtenu dernièrement. Ce matin, en ouvrant ma fenêtre, un mouchoir bleu a frappé mes regards ; il ressemblait à celui de Marie, celui qu'elle avait laissé tomber à la fête d'Aremberg. Sans penser à la faute que j'allais commettre, je fus assez faible pour le prendre, le presser sur mes lèvres et le cacher dans mon sein.

“ J'étais à peine dans la rue, que j'eus honte de mon action ; j'allais rentrer dans la maison ; mais cette brave femme était à ma poursuite. Le mouchoir fut retrouvé sur moi.

“ Voilà, mon colonel, toute la vérité ; vos lois militaires me condamnent à mort, la mort ne m'effraie point ; mais ne me méprisez pas et accordez-moi une grâce : c'est de me laisser mourir sans me faire bander les yeux.”

La fermeté de ses juges fut vaincue par la simplicité de sa demande, mais pas une voix ne s'éleva en sa faveur, et il fut condamné à mort. Sa sentence lui fut à l'instant prononcée ; il l'entendit avec soumission et fermeté, et s'approcha de son capitaine auquel il demanda quatre francs ; cet officier les lui ayant donnés, il dit à la femme à qui appartenait le mouchoir : “ Madame, voilà quatre francs ; je ne sais si votre mouchoir vaut davantage ; mais dans ce cas, vous voudrez bien m'excuser ; je ne possède plus rien ! !”

Il prit le mouchoir, le pressa sur ses lèvres, le présenta à son officier, et lui dit : “ Mon capitaine, dans deux ans, vous reverrez nos montagnes : si vous passez à Aremberg, vous verrez ma mère, ma pauvre mère” ; et l'émotion altéra sa voix... “ Si le chagrin ne l'a pas encore fait descendre au tombeau... votre cœur vous dictera ce que vous lui direz.” Le capitaine lui serra affectueusement la main. “ Quand vous irez au village, poursuivit-il, demandez le chalet de Marie, on vous l'indiquera ; donnez-lui ce mouchoir, dites-lui qu'il appartenait à Pierre ; mais qu'elle ignore à quel prix il l'acheta !”

Pierre se retira en arrière, et se mit à genoux. Sa prière dura quelques secondes ; son cœur était pur, sa prière fut courte. Il se releva, et, sans hésitation, s'avança au lieu du supplice.

Quel affreux moment ! quelle agonie terrible ! je m'étais identifié avec ce malheureux ; il me semblait le connaître depuis des années, l'avoir vu dans son village, soutenant les pas chancelants de ses vieux parents, ou dansant avec Marie sur le gazon d'Arenberg, et maintenant j'allais le voir mourir, lui qui n'avait pas encore vécu, lui l'idole d'une jeune fille, l'unique soutien d'une vieille mère, qui, peut-être en ce moment, élevait ses mains décharnées vers le ciel pour le supplier de lui accorder assez de jours pour voir encore son fils, son cher fils, qu'elle avait élevé, sur lequel elle avait veillé tant de nuits ; ce fils qui allait être sacrifié de sang-froid pour une faute à moitié commise, et deux fois rachetée par le repentir. Et tout cela pour le maintien de l'ordre, pour l'exemple, pour la société, enfin... Marie, je la connaissais aussi, je l'avais vu, j'aurais pu la reconnaître entre mille... sa taille svelte, ses yeux d'azur fixés sur l'endroit où elle avait reçu le dernier adieu de son amant, ou souriant à l'idée du retour de celui dont le corps allait l'attendre dans la tombe.

La dernière scène du drame n'était point achevée ; je voulus éviter l'horreur d'un tel spectacle, et je me cachai dans la partie la plus touffue de la forêt. J'y étais à peine quand j'entendis une décharge de mousqueterie.

Tout était fini !

Une heure après, je retournai à l'endroit fatal ; le régiment avait continué sa marche, tout était calme, calme comme la mort !... Dans un sentier, je vis quelques taches de sang ; plus loin, un petit monticule de terre fraîchement remuée. Avec deux branches, je fis une croix grossière et la mis sur la tombe du soldat.

L. D. P.

QUELQUES PAGES D'ALBUM.

Ut pictura poesis.

HORACE.

I.

(AQUARELLE.)

Il est un coin du bois que j'aime près de nous ;
 Une herbe folle y monte au moins jusqu'aux genoux ;
 Voulez-vous y venir ? Le rouge crépuscule
 Devant l'ombre des nuits craintivement recule ;
 C'est l'heure — allons sonder sa solitaire horreur.
 Pleurant par cent côtés dans la vague sombreur,
 Une liane, au ciel ne trouvant plus de place,
 Rampe sur les buissons, échevelée et lasse ;
 De vieux arbres pensifs, aux rameaux douloureux,
 Semblent confusément se consulter entr'eux,
 Et l'on voit frissonner, à la nuit qui s'abaisse,
 La mare miroitant au sein de l'ombre épaisse.

II.

(CRAYON NOIR.)

Entassements fougueux de rocs extravagants !
 Sur ce mont qui tressaille aux coups des ouragans,
 Au pied duquel l'Hudson roule sa vague immense,
 Je viens souvent m'asseoir lorsque la nuit commence.
 Là, je suis absorbé par tout ce que je vois :
 Fleuve-océan, cité géante, larges bois,
 Immobilité, joyeux, sans penser, sans mémoire,
 — Loin sous mes pieds, de l'eau ridant la nappe noire, —
 Je vois s'entrecroiser les fanaux des steamers
 Ou les canaux légers pleins du chant des rameurs.
 Quelle hauteur ! mon cœur savoure un âpre émoi.
 J'avance en hésitant. — Dans l'ombre, autour de moi,
 Vertigineux, tremblants, de leur rocher sublime,
 Quelques pins effarés se penchent sur l'abîme.

III.

(TABLEAU DE GENRE.)

Dans le chemin poudreux et chaud où maintenant
 Un bœuf puissant et calme arrive en ruminant,
 Voyez venir aussi, de sa jambe peu sûre,
 Poursuivant en zig-zags une folle mesure,
 Ce vieillard qui cahote un feutre en entonnoir
 Sur lequel une fleur s'étonne de se voir.
 Rouge, hébété, fouettant l'arbuste qui l'effleure,
 Il suit, en ricanant, un pâle enfant qui pleure.
 — Qui des deux plaignez-vous le plus en votre esprit ?
 Est-ce l'enfant qui pleure ou l'ivrogne qui rit ?

IV.

(GOUACHE.)

La fontaine coulait, harmonieuse et pure,
 Sous des herbes trainant leur fantasque guipure.
 Les rochers, verts de mousse et baignés de soleil,
 Riaient dans l'ombre molle au firmament vermeil.
 Les arbres, caressés par la brise légère,
 S'inclinaient, amoureux, dans la haute fougère,
 Et, sous le frais taillis à l'ombrage indulgent,
 Un oiseau d'or volait au sein des lys d'argent.
 — Sous un chapeau de paille orné d'un ruban rose,
 Regardant ses pieds blancs que sa main blanche arrose,
 Une blonde allemande assise au bord de l'eau,
 Fleur au milieu des fleurs animait ce tableau.

VAN HOVEN.

MODES.

PARIS, 5 octobre 1854.

Eh bien ! chères lectrices, vous voici revenues de la campagne ; voyons, vous êtes-vous bien amusées ? Le chiffre des victimes que vous avez faites est-il encore plus considérable que l'année dernière ? Oui, sans doute ; car je vous vois sourire à cette question. Tant mieux donc. C'est si ennuyeux de ne pas être bourreau à temps perdu, surtout, loin de la ville ! Elle serait mal conformée, la femme qui passerait toute une saison aux champs ou aux eaux, sans brûler les ailes à quelques douzaines de bergers ! et je vous sais trop jolies et trop aimables pour jamais supposer que vous avez perdu votre esprit à bayer aux corneilles ! Mais nous sommes rentrées : laissons les bucoliques, et songeons quelque peu aux parures d'hiver ; car il faudra nous faire belles, bien belles, si nous voulons poursuivre la carrière de nos conquêtes. Ces vilaines heures qui marchent toujours devraient bien s'arrêter une fois pour toutes. N'est-il pas honteux et ridicule, dites, de s'endormir jeune, fraîche et rosée, et de se réveiller... si ! je frissonne rien que de penser à cela ! Heureusement, la nature nous a donné des chimistes, des coiffeurs, des couturières et des femmes de chambre. Après tout, c'est une bonne maman que la nature. Offrons-lui notre reconnaissance. N'est-ce point elle qui a enfanté Mlle. Nathalie et Mme. Prévost ? Mon Dieu ! en m'arrêtant, hier, chez ces dames, admirables artistes, des larmes de gratitude me venaient aux yeux. Examinez donc ces mises de promenade ! comme elles sont délicieuses. Ne jurerait-on pas qu'elles ont été confectionnées sous la direction de quelque sœur amie de nos charmes ? Que dites-vous de ce chapeau de blonde, orné de plumes roses ? Est-il possible de concevoir coiffure plus délicieuse ? Et cette robe de taffetas à multiples volants, formant l'encadrement du décolleté, l'ornement des manches et du bas des basques. Aimez-vous les dix-huit petits volants de la jupe et les sous-manches marquises ? Pour compléter cette toilette, je crois que des braccellets or et cheveux, et des gants de chevreau, forment merveilleux effet.

Cette autre mise aussi me semble de goût exquis : chapeau de dentelle, à voilette posée au bord, en-dessous, quelques fleurs de grenadier ; robe de taffetas clair ; manches composées de velours superposés formant clochettes ; sous-manches duchesse ; corsage à revers terminé par un nœud à coques ; quatre volants sur la jupe, alternant avec trois volants de moire violette, passementerie sur les volants de taffetas.

Mais j'aperçois des fleurs artificielles, des dentelles, des tissus, des soieries, des cheveux, des velours, et presque tout cela a une origine humble, et dérive des infinniments petits de la nature. Quel est le lin qui donna naissance à cette belle dentelle, quel est ce fil de la *sérigue*, cette soie qui se contourne en rubans, et le coton de ces broderies, et la batiste qui sert de base à ces fleurs, si bien imitées qu'on dirait voir la sève circuler dans les plumules de ces pétales aux riantes couleurs !... Oh ! si l'on voulait prêcher et faire de la morale, il y aurait en tout et pour tout de *Pétosse*, dit de Champeaux. Ces ornements, mesdames, nous sont destinés ; ils figureront dans nos toilettes de soirée ; et je vous promets que si ils ne nous rendent pas les plus belles d'entre les belles, il n'y aura pas faute à eux. A propos de toilette de soirée, je vous apprendrai que l'on porte maintenant, dans la meilleure société, des robes de tarlatane à volants grecs, draperie croisée sur la poitrine, décolletage crêté d'une petite blonde ; jupon composé de trois jupes graduées et bordurées ; sous-manches

batelières en tulle-illusion, nœud de ruban dans les cheveux, qui sont relevés en diadème par une natte prise dans les tresses de derrière. Les bandeaux ondulés, les robes de taffetas à corsage busqué et ouvert en cœur, borduré d'un bouillonné et d'un double jabot de dentelle, le plastron bouillonné en dedans et la jupe unie ; les robes de taffetas, ornées d'effilés gradués à tête passementée, le corsage à basquines et manches bouillonnées à la Marguerite de Navarre, effilé à tête façonnée au bout, bracelets helvétiques, bijoux en or, jupes à six volants garnis d'un effilé assorti,—sont également de haute fashion. Mais un costume riche et distingué pour les grandes fêtes, c'est une coiffure en gaze turque et ruban retenant les fleurs ; un demi turban illyrien ; canezou montant en mousseline des Indes, orné de plumes et de roses en relief, brodées, formant trois guirlandes : ce vêtement se boutonne sur le dos ; manches à falbalas nouées de velours et de fleurs, engageantes d'applications de Bruxelles, velours flottants ; jupe de taffetas écossais ; bracelets helvétiques ; éventails Watteau.

La lingerie a subi quelques modifications importantes que je me fais un devoir de vous signaler.

On affectionne beaucoup en ce moment les berthes, composées de trois étages de dentelle et de rubans gaufrés avec des nœuds de milieu ; puis les chemisettes à tour de cou, formé d'une bande brodée droite et d'une autre bande garnie de dentelle ; les cols sont brodés et à pans tombant devant. En-dessous des pans se trouve une ouverture formée par trois boutons de nacre ou de porcelaine.

Les bouts des manches sont toujours composés de bouillons, de garnitures et de rubans.

Jusqu'à présent, comme vous voyez, la mode pour l'hiver de 1854-55 ne s'est pas encore caractérisée. Elle hésite entre le passé et l'avenir ; mais viennent les premiers froids, c'est-à-dire les bals de cérémonie, et nous observerons certainement une métamorphose dans les allures de la vieille coquette, toujours jeune, toujours en quête d'amants, quoiqu'elle date de notre mère Eve.

ROSALIE M.....

LA MORS ET LE BOSQUILLON.

Tant de loing que de près n'est laide

La mors. La clainait à son ayde

Tosjors, ung povre bosquillon

Que n'ot chevance ne sillon :

“ Que ne viens, disait, ô ma mie :

“ Fimir ma dolorouse vie !”

Tant brama qu'advint ; et de voix

Terrible : “ Que veux-tu ?” — “ Ce bois

“ Que m'aydiez à carguer, madame !”

Peur et labeur n'ont mesme game.

Poésie du XIIIe siècle, par MARIE DE FRANCE.

LA HURONNE DE LORETTE. (*)

PREMIERE PARTIE.

QUÉBEC.

CHAPITRE I.

OU POUR COMMENCER LE LECTEUR N'AURA GARDE DE TROUVER SON COMPTE.

- Un tas de nigauds!
- Pourquoi te fâcher?
- Des imbéciles!
- Quand tu l'emporteras?
- Véritable horde de crétins!
- Qu'y faire?
- Qui ne savent pas même lire!
- Oh!
- Ni signer leur nom!
- Pour le coup...
- Des ânes!
- Oui, mais des ânes nécessaires.
- Des pleutres!
- Hélas!
- Qui se connaissent en littérature comme des huîtres en poésie.
- A quoi bon te fâcher.
- Qui ne veulent que se gorger au ratelier des réputations toutes faites.
- C'est plus facile.
- Qui prennent des chardons pour des roses et des roses pour des chardons.
- Tu as raison.
- Raison! oui, j'ai raison; eh! crois-tu que je ne m'estime pas à ma juste valeur? Parbleu! quand tu riras! est-ce que j'exagère mes talents? est-ce que je ne suis pas un écrivain comme un autre?
- Qui en doute?
- Qui en doute! qui en doute! toi le premier. Penses-tu que je sois fou, et que je ne m'aperçoive pas que depuis un quart d'heure tu te moques de moi?
- Me moquer de toi! Ah! Alphonse, je n'en aurais garde.
- Encore ce ton railleur! tu m'importunes à la fin.
- Voyons, calme-toi. Que diable, cet échec n'est pas irréparable; tu en reviendras. Une autre fois-tu seras plus heureux.

(*) Voir le dernier numéro de la *Ruche*.

— Vous dites, monsieur ?

— Allons, te voilà rouge de colère.

— Et s'il me plaît à moi, d'être rouge, d'être en colère ! ne suis-je pas libre ?

— Certainement ; oh ! très certainement, je ne te contesterai pas ce droit.

— Que trouvent-ils donc de si mauvais dans ce roman, où j'ai déposé tous les trésors de mon âme ? Parle, oh ! ne crains pas de tout m'avouer, je suis modeste, et j'aime qu'on m'insulte. Mais recevoir des leçons de pareilles nullités, de lecteurs qui s'épuisent à déchiffrer l'A, B, C, D, de journalistes qui écorchent la langue française et font la guerre à l'orthographe, oh ! c'est à se briser la tête contre les murs.

— Pardon, encore cher ; mais le remède ne me paraît pas fort hygiénique.

— Tu badines, toujours, toi !

— Dam, je ne me trouve pas mal de ce genre d'exercice.

— Et tu te figures que chacun a un cœur de bronze comme le tien ; tu te figures que nous ne possédons pas des fibres...

— Synonymes de cordes, cables ou ficelles, ne fais pas attention et va toujours.

— Quelle rage de jouer constamment sur les mots. Enfin, parceque tu n'as que de la glace dans les veines...

— De la glace ! halte-là ; tu m'insultes, je ne suis pas encore passé à l'état de congélation.

— Finiras-tu, avec tes interruptions.

— Désangle-toi : je reste muet comme plusieurs statues, y compris celle de monsieur Harpocrate, Dieu veuille avoir son âme !

— Oui, je m'irrite en songeant que les grands hommes sont jugés par des niais de cette espèce. Ce n'est point pour moi que je dis cela.

— N'importe ! fais comme si c'était pour toi.

— Oh ! non, je n'ai pas la présomption de me comparer aux Dumas, Sue, Hugo, Sand ; mais...

— La restriction arrive fort à point.

— Mais, enfin, ces béotiens qui ont craché l'insulte à mon ouvrage...

— Glorieuse métaphore. Je la retiens.

— Ces impotents qui n'ont pas aspiré tous les parfums que j'avais laissé s'exhaler sur *Virginie*...

— Eh ! s'ils avaient le rhume de cerveau, car nous sommes en automne. Quelle étrange fantaisie aussi d'aller publier un ouvrage en automne !

— Etre assommant !

— C'est vrai, j'avais juré de rééditer l'allégorie du silence. Tu disais donc ?

— Mais toi, tu l'as lu ! toi, tu as de l'intelligence, du sentiment, car au fond, tu es capable d'apprécier...

— Merci du compliment.

— Eh bien, là, franchement, la main sur le cœur...

— Je la pose.

— Quelle est ton opinion sur...

— Ça, c'est une autre affaire. Moi, je suis ton ami, par conséquent, partie intéressée, et devant un tribunal, ma compétence serait déclinée, d'où il appert que je n'accepte pas...

— Tu craindrais que je ne m'imaginasse que tes éloges sont dictés par ta bienveillance pour moi.

- Je n'ai point dit cela.
- Oh ! sois sans inquiétude ; j'ai eu trop de preuves déjà de la loyauté de ton caractère pour le soupçonner une seule fois.
- Mille reconnaissances.
- Finalement, je t'en prie, mon bon Alfred, donne-moi ton avis.
- Tu y tiens donc beaucoup ?
- Au superlatif.
- Tu ne m'en voudras pas.
- T'en vouloir, mon excellent Alfred ! oh ! le ciel m'en préserve ! ne sommes-nous pas unis par les liens de la plus douce fraternité ? Cette liaison ne date-t-elle pas de la plus tendre enfance ? N'a-t-elle pas grandi avec nous ? Ne s'est-elle pas cimentée par l'âge, la sympathie, et même par la diversité de nos humeurs ?
- C'est vrai ça, tu m'arraches des larmes ! je t'en conjure à mon tour Alphonse, ménage les intérêts de ma blanchisseuse. Ton élégie lui coûtera un mouchoir à laver.
- Oh ! que tu es insupportable !
- C'est probablement à cause de cela que tu me supportes depuis ta plus tendre enfance. Tu as les reins forts, Alphonse.
- Encore des calembourgs.
- Tu te trompes, mon ami ; je ne sache pas que cette exposition contienne un seul calembourg. Du reste, je ne suis pas un homme de lettres, moi ; il se peut que j'aie oublié ma rhétorique.
- Revenons...
- Pour revenir, il faut être allé, or, je ne vois pas que nous soyons allés quelque part.
- Maudit ergoteur, que le ciel te confonde !
- Souhait touchant qui honore notre amitié.
- Mais ton opinion, ton opinion sur *Virginie* ?
- Réellement tu la désires ?
- Peux-tu me le faire répéter ?
- Eh bien !
- Eh bien ?
- Je ne l'ai pas lue.
- Tu n'as pas lu *Virginie* ?
- Je ne l'ai pas lue.
- Un ouvrage que je t'avais dédié.
- Comment, tu m'avais dédié *Virginie* ? Était-elle belle au moins, *Virginie* ?
- Et tu ne l'as pas lue ?
- Pour la tierce fois, je confesse mon tort.
- Et tu ignorais que je t'en eusses offert la dédicace.
- Comme j'ignore, si j'aurai de quoi souper ce soir.
- Mais qu'as-tu donc fait de l'exemplaire relié et doré sur tranche que je t'avais envoyé ?
- Ah ! pour ce qui concerne ce volume, j'en ai fait un magnifique usage, un usage superbe ! un usage...
- Soit, qu'en as-tu fait ?
- Je l'ai converti en trois livres de tabac dit caporal : un tabac, premier choix ; je te le ferai déguster. C'était une occasion rare ; unique. Un Français, récemment débar-

qué avait ces trois livres de tabac-caporal, tabac incomparable pour lequel ont été composés ces vers :

Quoiqu'en dise Aristote et sa docte cabale,
Le tabac est divin, il n'est rien qui l'égale.

Bref, le Français m'a proposé l'acquisition de son tabac et comme je me trouvais dans l'agréable situation du troupiér sans le sou, j'ai proposé audit Français de mettre en pratique le système des échanges. Tu sais le reste.

— Et la lettre qui accompagnait ce volume ?

— La lettre ! Il y avait une lettre ?

— Eh ! oui ; une lettre où je t'annonçais la surprise . . .

— Attends un peu. N'était-ce pas un papier doré, fleureté . . .

— C'est cela.

— Empesté . . .

— Empesté ? il sortait d'un sachet à l'ambre.

— Une odeur qui me donne des maux de cœur.

— Mais qu'est-il devenu ?

— Comment, c'est toi qui m'avais expédié cette puanteur ? Malheureux, avais-tu juré ma mort ? Et moi qui accusais cette pauvre Victorine de m'avoir gratifié de ce fléau !

— Mais qu'est-il devenu ?

— Oh ! j'en ai fait bon emploi ; sois tranquille. Ayant appris par l'étude de la physique et de la chimie que le feu est un purificateur numéro un, j'ai aussitôt métamorphosé ton admirable poulet en torche et allumé ma pipe.

— De sorte que voilà le cas que tu fais des cadeaux de tes amis.

— Tu n'es pas content ? Trois livres de tabac-caporal pour un mauvais bouquin !

— Un mauvais bouquin ! *Virginie*, un mauvais bouquin !

— Oh ! le sot, je parle de l'œuvre matériel, du papier, de la couverture, animal !

— Mais enfin, c'était un souvenir de moi !

— Bast ! tu m'en donneras un autre ; ça fera le même effet, je t'assure. Je pense bien que tu n'as pas encore vendu toute l'édition à l'épicier du coin.

— Que tu me fatigues !

— Je suis pourtant plus léger que toi de vingt livres au moins.

— Tu accepteras un autre exemplaire de *Virginie* ?

— Je crois, pardieu ! bien ; surtout si je puis l'échanger contre trois nouvelles livres de tabac-caporal, car ce polisson de tabac, je ne sais pas comme ça se fait, mais il fond dans la pipe comme la neige au soleil. Je crois, ma parole d'honneur ! qu'il ne m'en reste plus que deux pipes. C'est ma foi réel, ma blague baille au vide. Tiens, bourre, je prendrai le reste.

— Non ; je ne veux pas fumer maintenant. Je suis mal disposé. Le public est bête à tailler au couteau.

— Et à servir tout chaud sur la table.

— Tu ne voudrais pas croire . . .

— Je crois à tout.

— Qu'on est allé jusqu'à dire et à écrire que *Virginie* était invraisemblable.

— Les misérables !

— Un plagiat.

— Les gredins.

— Qu'elle n'avait ni sel ni saveur.

— Ni sel, ni saveur ! une fille du nom de Virginie, issue du latin *Virginia*, vierge ! une vierge qui n'a ni sel ni saveur ! faut-il être serin pour avancer des platitudes de ce calibre-là ! quel âge a-t-elle, ta Virginie ?

— Dix-sept ans quand je la mets en scène.

— Dix-sept ans ! un bouton de rose à peine éclos ; une fleur exotique ! un amour de jeune fille, car tu l'as faite belle, n'est-ce pas, ta Virginie ?

— Ma trame est admirablement conduite. D'ailleurs, je te l'avoue, à toi, j'avais été merveilleusement servi par un incident de ma jeunesse : quelque chose de romanesque au possible et néanmoins de vrai, je te l'affirme.

— Et ta Virginie était un ange de grâces.

— Physiques et morales, physiques et morales, mon ami.

— Pour la peindre tu avais volé le pinceau de Raphaël et les couleurs de Paul Véronèse.

— Je ne puis hasarder, que j'ai réussi, car ce serait de la fatuité ; mais j'ai fait de mon mieux, et entre nous, ce n'est pas mal, je dirai même que les touches sont souvent supérieures.

— Je t'approuve ; quand le vulgaire méconnaît notre mérite, bien bêtes, nous serions de ne pas nous applaudir nous-mêmes.

— Tiens, tu seras juge.

— Comment ! tu veux . . .

— Te montrer le portrait de Virginie.

— Me lire . . .

— Oui. Oh ! ce ne sera pas long ; seulement les passages saillants.

— C'est que . . . je suis très pressé.

— Ce sera l'affaire d'un quart d'heure.

— Un quart d'heure ! Il est midi. Impossible, mon ami. J'ai un rendez-vous pour cette heure.

— Mais rien que dix minutes !

— Impossible, te dis-je, il s'agit d'une question monétaire et tu conçois . . .

— Et ce soir ?

— As-tu un écu à me prêter ?

— Je ne possède que trente sous, fruit du seul exemplaire de mon livre que j'aie vendu.

— Trente sous ! donne toujours, je te remettrai ça . . . plus tard.

— Et ce soir, tu viendras ?

— Y aura-t-il du *brandy* ?

— Je te le promets.

— Eh bien ! alors, je tâcherai.

— Je compte sur toi, Alfred.

— Au revoir donc.

— Au revoir.

Et les deux amis se séparèrent après avoir échangé une poignée de main.

CHAPITRE II.

OU LE LECTEUR VERRA, SANS LE SECOURS D'UN MICROSCOPE, QUE L'AUTEUR A
DES PRÉTENTIONS AU GENRE DESCRIPTIF.

A Dieu ne plaise que nous ne voulions faire montre d'érudition ! La science et nous, sommes et avons toujours été à couteaux tirés—plumes ici seraient peut-être préférables ! —Cependant, comme à toute scène il faut un théâtre, nécessité nous oblige à dire que le drame suivant eût pour théâtre Québec et ses environs. Trop charitable, en outre, pour imposer au lecteur l'ennui de fouiller cinquante bouquins, afin de se façonner un aperçu de la capitale du Canada, nous prendrons la peine de traduire la première page du *New Guide to Québec*, lequel historiquement et topographiquement parlant, ne manque pas de mérite.

“ Québec est situé par les 46-49° N. et 71-75° O. Ainsi, sa latitude coïncide presque avec celle de Genève, en Suisse. Elle fut fondée en 1608 par le célèbre Champlain, géographe du roi de France, sur l'emplacement d'un village indien, appelé *Stadacona*, nom qui, en langue algonquine, désigne, dit-on, “ Le Lieu d'un Déroit,” et exprime très convenablement la situation. On prétend que son nom huron de *Tiatontariti* signifie la même chose. Charlevoix dit que le nom dérive du mot algonquin *que* qui signifie un déroit. Quelques étymologistes prétendent cependant que ce nom vient du normand, la première partie *que* étant indubitablement française, et la seconde *bec* étant uniformément appliquée à tout cap ou promontoire élevé. On rapporte que le pilote de Cartier s'écria, en normand-français, quand il aperçut le cap ; “ Que bec ! ” quel bec ! Plusieurs, en outre, regardent Québec comme une corruption probable ou une légère variante de la dernière division de *Cabircoubat*, nom que les Indiens donnaient à la rivière St. Charles, et qui signifie Rivière Tournante. Champlain choisit le confluent de la rivière St. Charles avec le St. Laurent, pour lieu de son premier établissement. . . . Le développement de la jeune cité rencontra évidemment de grands obstacles dans la conduite impolitique de Champlain et des nouveaux colons. A cette époque, les nations voisines des Algonquins et des Iroquois étaient en hostilités. Les Français prirent fait et cause pour les Algonquins, et s'attirèrent ainsi la haine des puissants Iroquois. Il en résulta que la colonie fut enveloppée dans une guerre destructive et fatigante ; et il fut indispensable de défendre Québec contre un ennemi implacable, à l'aide de fortifications, d'un genre très grossier certainement. En 1629, elle tomba entre les mains des Anglais, mais fut rendue en 1632. En 1663, la colonie devint un gouvernement royal, et Québec en fut la capitale. En 1690, les Anglais effectuèrent une tentative infructueuse pour la reconquérir. Cette année-là, elle fut fortifiée d'une façon régulière par des ouvrages de pierre suivant les règles de l'art. Depuis cette époque, elle s'accrut graduellement jusqu'à ce qu'elle passa au pouvoir des Anglais, sous le général Wolfe, en 1759. Alors, sa population était de huit ou neuf mille habitants. L'aire de Québec ressemble assez à un triangle, dont la base est formée par la ligne *Beaulieu*, et les côtés par le St. Laurent et le St. Charles, le point de leur jonction répondant au sommet. La Basse-Ville renferme tout l'espace au-dessous du rocher, depuis le lieu où la ligne *Beaulieu* touche le St. Laurent au sud, jusqu'aux Chantiers de bois de sa Majesté sur la rivière St. Charles au nord. Le faubourg St. Roch est au-delà des Chantiers de bois.”

Ici se borne notre pillage, mais non pas, hélas ! nos descriptions.

Divisée en deux parties distinctes : la Basse-Ville sur le bord du fleuve, et la Ville-Haute sur le flanc de la montagne, Québec compte aujourd'hui cinquante mille habitants environ. Ses deux parties sont reliées par une rue, dite rue de la Montagne—jadis presque impraticable aux voitures, maintenant, belle, large, d'une pente assez douce,—et un passage pour les piétons, vulgairement et éloquemment connu sous le nom peu rassurant de *Les Escaliers du Casse-cou* (en anglais, *Break-neck Stairs*). Ce passage sert de prolongement à la rue Champlain, et va aboutir à la rue de la Montagne, à quelques pas au-dessous de la porte Prescott.

Quand et par qui furent établis les Escaliers du Casse-cou, c'est ce que nous ignorons et ne tenons guères à savoir. Les tropes populaires leur ont rendu pleine justice ; mais, franchement, nous remercierions celui qui nous apprendrait que le constructeur de ces maudits escaliers, a, le premier, par une dégringolade émérite, justifié l'appellation donnée à son œuvre.

Quel qu'il soit, cet homme devait couvrir dans son cœur une haine profonde pour l'humanité en général, et les Québécois en particulier.

Son œuvre est un piège tendu aux abstractions de l'esprit, aux faiblesses des jarrets, aux irréflexions des pieds, à la légèreté des chaussures, une véritable machine pneumatique pour les ascendants, une chute de plusieurs milliers de mètres cubes d'air pour les descendants—un asthme, une pulmonie en perspective pour quiconque est contraint d'en opérer le parcours.

Vous que la fortune a préservé de toute relation avec les Escaliers du Casse-cou, figurez-vous un boyau long, étroit, courant sur un plan incliné, encaissé entre de hautes mesures, surplombé à gauche par un amas de rochers élevés à plus de deux cents pieds du sol, et se brisant net au bas d'un amoncellement de madriers disjoints, inégaux, raboteux, superposés les uns aux autres et terminés par une vingtaine de marches aussi roides que les gradins de l'échelle de feu Jacob ; placez ça et là des bouts de rampes oxidés, branlants, cassés ; imaginez, de place en place, des solutions de continuité béantes comme des abîmes ; hérissez la charpente de clous, chevillés de fer, ennemis déclarés des bottes, bottines, robes et pantalons ; vernissez le tout de fange ou de neige et de glace, suivant la saison, d'ordures en tous temps, et vous aurez une faible idée, un diminutif des Escaliers du Casse-cou.

Ah ! n'oubliez pas que de chaque côté de la ruelle, et sur les palliers de la montée s'ouvrent, au rez-de-chaussée, des magasins de chaussetiers, fripiers, gantiers, épiciers.

Le commerce qui tire bénéfice, même des plus mauvaises choses, a compris combien était avantageux un lieu aussi funeste aux vêtements, et y a placé le siège de son usure,—sans jeu de mots, car nous les exécrans.

On dit même, mais le fait mérite confirmation, que deux médecins et quatre chirurgiens se sont établis au pied.

Quoiqu'il en soit, les magasins et boutiques des Escaliers du Casse-cou se louent à des prix excessifs : ce qui prouve une fois de plus l'excellence du système des Compensations d'Azais, et qu'il n'est si grand fléau qui ne soit favorable à quelqu'un.

A présent, trêve de généralités ! Reculons de dix pas en arrière, et supposons-nous à la fin de l'automne de 1844.

Alors, les Escaliers du Casse-cou étaient bien à peu près ce qu'ils sont maintenant :—un traquenard municipal dressé contre la société.

Au milieu, se trouvait certaine maison de mine surannée, dont le premier était occupé par un regrattier, le second, par une famille irlandaise, le troisième et dernier, par un étudiant en droit plus adonné à la *gaie science*, comme disaient nos pères, qu'au débrouillement des statuts, lois et coutumes.

Puisque tout héros, qu'il soit chrétien, musulman, infidèle ou païen, doit avoir un nom, avec votre permission, nous nommerons le nôtre Alphonse Mogenot : autant celui-là qu'un autre !

Le troisième, habité par Alphonse Mogenot, immédiatement sous les combles, n'a que deux pièces : celle-ci servant d'antichambre, bûcher (quand il y a du bois), cave (quand il y a du liquide), garde-manger (quand il y a des vivres) ; celle-là cumulant l'emploi de chambre à coucher, cuisine, salle à dîner, salon, parloir, cabinet de travail, etc., etc., enfin, remplissant une foule d'autres services qu'il serait oiseux d'énumérer. La commodité de cette chambre est d'autant plus grande que les meubles y sont rares, pour ainsi dire à l'état de soupçon.

Evidemment le garnisaire doit être un amant de la nature primitive ; si nous en jugeons par les apparences... mais les apparences sont si trompeuses !

Deux planches, posées à même sur deux simulacres de tréteaux, recouvertes d'une peau de buffle insolemment luxueuse, voilà pour le lit. Quatre rayons où gisent dans une noble poussière des vestiges de vaisselles et pots ébréchés, bouteilles égoutées, verres fêlés, cuillères sans manches, fourchettes en mal de dent ; — des livres ; des pipes ; des fruits pourris ; des légumes ; des croûtes de pain ; des chandeliers cuirassés de suif ; des écritaires antédiluviens ; des loques déchirées, maculées, voilà pour la bibliothèque, l'office, et tout ce qu'il vous plaira.

En un coin de l'appartement se dresse une table *réelle*, fabriquée par un menuisier, et auprès, par un raffinement de confort inoui, une chaise, dépaillée, il est vrai, mais au fond remplacée par un filet de cordes.

C'est le *sanctum sanctorum* du futur littérateur, gardons-nous d'y toucher, car nous savons d'expérience que la gent littéraire ne se laisse pas bénévolement écorcher par dame critique.

Mais quel est cet ouvrage de maçonnerie qui s'arrondit en four au centre de la chambre ? Devinez ! je vous le donne en cent, en mille.

— C'est...

— Non, vous ne trouveriez pas. Je préfère vous l'apprendre tout de suite. Cette maçonnerie est un poêle.

— Un poêle !

— Certainement, et un fameux poêle encore ! qui chauffe mieux que tous vos poêles en fonte ou faïence.

— Mais pourquoi ?...

— Ecoutez donc, les poêles sont chers, en Canada : les lettres ne rapportent pas le Pérou et, comme Dieu nous a donné une intelligence pour en faire usage, notre littérateur, en attendant que Plutus lui sourie, a employé l'exubérance de son intelligence à édifier un calorifère à bon marché ; "quelques douzaines de briques, un peu de plâtre, et j'en ai vu la farce," vous répondra-t-il, si vous l'interrogez à ce sujet.

Deux fenêtres éclairent sa chambre, dont les murailles charbonnées représentent une innombrable quantité de personnages, devises, rien moins que bibliques je vous assure. Vous pensez bien que ces fenêtres n'ont pas de rideaux. D'ailleurs, à quoi bon des rideaux ? ne sont-elles pas revêtues d'un enduit d'immondices qui les protège mieux contre les indiscretions de la curiosité ou les éblouissements d'un jour trop vif, que la soie, le brocart ou le velours ?

De même pour le parquet : quel meilleur et plus moelleux tapis que cette couche séculaire de boue, battue, tassée, ayant deux doigts d'épaisseur, qui cache les aspérités, et les fissures des voliges dont il est composé ?

Ah ! chambre modèle ! dire qu'il y a tant de gens qui n'apprécient pas tes charmes ! ce sont de bien grands sots, que ces gens-là, n'est-ce pas, lecteurs ? Mais, dit un proverbe, il ne faut pas disputer des goûts, ni des humeurs.

Tels étaient donc la rue et l'appartement habités par Alphonse Mougenot, le jour où il eut, avec son ami Alfred Robin, la conversation que nous avons rapportée dans le chapitre précédent.

H. F. CHEVALIER.

(La suite au prochain numéro.)

LE LEVITE.

I.

O jeune et candide lévite,
Ton âme humble et pieuse érite
La moindre trace du péché ;
Ton front que la ferveur éclaire
Vers les dalles du sanctuaire,
S'incline doucement penché.

Rempli d'une sainte pensée,
Tu marches, la tête baissée,
Et tes regards sont recueillis,
Afin que nul objet profane,
Ne souille ton cœur et ne fane
Ton âme blanchie comme un lis.

Ton cœur que le ciel désaltère,
N'a plus soif des eaux de la terre ;
L'esprit a subjugué les sens ;
Ton âme pure et virgine
Aux pieds de Dieu brûle et s'exhale
Comme le parfum de l'encens.

Oh ! quand le feu divin t'embrase,
Bien souvent l'ange de l'extase
Doit porter ta pensée aux cieux,
Tandis que, mystique génie,
Versant des torrents d'harmonie,
L'orgue chante, grave et pieux !...

II.

Et cependant, pauvre lévite,
Si d'une main que l'âme agite
Tout doucement je t'attirais,
Et que, répondant à l'étreinte,
Tu me parlasses sans contrainte,
Pauvre lévite, tu dirais :

—“ Hélas ! sur cette belle vie
Que l'ignorance nous envie
Pèse une bien sombre vapeur,
Et cette froideur apparente
Pour ma pauvre âme délirante
Est un masque souvent trompeur.

Au seul frôlement d'une robe,
Mon cœur m'échappe et se dérobe
Pour rêver, hélas ! tout un jour,
Et dans des pensers d'amertume
Mon âme ardente se consume,
Pauvre deshérité d'amour ! ”

III.

Oh ! l'homme n'est pas sur la terre
Pour y végéter solitaire,
Et sans épanouir son cœur ;
Dans l'âme où nul amour ne germe
Un venin subtil se renferme,
L'égoïsme trône en vainqueur.

Une terre reste inféconde
Si le doux soleil ne l'inonde
De rayons chauds et vigoureux ;
L'amour est le soleil de l'âme :
Ce n'est qu'échauffé par sa flamme
Que l'homme est grand et généreux !

O jeune et candide lévite,
Veux-tu rester pur ?—suis, suis vite
Un régime aveugle et bâtard ;
Ou, privé d'amour légitime,
Médite par avance un crime
Que tu peux accomplir plus tard. . .

IV.

Mais par fois on t'a dit peut-être :
—“ La grâce soutiendra le prêtre ;
Quand l'huile aura baigné ton front,
Les désirs impurs qui te brûlent,
Les feux qui dans ton sang circulent,
Par un miracle s'éteindront ? . . . ”

Esprit trompé !—l'onction sainte
A coulé, sans laisser d'empreinte,
Sur ton cœur d'amour consumé ;
En vain tu t'es dit : “ Mort au monde ! ”
Le désir se réveille et gronde,
—Le cadavre s'est ranimé !

Alors, qu'une femme jolie
De quelqu'amoureuse folie,
Viens te faire confidant,
Au travers de la claire-voie
Où votre haleine se renvoie
Tu la couves d'un œil ardent ! . . .

Supplice charmant ! doux vertige !
Comment résister, sans prodige,
Aux enivrantes visions ! . . .
— Mais non ! l'Esprit-Saint dans sa grâce,
A trempé ta fine cuirasse !
Tu peux braver les passions !

Paris, 1854.

HENRI JERICKE.

LE MARAUDEUR.

ANECDOTE HISTORIQUE.

C'était l'heure du *refresco*, on entendait au loin, dans un village de la Castille, le chant mélancolique et doux des ballades mauresques, la mesure pressée des *seguitillas*, et l'air dansant du *bolero*, tandis que les graves *senores*, drapés dans leur manteau de couleur sombre, le vaste chapeau espagnol relevé d'un côté, la guitare en sautoir, et le poignard dans la manche, complotaient sourdement en faveur de leur roi captif. Depuis quelques minutes, tous les regards du hameau castillan se dirigeaient vers un seul point. Une route sablonneuse jetée, comme une blanche ceinture de satin, sur les flancs bruns de la montagne, absorbait l'attention générale. Cette route cependant n'offrait rien de bien singulier ; deux voyageurs l'animaient seuls. L'un portait une veste brune ornée de plusieurs rangées de boutons, et chantait d'une voix sonore une vieille romance héroïque que les clochettes bruyantes de sa mule accompagnaient d'un tintement léger : c'était un riche montagnard de la Sierra. Mais un piéton marchait indolemment, les mains croisées derrière le dos et le bonnet de police sur l'oreille, à côté du chanteur espagnol, et celui-là, c'était un grenadier de France. Un Français, dirent les Castillans à voix basse, et seul !!! — Son régiment n'est pas loin, enfant, dit un vieux pâtre, j'ai vu les premiers feux de bivouac en ramenant mes chèvres. — Qu'importe, s'écria le plus animé de la bande, il faut le tuer, ce Français ; le tuer lentement, faire couler son sang goutte à goutte sous la lame de nos poignards.

— Pour moi, dit une vieille femme en *basquina* de bure noire, je me charge de le scalper, pour faire avec ses cheveux roux une belle perruque à mon chien.

Le roulement rapproché du tambour se fit entendre dans la Sierra. Les conspirateurs firent une grimace effroyable, les poignards rentrèrent promptement sous les larges plis des manteaux ; un sentiment haineux perça sur toutes les physionomies ; au fond ils avaient peur. Bientôt les portes et les jalousies se fermèrent avec fracas, et le hameau resta muet comme l'esclavage. En ce moment l'Espagnol voyageur et son compagnon parurent au haut de la côte.

— Aller au village, non pas, disait le grenadier, je me promène pour me distraire et pour chercher... des simples. Je me méfie de vos compatriotes, mon très digne pékin ; qu'on ne me parle pas de gens qui s'enivrent avec du chocolat et des rasades d'eau sucrée ; tout buveur d'eau m'est antipathique et suspect. Je pense là-dessus comme César.

— Vous craignez peut-être qu'une guérilla ne soit en embuscade derrière ce rideau de vieux chênes, dit l'Espagnol d'un air insidieux.

— Une guérilla ! je m'en moque pas mal ! de lâches coquins qui font une guerre de contrebande à l'aide des ravins, des buissons et des haies ! ne voilà-t-il pas de beaux merles pour effrayer de vieilles moustaches. Fi ! ah fi !

— Les guérillas ne vous en donnent pas moins quelque inquiétude, puisque vous venez les traquer jusque dans nos forêts. Peines perdues, *senor Frances*, car les guérilleros ont des ailes pour vous échapper. Vous voyez bien ces deux montagnes escarpées qui découpent le ciel à deux grands milles de distance. Eh bien ! *senor*, un guérillero poursuivi passe le pied gauche sur la crête de l'une, le pied droit sur la cime de l'autre, et ni vu ni connu je t'embrouille !

— C'est une fort belle enjambée, fit observer tranquillement le soldat de l'empereur.

— Maintenant, reprit le voyageur équestre, en tournant la tête de sa mule vers le hamcau silencieux ; je baise, en toute humilité, les vaillantes mains de votre seigneurie ; adieu, *senor soldato*, vivez mille ans.

— Fameux ça, dit le grenadier, en tordant sa moustache et en se redressant légèrement, je vous souhaite le réciproque, mon ancien... Une bonne pâte d'ennemi tout de même, ajouta l'honnête Français comme par réflexion.

Mais une voix haute, ferme, sonore, retentit bientôt sur le versant de bruyère de la montagne : “ Au diable *Napoladrono* ! *Viva el rey don Fernando* !

— Espagnol, va !... Au fait, ajouta le grenadier, après un moment de silence, nous mettons un peu rudement la main dans leur pot-au-feu... Et, à propos de pot-au-feu, celui du bivouac qui compte sur moi pour ce soir ! De la prudence, Va de-Bon-Cœur, mon garçon ; si les *carajos* te surprenaient en maraude, pendu jusqu'à ce que mort s'ensuive ; si ton chinois de capitaine t'y attrappe... fusillé idem ! Mais si tu ne rapportes rien, baffoué comme un nigaud, hué comme un conserit. Morbleu ! viennent plutôt pendaison et fusillade, au moins quand c'est fini, c'est fini ! Les naturels (jolis naturels, c'est pas l'embarras), se donnent les gants d'empoisonner jusqu'aux fontaines ; nous craignons toujours d'avoir la mort sur les lèvres en rompant leur pain... Ma foi, si le petit caporal était dans ces damnées de montagnes, il deviendrait pillard à son corps défendant.

Et le grenadier, radieux d'avoir mis un opiat sur sa conscience, s'arrêta tout court en face d'une verte prairie incrustée comme une émeraude dans un entourage de rochers.

Personne ne me voit, dit-il en se grattant l'oreille... et je vois un veau, un peu maigre à la vérité ; mais à la guerre... Dieu qu'il est décharné, ce veau !... Fainéans d'Espagnols, est-ce ainsi que vous nous engraissez vos bêtes ! C'est égal, empoignons. Et l'animal marcha bientôt en rechignant vers le bivouac. Attention maintenant, Va-de-Bon-Cœur, murmura le grenadier ; le capitaine est un gaillard qui n'entend pas raison sur l'article : comment faire ? Il n'est pas facile d'insinuer dans le camp ce camarade-là... Si j'avais ma capote grise, je la lui jetterais sur le dos, je le coifferais de mon bonnet de police ; nous entrerions bras dessus bras dessous, il pourrait bien

à la rigueur passer pour un conscrit, ces deux espèces-là se ressemblent...
Ah ! une idée !...

En fouillant précipitamment dans ses poches, il bondit de joie en y trouvant un petit peloton de ficelle. Il en attacha solidement un bout à l'un des pieds de la bête, et noua l'autre au sien, ayant soin de laisser entre le veau et lui une distance respectueuse. A peine avait-il terminé cette opération délicate, qu'il vit poindre à l'extrémité du chemin son capitaine en propre personne, à cheval comme un Artaban, qui faisait voler devant lui un épais nuage de poussière. Or, cette poussière bienveillante ensevelit complètement la ficelle traînante.

—D'où viens-tu ? demanda, en trottant, l'officier ?

—D'ici près, répondit le soldat avec une assurance imperturbable.

—Pourquoi ce veau te suit-il pas à pas ?

Comment voulez-vous que je le lui demande, mon capitaine ; je ne sais pas un mot d'Espagnol... je présume que ce veau me suit par amitié !

C'est drôle, dit le jeune officier en prenant un temps de galop.

Le grenadier rit silencieusement dans sa moustache, et murmura d'un air goguenard : *ensouté le capitaine !*

CHANSON.

COSAQUE OU REPUBLICAIN.

AIR :—*De bravoure, Opéra de Charles VI.*

Captif sur un roc où l'eau gronde,
En mourant, l'homme du destin
Prédit le sort de ce bas monde :
Ou Cosaque ou Républicain. (bis.)
Peuples enchaînés qu'on outrage,
Vengez-vous ! chassez vos tyrans !
Brisez le joug de l'esclavage
Et les sceptres des conquérants ! } *(bis.)*

Le czar veut, dans son insolence,
A l'Europe dicter des lois ;
Comme Brennus, dans la balance
De son épée il met le poids. *(bis.)*
Pour réfréner sa vaine rage,
Unissons-nous, serrons nos rangs !
Brisons le joug, etc.

Pologne, ô nation guerrière !
Lève ton front ensanglanté !
Des peuples sois l'avant-courrière,
Pour reprendre ta liberté ! *(bis.)*
Repousse une horde sauvage
Et des liens déshonorants !
Brise le joug, etc.

Non non, jamais à l'autocrate
 Mon pays ne se soumettra !
 Son peuple fier et démocrate
 Contre l'orgueilleux marchera. (bis.)
 Nous abhorrons le dur servage
 De ses sujets trop ignorants ;
 Brisons le joug, etc.

Qu'entends-je ! une nouvelle immense
 Suit la renommée en son vol ;
 Déjà l'Angleterre et la France
 Ont fait tomber Sébastopol ; (bis.)
 Ses murs, théâtre de carnage
 Sont jonchés de morts, de mourants.
 Alliés ! brisez l'esclavage
 Et les sceptres des conquérants !
 Brisez le joug, etc.

A. M.

TABLETTES ÉDITORIALES.

Il fait froid ! très froid ! belle nouvelle, direz-vous, abonnés ? Sans doute, eh ! sans doute la nouvelle n'est pas magnifique, pas neuve surtout ; mais si nouvelle *neuve* elle n'est pas pour vous, lecteurs du Canada, nouvelle *neuve*, elle peut être pour les lecteurs des contrées méridionales de ce continent. Donc, il fait froid, et si froid que nous voyons, avec une volupté sans pareille s'achever la composition de la dernière page de la *Ruche*, car, parole d'honneur, croyez-nous si vous voulez, mais nous avons l'onglée, la plume fait infidélité à nos doigts et il nous tarde d'avoir fini pour aller aspirer un petit air de feu à la *bar* voisine. Quelle abominable invention que l'hiver, hem ! Evidemment le créateur éternel ne lui a donné le jour dans sa série des saisons que par haine des méchantes gens, car les honnêtes ne méritaient pas, ne méritent pas de supporter le poids, de cet anathème de glace !

M'est avis qu'en hiver, surtout au commencement de l'hiver, un sot ne devrait jamais se morfondre devant la porte de l'Esprit. En été passe encore ; moins lorsqu'il gèle à pierre fendre, triplement stupide, et pour lui-même et pour ceux qui le regardent faire, est celui qui s'obstine à se briser la tête contre *l'hiver* des propos plaisants et aimables ; ceci soit dit, sans intention maligne.

Mais, attendez ! Voici notre page qui se charge de lignes inutiles, pour ne pas dire plus, et, il nous souvient que nous avons quelque chose de fort intéressant à vous apprendre !

Ah ! c'est cela, nous y sommes : d'abord, numéro 1 : vous remarquerez que nous nous sommes acquis deux nouveaux collaborateurs, l'un, M. Leriche, s'est déjà fait connaître en France par plusieurs poésies populaires ; l'autre M. A. M. a publié en Amérique quelques pièces de vers fort goûtées.

2o. Permettez-nous, de relever une faute typographique qui s'est glissée dans le dernier numéro de la *Ruche*. Nous ne sommes pas coutumier du fait, ainsi pensons-nous que vous nous pardonneriez.

Dans la *Huronie*, page 422, 12e. paragraphe, 1ere. ligne, on lit : " Usurpé, ai-je-dit, raisonnablement j'aurais dû dire." Un mot tombé de cette phrase pendant la mise en page, lui a enlevé toute signification logique. Voici comment elle était construite, comme elle doit l'être : " Usurpé, ai-je dit, *volé*, raisonnablement, etc.

X. Y. Z.

OLD COUNTRYMAN.

Ce journal publié hebdomadairement à Toronto, sous forme de recueil, se recommande à toutes les classes de la société par l'excellence de ses articles littéraires, agricoles, politiques, l'habileté de ses rédacteurs et la variété de ses correspondances.

Prix d'abonnement, \$3 par an.

Agence à Montréal, bureau de la *Ruche*, rue St. Vincent, No. 25.

GALIBERT ET FRERE,

156, RUE ST. PAUL, 156.

Importateurs de PEUX DE VEAU FRANCAIS de leur fabrique de Bordeaux, VEAU VERNIS et MAROCAINS DE PARIS, AMANDES, VINS DE CHAMPAGNE et autres, etc.

Montréal, Février 1854.

LES QUATRENTS,

POÉSIES VENGERESSES,

PAR

VICTOR HUGO.

Prix : 6s. 3d.

A vendre au bureau de la *Ruche*, 25, rue St. Vincent, ainsi qu'à l'*Institut Canadien*.
Février 1854.

LE PAYS,

JOURNAL DES INTERETS DEMOCRATIQUES.

Ce Journal, d'un grand format, a deux Editions : l'une paraissant trois fois par semaine, les Mardi, Jeudi et Samedi, à QUATRE PIASTRES par année ; l'autre une fois par semaine, le Mercredi, à DEUX PIASTRES : l'abonnement est payable par semestre et d'avance.

LE PAYS est le journal commercial de Montréal : il est celui qui a le plus d'annonces, et conséquemment le plus répandu. Sa matière à lire embrasse la politique, la littérature, le commerce, l'agriculture et généralement tout ce qui intéresse le lecteur canadien.

On s'abonne au bureau du *Pays*, rue Ste. Thérèse, et aux adresses suivantes :—

MM. FABRE & GRAVEL, No. 3, rue St. Vincent,

Jos. Roy, No. 25, rue St. Paul,

ROM. TRUDEAU, No. 111, rue St. Paul,

JACQ. AL. PLINGUET,

Propriétaire.

Montréal, février 1854.

BUREAU DE TRADUCTION

EN FRANÇAIS, ANGLAIS, ALLEMAND ET ITALIEN.

Les personnes qui désirent avoir des traductions de lettres, manuscrits, romans, circulaires, affiches, annonces, etc., en Français, Anglais, Allemand, ou Italien, peuvent s'adresser, en toute confiance, au bureau de la *Ruche*, 25, rue St. Vincent, à Montréal. On leur fournira les traductions qu'elles souhaiteront à des prix fort raisonnables.

Montréal, Février 1854.

LIBRAIRIE FRANÇAISE,
UNIVERSELLE,
No. 82, LEONARD STREET, No. 82,
NEW-YORK.

Une combinaison nouvelle dans la fabrication en Librairie nous permet d'atteindre les dernières limites du **VERITABLE BON MARCHE**, et de donner au prix de **6 cents le volume**, les meilleurs ouvrages enrichis de dessins originaux et inédits.

PRINCIPALES COLLECTIONS.

Romans populaires	480	livraisons-volumes	\$30 0
Alexandre Dumas	400	“ “	25 0
Histoire Naturelle	375	“ “	25 0
Veillées Littéraires	300	“ “	20 0
Panthéon Populaire	200	“ “	15 0
Comédie Humaine	160	“ “	10 0
Chateaubriand illustré	150	“ “	10 0
Romans illustrés	150	“ “	10 0
Illustrations littéraires	120	“ “	7 50
Ensemble	2335	“ “	\$150 0

On peut souscrire :—1o. Par livraison ou volume à 6 cents ;—2o. Par ouvrage ou auteur complet ;—3o. Par série de 20 livraisons brochées en un volume-album au prix de \$1. 25.

MÉCHIN.

Février, 1854.

AUX MÈRES ET NOURRICES.

LE

TRÉSOR DES NOURRICES

manufacturé à la Pharmacie du Dr. PICAULT, est le seul calmant dont se servent les mères pour arrêter les coliques, les vents, les *débords*, les maux de dents, et le manque de sommeil auxquels les enfants sont si sujets.



☞ C'est un remède indispensable pour élever de la famille. Il a sauvé des milliers d'enfants. 30 sous la bouteille.

On trouve à la même Pharmacie :—Le Kathairon, des huiles parfumées et autres articles pour embellir et conserver la chevelure. Des parfums de toute espèce. Eaux de Cologne, de Lavande, etc., ainsi que des brosses à dents, et en général tous les articles de toilette.

PHARMACIE, NO. 42, RUE NOTRE-DAME,
MONTRÉAL.

Février, 1854.

DELAGRAVE ET CIE,

No. 38, RUE NOTRE-DAME, No. 38.

Importent en caisses d'une douzaine Chateau Lafitte, Hockheimer, St. Julien, Madère et vieux Port, aussi liqueurs fines et vieux Cognac, Champagne, etc., ainsi que toutes autres sortes de Vins, et

DE PLUS,

MM. De L. et Cie, avertissent les messieurs du Clergé qu'ils reçoivent les vins purs pour messes, et qu'ils font venir comme par le passé des cloches d'églises et tous autres articles que l'on voudra bien leur commander.

DELAGRAVE & CIE.

Montréal, février 1854.

ILLUSTRATIONS NOUVELLES,

A DES PRIX REDUITS,

A vendre au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, 25, rue St. Vincent, savoir :

DE BALZAC.	La grand'mère.	GEORGE SAND.
César Biroteau.	Le verre d'eau.	Le meunier d'Angibault.
Une ténébreuse affaire.	La camaraderie.	Les maîtres mosaïstes.
Modeste Mignon.	La Bohémienne.	Kourroglou.
Les parents pauvres.	Valérie.	La petite Fadette.
Une fille d'Ève.	Le mariage d'argent.	François le Champi.
Louis Lambert.	Avant, pendant et après.	Valentine.
La maison Nucingen.	Les contes de la reine de Na-	Horace.
Eve et David.	varre.	Lucrezia Floriani.
Un début dans la vie.	La maîtresse anonyme.	Mauprat.
Honorine.	La calomnie.	Isidora.
La recherche de l'absolu.	Bertrand et Raton.	Jacques.
Le martyr calviniste.	CHATEAUBRIAND.	Leone Leoni.
Le curé de village.	Les quatre Stuarts.	La mare au diable.
Amour et mariage.	Les martyrs.	Pauline.
La confidence des Ruggieri.	Le paradis perdu.	Indiana.
Histoire des treize.	Itinéraire de Paris à Jérusa-	Jeanne.
SILVIO PELLICO.	lem.	Le Piccinino.
Mes prisons.	Voyages en Italie et en Amé-	PAUL FÉVAL.
CAYLA.	rique.	Alizia Pauli.
Histoire des Invalides.	René.	Le banquier de cire.
CAMILLE LEYNADIER.	Les Natchez.	Le loup blanc.
Histoire pittoresque de la	Le printemps d'un proscrit.	Les fanfarons du roi.
Bastille.	LE TASSE.	Le fils du diable.
Le donjon de Vincennes.	La Jérusalem délivrée.	La fontaine aux perles.
Le masque de fer.	ALEXANDRE DUMAS.	Le capitaine Spartacus.
Histoire des maréchaux de	Le chevalier de maison rouge.	HOFFMANN.
l'empire.	Blanche de Beaulieu.	Contes nocturnes.
VICTOR HUGO.	Histoire d'un mort.	Contes fantastiques.
Les voix intérieures.	Othon l'archer.	L'Elixir du diable.
Les châtimens.	Vingt ans après.	MÉRY.
Le roi s'amuse.	Les trois mousquetaires.	La Floride.
Le dernier jour d'un condam-	Le vicomte de Bragelonne.	Le dernier fantôme.
né.	Les frères Corses.	Héva.
Claude Gueux.	Les mille et un fantômes.	L'âme transmise.
Han d'Islande.	Ange Pitou.	Un futur à l'épreuve.
Notre-Dame de Paris.	Dieu et Diable.	L'univers et la maison.
Lucrece Borgia.	Voyage en Afrique.	CLÉMENCE ROBERT.
Bug-Jargal.	Le marabout de Sidi Capschi.	Jeanne la folle.
Marion Delorme.	Mémoires d'Alexandre Du-	Les quatre sergents de la Ro-
Hernani.	mas.	chelle.
Marie Tudor.	La colombe.	Le mont St. Michel.
EUGÈNE SCRIBE.	Maître Adam le calabrais.	Une visite à la reine Horten-
Dix ans de la vie d'une femme.	Trois hommes forts.	se.
Carlo Broschi.	La pêche aux filets.	ALPHONSE KARR.
Proverbes.	Le testament de M. de Chau-	Clotilde.
L'ambitieux.	velin.	La famille Alain.
Adrienne Lecouvreur.	La femme au collier de ve-	Fa Dièze.
Judith.	lours.	Hortense.

Une heure trop tard.
Einerley.
Le chemin le plus court.
Geneviève.
Feu Bressier.
Une histoire invraisemblable.
Histoire de Rose et de Jean
Duchemin.
Une vérité par semaine.
Vendredi soir.

PAUL DE KOCK.
L'enfant de ma femme.
André le Savoyard.
Zizine.
Georgette.
M. Dupont.
Gustave.
Une fête aux environs de Pa-
ris.

La maison blanche.
Contes et chansons.
Mon voisin Raymond.
Un tourlourou.
Frère Jacques.
Un jeune homme charmant.
La femme, le mari et l'amant.
Jean.
La laitière de Montfermeil.
Un homme à marier.
Madeleine.
Ni jamais, ni toujours.
Un bon enfant.
La pucelle de Belleville.

BIBLIOPHILE JACOB.
Les aventures du grand Bal-
zac.
Une aventure de Racine.
Vertu et tempérament.
Le bon vieux temps.

Un divorce.
La sœur du Maugrabin.
L'oreille.
Les marionnettes.
Une nuit dans les bois.
La danse Macabre.
Les fumées du vin.
La marquise de Chatillard.
Pignerol.
La folle d'Orléans.
La chambre des poisons.
Le roi des Ribauds.
Le marchand du Hâvre.
L'éruption du Vésuve.
La servante de Rabelais.
Une chasse sous Charles IX.
Les deux fous.

La peste.
Le chevalier de Chaville.
La dette de jeu.
L'estrapade.
La barbe.
Un clou chasse l'autre.
Un duel sans témoins.
Le comte de Chatay.
La chambre du revenant.
Le banqueroutier.
Les écoliers sous Louis XII.
Les morts cordeliers.
Mort de Jean Goujon.
Les haines à mort.
Les deux mères.
Les sorts.
Le grand œuvre.

JULES LECOMTE.
Bras de fer.
P. J. DE BÉRANGER.
Chansons, œuvres complètes.

LÉON PLÉE.
Abd-el-Kader.
MOLE-GENTILHOMME.
Jeanne de Naples.
CHARLES DICKENS.
Les voleurs de Londres.
Contes de Noël.
Nicolas Nickleby.

EUGÈNE SUE.
Comédies sociales.
Atar-Gull.
Le commandeur.
La coucaratcha.
Deux histoires.
Latréaumont.
Deleytar.
Jean Cavalier.
La vigie de Koat-Ven.
Arthur.
Le marquis de Létorière.
Les mystères de Paris.
Fernand Plessis.
La bonne aventure.
Les sept péchés capitaux.

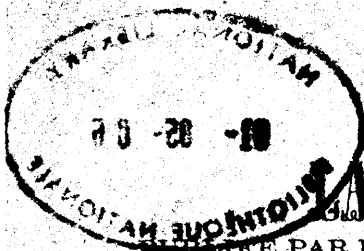
MICHEL MASSON.
Une couronne d'épine.
EMILE SOUVESTRE.
Riche et pauvre.
Les péchés de jeunesse.
Les récits de la Muse popu-
laire.

La maison isolée.
Le secret d'une fortune.
FREDERIC SOULÉ.
Marguerite.
Le bananier.
La première lotterie.
MADAME DE STAEL.
Corinne.

Tous ces ouvrages sont magnifiquement illustrés par les meilleurs artistes français, tels que Tony Johannot, Bertall, Gavarni, Beaucé, Staal, et autres, non moins distingués.

Toutes les commandes pour les ouvrages de littérature sérieuse ou légère sont exécutées sous le plus bref délai possible. Nos relations avec plusieurs libraires de New-York et de Paris nous permettent de fournir aux amateurs de la bonne littérature tous les livres qu'ils peuvent souhaiter.

Juillet, 1854.



LA REVUE DE L'OUEST,

ÉDITÉE PAR LA SOCIÉTÉ LITTÉRAIRE DE ST. LOUIS, (MO.)

La Revue de l'Ouest est fondée par une Société d'actionnaires.

L'administration élue par la Société se compose de MM.

L. C. Cortambert, *président* ;

Th. Gantie, *vice-président* ;

Ed. Haren, *secrétaire* ;

Nicolas Dumenil, *caissier* ;

Dominique Stock.

La Revue de l'Ouest paraît tous les samedis.

Conditions d'abonnement :

Un an.....\$2.50

Six mois..... 1.25

Trois mois..... 65

Les abonnements et les annonces sont payables d'avance.

Les lettres ou paquets non affranchis ne seront pas admis.

Février 1854.

LES MYSTERES DE MONTREAL,

PAR

H. EMILE CHEVALIER.

Cet ouvrage formera deux beaux volumes de plus de trois cents pages chacun. Il sera orné de gravures faites par les meilleurs artistes de New-York, et paraîtra régulièrement chaque quinzaine par livraisons de trente-deux pages. Le prix de souscription est de dix CHELINS, payables immédiatement après l'apparition de la première livraison, laquelle sera mise en vente aussitôt que six cents souscripteurs auront été réunis. On s'abonne au bureau de la *Ruche*, 25, rue St. Vincent, à Montréal, chez les principaux libraires de cette ville et chez tous les agents de cette publication, ainsi qu'à Québec, chez MM. Bossange, Morel et Cie., rue Buade, et à la librairie du *Canadien*, rue de la Montagne, B. V.

EDUCATION.

Leçons d'ITALIEN et d'ESPAGNOL par M. ACHILLE GALLARATI, lin guiste
S'adresser à M. Gallarati (poste restante) Montréal.
Février, 1854.

AGENCE A QUEBEC.

LE SOUSSIGNÉ informe le public de Montréal et des environs qu'il se chargera, à bonne composition, de toutes collections d'argent dans Québec et les environs. Des comptes prompts et fidèles seront rendus à tous ceux qui l'honoreront de leur patronage. S'adresser, *franc de port*, à

THOMAS ETIENNE ROY.

No. 8, rue St. Joachim, Haute-Ville de Québec.

Février, 1854.

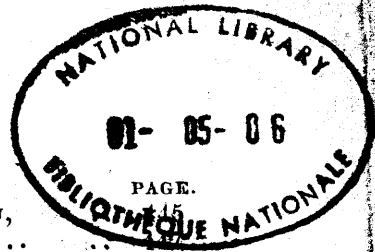


TABLE DES MATIÈRES.

<i>Fragments de correspondance</i> , par AUGER DELBREAU,	
<i>L'Île de Sable</i> (suite), par H. E. CHEVALIER, 457
<i>Adieux au Canada</i> , poésie, par A. M. 458
<i>Fragments d'un voyage en Californie</i> , (suite), 461
<i>Satire</i> , poésie, par VOLTAIRE, 462
<i>Les cheveux jaunes et les rubans bleus</i> , traduction libre par H,	465
<i>Pauvres et Riches</i> , par EUGÈNE, 466
<i>Fortune refaite</i> , par ANTONIO ROSAS, 471
<i>Polémique</i> , par J. V. 477
<i>Réponse du Réd. en chef de la Ruche à son correspondant J. V.</i>	480
<i>Gloire à l'Imprimerie</i> , poésie, par A. M. 482
<i>Archéologie</i> , par ***, 484
<i>Une exécution militaire</i> , par L. D. P. 487
<i>Quelques pages d'Album</i> , poésie, par VAN HOVEN, 489
<i>Modes</i> , par ROSALIE M****, 490
<i>La mors et le bosquillon</i> , poésie, par MARIE DE FRANCE, 491
<i>La Huronne de Lorette</i> , par H. E. CHEVALIER, 499
<i>Le Léviste</i> , poésie, par HENRI LERICHE, 501
<i>Le Maraudeur</i> , 503
<i>Cosaque ou Républicain</i> , poésie, par A. M. 504
<i>Tablettes Editoriales</i> , par X. Y. Z.

A NOS ABONNÉS.

En vertu d'un acte passé par devant Notaire, à partir du 21 oct. 1854, M. H. Emile Chevalier, homme de lettres résidant à Montréal, devient seul propriétaire-éditeur de la *Ruche Littéraire et Politique*. M. G. H. Cherrier, ancien propriétaire, conservera comme par le passé la direction administrative de la *Ruche*, et, jusqu'au 31 janvier 1855, répondra des anciens abonnements et de la publication matérielle de la *Ruche*; mais tous les nouveaux abonnements seront pour le compte de M. H. E. Chevalier.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE.

LA RUCHE LITTÉRAIRE ET POLITIQUE paraît régulièrement dans la première huitaine de chaque mois. Le prix de l'abonnement est fixé :

- Pour le Canada et les Etats-Unis, à - - - 10s. Od.
- Pour l'Angleterre, à - - - - - 15s. Od.
- Pour la France, à - - - - - 15 francs.

Toutes les communications littéraires et toutes les lettres pour abonnement devront être adressées FRANCO, au bureau de la *Ruche Littéraire et Politique*, rue St. Vincent, No. 25, à Montréal, sans quoi elles seront refusées. Les manuscrits ne seront point rendus.

Cette publication offre un très grand avantage pour ceux qui veulent insérer des annonces-adresses.

CONDITIONS.—2s. par ligne, pour l'année, ou £6 par page, £4 par demie page, et £2 par quart de page.

On ne prend pas d'abonnement pour moins d'un an, et invariablement

PAYABLE D'AVANCE.

Février, 1854.